

Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches

Le Goff, Jacques

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JACQUES
LE GOFF

FAUT-IL VRAIMENT
DÉCOUPER L'HISTOIRE
EN TRANCHES ?

Jacques
Le Goff

LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

Jacques Le Goff

Faut-il vraiment
découper l'histoire
en tranches?

Éditions du Seuil

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection

dirigée par Maurice Olender

ISBN 978-2-02-112328-9

© Éditions du Seuil, janvier 2014

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Copyright

AVANT-PROPOS

PRÉLUDE

ANCIENNES PÉRIODISATIONS

APPARITION TARDIVE DU MOYEN ÂGE

HISTOIRE, ENSEIGNEMENT, PÉRIODES

NAISSANCE DE LA RENAISSANCE

LA RENAISSANCE AUJOURD'HUI

LE MOYEN ÂGE DEVIENT « LES TEMPS OBSCURS »

UN LONG MOYEN ÂGE

PÉRIODISATION ET MONDIALISATION

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

REMERCIEMENTS

L'AUTEUR

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

AVANT-PROPOS

Ni thèse ni synthèse, cet essai est l'aboutissement d'une longue recherche : une réflexion sur l'histoire, sur les périodes de l'histoire occidentale, au sein de laquelle le Moyen Âge est mon compagnon depuis 1950. Nous étions alors aux lendemains de mon agrégation dont le jury était présidé par Fernand Braudel et où l'histoire médiévale était représentée par Maurice Lombard.

Il s'agit donc d'un ouvrage que je porte en moi depuis longtemps, nourri d'idées qui me tiennent à cœur et que j'ai pu formuler, ici ou là, de diverses manières [1](#).

L'histoire, comme le temps qui est sa matière, apparaît d'abord comme continue. Mais elle est faite aussi de changements. Et, depuis longtemps, les spécialistes ont cherché à repérer et à définir ces changements en découpant, dans cette continuité, des sections que l'on a appelées d'abord les « âges » puis les « périodes » de l'histoire.

Écrit en 2013, à l'heure où les effets quotidiens de la « mondialisation » sont de plus en plus tangibles, ce livre-parcours revient ainsi sur les diverses manières de concevoir les périodisations : les continuités, les ruptures, les façons de penser la mémoire de l'histoire.

Or l'étude de ces différents types de périodisation permet de dégager, me semble-t-il, ce que l'on peut appeler un « long Moyen Âge ». Et cela notamment si l'on reconsidère à la fois les significations que l'on a voulu attribuer, depuis le ^{XIX}^e siècle, à la « Renaissance » et la centralité de cette « Renaissance ».

Autrement dit, traitant du problème général du passage d'une période à l'autre, j'examine un cas particulier : la prétendue nouveauté de la « Renaissance » et son rapport au Moyen Âge. Ce livre met ainsi en évidence les caractéristiques majeures d'un long Moyen Âge occidental qui pourrait aller de l'Antiquité tardive (du ^{III}^e au ^{VII}^e siècle) jusqu'au milieu du ^{XVIII}^e siècle.

Cette proposition n'esquive pas la conscience que nous avons désormais de la mondialisation des histoires. Le présent et l'avenir engagent chaque secteur de l'historiographie à une remise à jour des systèmes de périodisation. C'est à cette tâche nécessaire que ce volume exploratoire aimerait aussi contribuer [2](#).

Si la « centralité » de la « Renaissance » se trouve au cœur de cet essai, incitant à renouveler notre vision historique, souvent trop étriquée, de ce Moyen Âge auquel j'ai consacré avec passion ma vie de chercheur, les questions soulevées concernent principalement la

conception même de l'histoire en « périodes ».

Car reste à savoir si l'histoire est une et continue ou sectionnée en compartiments. Ou encore : faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?

Éclairant ces problèmes de l'historiographie, ce livre se veut une contribution, aussi modeste soit-elle, à la réflexion nouvelle liée aux histoires mondialisées.

1. Voir notamment un recueil d'entretiens et d'articles divers publiés d'abord dans la revue *L'Histoire*, entre 1980 et 2004, repris sous le titre *Un long Moyen Âge*, Paris, Tallandier, 2004, rééd., Hachette, « Pluriel », 2010.
2. La bibliographie, en fin de volume, incite à poursuivre, par d'autres lectures, l'étude de questions souvent à peine abordées ici.

PRÉLUDE

Un des problèmes essentiels de l'humanité, apparu avec sa naissance même, a été de maîtriser le temps terrestre. Les calendriers ont permis d'organiser la vie quotidienne, car ils sont presque toujours liés à l'ordre de la nature, avec deux références principales, le Soleil et la Lune. Mais les calendriers définissent en général un temps cyclique et annuel, et demeurent inefficaces pour penser des temps plus longs. Or si l'humanité n'est pas jusqu'à présent capable de prévoir avec exactitude le futur, il lui importe de maîtriser son long passé.

Pour l'organiser, on a recouru à divers termes : on a parlé d'« âges », d'« époques », de « cycles ». Mais le mieux adapté me semble celui de « périodes ». « Période » vient du grec *periodos* ¹ qui désigne un chemin circulaire. Le terme a pris entre le ^{xiv}e et le ^{xviii}e siècle le sens de « laps de temps » ou « âge ». Au ^{xx}e siècle, il a produit la forme dérivée « périodisation ».

Ce terme de « périodisation » sera le fil conducteur de cet essai. Il indique une action humaine sur le temps et souligne que son découpage n'est pas neutre. Il s'agira ici de mettre en évidence les raisons plus ou moins affichées, plus ou moins avouées qu'ont eues les hommes de découper le temps en périodes, souvent assorties de définitions qui soulignent le sens et la valeur qu'ils leur confèrent.

Le découpage du temps en périodes est nécessaire à l'histoire, qu'on la considère au sens, général, d'étude de l'évolution des sociétés ou de type particulier de savoir et d'enseignement, ou encore de simple déroulement du temps. Mais ce découpage n'est pas un simple fait chronologique, il exprime aussi l'idée de passage, de tournant, voire de désaveu vis-à-vis de la société et des valeurs de la période précédente. Les périodes ont par conséquent une signification particulière ; dans leur succession même, dans la continuité temporelle ou, au contraire, dans les ruptures que cette succession évoque, elles constituent un objet de réflexion essentiel pour l'historien.

Cet essai examinera les rapports historiques entre ce qu'on appelle habituellement « Moyen Âge » et « Renaissance ». Et, comme il s'agit de notions qui sont elles-mêmes nées au cours de l'histoire, j'attacherai une attention particulière à l'époque où elles sont apparues et au sens qu'elles véhiculaient alors.

On tente souvent d'associer « périodes » et « siècles ». Ce dernier terme utilisé dans le sens de « période de cent ans » commençant théoriquement par une année se terminant par « 00 » n'est apparu qu'au ^{xvi}e siècle. Auparavant le mot latin *sæculum* désignait soit l'univers quotidien (« vivre dans le siècle »), soit une période assez

courte mal délimitée et portant le nom d'un grand personnage qui lui aurait donné son éclat : par exemple « siècle de Périclès », « siècle de César », etc. La notion de siècle a ses défauts. Une année se terminant en « 00 » est rarement une année de rupture dans la vie des sociétés. On a donc laissé entendre ou même affirmé que tel ou tel siècle commençait avant ou après l'année charnière et se prolongeait au-delà de cent ans, ou inversement s'arrêtait plus tôt : ainsi, pour les historiens, le XVIII^e siècle commence en 1715, et le XX^e siècle en 1914. Malgré ces imperfections, le siècle est devenu un outil chronologique indispensable non seulement pour les historiens mais pour tous ceux, très nombreux, qui se réfèrent au passé.

Mais la période et le siècle ne répondent pas à la même nécessité. Et si parfois ils coïncident, ce n'est que par commodité. Par exemple une fois le mot « Renaissance » – introduit au XIX^e siècle – devenu la marque d'une période, on a cherché à faire coïncider celle-ci avec un ou plusieurs siècles. Or quand la Renaissance a-t-elle débuté ? Au XV^e ou au XVI^e siècle ? On mettra le plus souvent en évidence la difficulté à établir et à justifier le début d'une période. Et on verra plus loin que la manière de la résoudre n'est pas anodine.

Si la périodisation offre une aide à la maîtrise du temps ou plutôt à son usage, elle fait parfois surgir des problèmes d'appréciation du passé. Périodiser l'histoire est un acte complexe, chargé à la fois de subjectivité et d'effort pour produire un résultat acceptable par le plus grand nombre. C'est, je crois, un passionnant objet d'histoire.

Pour terminer ce préluce, je voudrais souligner, comme l'a fait en particulier Bernard Guenée ², que ce que nous appelons l'« histoire, sciences sociales » a mis du temps à devenir l'objet d'un savoir, sinon « scientifique », du moins rationnel. Ce savoir portant sur l'ensemble de l'humanité ne s'est vraiment constitué qu'au XVIII^e siècle, lorsqu'il est entré dans les universités et dans les écoles. L'enseignement constitue en effet la pierre de touche de l'histoire comme connaissance. Cette donnée est importante à rappeler pour comprendre l'histoire de la périodisation.

1.

R. Valéry et O. Dumoulin (dir.), *Périodes. La construction du temps historique. Actes du Ve colloque d'Histoire au présent*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1991 ; J. Leduc, « Période, périodisation », in Chr. Delacroix, Fr. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt (dir.), *Historiographies, Concepts et débats II*, Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2010, p. 830-838 ; pour « Âge », voir A. Luneau, *L'Histoire du salut chez les Pères de l'Église, la doctrine des âges du monde*, Paris, Beauchesne, 1964 ; « Époque » est le terme retenu par Krzysztof Pomian dans son grand livre *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984, chap. III « Époques », p. 101-163.

2.

B. Guenée, article « Histoire », in J. Le Goff et J.-Cl. Schmitt (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, p. 483-496.

ANCIENNES PÉRIODISATIONS

Bien avant d'avoir obtenu son droit de cité dans l'historiographie et la recherche historique, la notion de période était déjà utilisée pour l'organisation du passé. Cette division du temps avait été surtout l'œuvre de religieux, qui l'appliquaient en fonction de critères religieux ou par référence à des personnages tirés des livres sacrés. Mon objectif étant de montrer ce que la périodisation a apporté au savoir et à la pratique sociale et intellectuelle de l'Occident, je me contenterai d'évoquer les périodisations adoptées en Europe – les autres civilisations, par exemple les Mayas, utilisant des systèmes différents.

Un remarquable ouvrage collectif, publié récemment sous la direction de Patrick Boucheron [1](#), inspiré par la vague de mondialisation, confronte la situation des différents pays du monde au ^{xv}e siècle, sans l'intégrer pour autant dans une périodisation de l'histoire. Parmi les nombreuses tentatives actuelles de réviser la périodisation historique à long terme créée et imposée par l'Occident, pour parvenir soit à une périodisation unique pour l'ensemble du monde, soit à différentes périodisations, on signalera les remarques finales et surtout le tableau synchronique des principales civilisations de 1000 avant l'ère commune jusqu'à nos jours, présenté en conclusion de l'ouvrage de Philippe Norel, *L'Histoire économique globale* [2](#).

La tradition judéo-chrétienne propose essentiellement deux modèles de périodisation, utilisant chacun des chiffres symboliques : le chiffre 4, d'après le nombre de saisons, le chiffre 6, d'après les six âges de la vie. On a noté non seulement un parallélisme mais une influence réciproque entre la chronologie individuelle des âges de la vie et la chronologie universelle des âges du monde [3](#).

Le premier modèle de périodisation est celui proposé par Daniel dans l'Ancien Testament. Dans une vision, le prophète voit quatre bêtes qui sont l'incarnation de quatre royaumes successifs dont l'ensemble constituera le temps complet du monde depuis sa création jusqu'à sa fin. Les bêtes, rois de ces quatre royaumes, se dévorent successivement. Le quatrième roi songe à changer les temps, mais il blasphème contre le Très Haut et met à l'épreuve ses desseins. Alors vient, avec les nuées du ciel, un Fils d'homme à qui l'Ancien des jours confère Empire, Honneur et Royaume, et tous les peuples, nations et langues le servent. Son empire, éternel, ni ne passera ni ne sera détruit [4](#).

Comme l'a indiqué Krzysztof Pomian, c'est surtout à partir du

XII^e siècle que la périodisation proposée par Daniel fut reprise par les chroniqueurs et les théologiens ⁵. Ils avancèrent l'idée de *translatio imperii* qui faisait de l'Empire romain germanique le successeur du dernier Saint Empire de Daniel. Au XVI^e siècle, Melanchthon (1497-1560) divise l'histoire universelle en quatre monarchies. Et une périodisation dans la lignée de Daniel se rencontre encore en 1557 dans les *Trois Livres des quatre empires souverains, à savoir de Babylone, de Perse, de Grèce et de Rome* de Jean Sleidan (1506 ?-1556).

L'autre modèle judéo-chrétien de périodisation, qui eut cours en même temps que celui de Daniel, vient de saint Augustin, la grande source du christianisme médiéval. Au livre IX de la *Cité de Dieu* (413-427), Augustin distingue six périodes : la première d'Adam à Noé, la deuxième de Noé à Abraham, la troisième d'Abraham à David, la quatrième de David à la captivité de Babylone, la cinquième de la captivité de Babylone à la naissance du Christ, la sixième devant durer jusqu'à la fin des temps.

Daniel comme Augustin s'inspirent pour leurs divisions du temps des cycles de la nature. Les quatre royaumes de Daniel correspondent aux quatre saisons tandis que les six périodes d'Augustin renvoient d'une part aux six jours de la Création, de l'autre aux six âges de la vie : la petite enfance (*infantia*), l'enfance (*pueritia*), l'adolescence (*adolescentia*), la jeunesse (*juventus*), la maturité (*gravitas*), la vieillesse (*senectus*). Mais l'un comme l'autre confèrent à leurs périodisations une signification symbolique. Dans la conception du temps du passé lointain, les périodes ne peuvent être des séquences neutres. Elles expriment divers sentiments à l'égard du temps et de ce que l'on appellera, dans une longue élaboration pluriséculaire, l'« histoire » ⁶.

Daniel, qui expose au roi perse Nabuchodonosor la série des quatre périodes, indique que chaque royaume marquera un déclin par rapport au précédent, jusqu'au royaume créé par Dieu en envoyant un « Fils d'homme ⁷ » (où les Pères de l'Église voulurent reconnaître Jésus) sur la terre, qui, lui, conduira le monde et l'humanité à l'éternité. Cette périodisation combine donc l'idée de décadence née du péché originel et la foi en l'avenir d'une éternité qui sera, Daniel ne le dit pas mais le sous-entend, un bonheur pour les élus et un malheur pour les damnés.

Augustin insiste pour sa part davantage sur la décrépitude progressive, à l'image de la vie humaine s'achevant dans la vieillesse. Sa périodisation contribua à renforcer le pessimisme chronologique qui régnait souvent dans les monastères du haut Moyen Âge. S'ajoutant à la disparition progressive de l'enseignement des langues et des littératures grecque et latine, le sentiment de déclin l'emporta,

et l'expression *mundus senescit*, « le monde vieillit », devint d'usage courant dans les premiers siècles du Moyen Âge. Cette théorie du vieillissement du monde a, jusqu'au XVIII^e siècle, empêché que naisse l'idée de progrès.

Pourtant le texte d'Augustin laisse entrevoir une amélioration possible du temps à venir. Dans le sixième âge, entre l'Incarnation de Jésus et le Jugement dernier – qui proposent le rachat par rapport à l'avilissement du passé, et l'espoir par rapport à l'avenir –, l'Homme, vite corrompu et corrompant le temps humain par le péché originel, reste pourtant créé « à l'image de Dieu ». Le Moyen Âge trouvera ainsi toujours en lui les dons de rénovation du monde et de l'humanité qu'on appellera plus tard des renaissances.

Dans cet examen des efforts de l'humanité pour maîtriser le temps, il faut signaler un événement à l'influence considérable : la proposition faite au VI^e siècle de l'ère chrétienne par Denys le Petit, écrivain scythe installé à Rome, d'introduire une coupure fondamentale avant et après l'Incarnation de Jésus-Christ. Certes, d'après les calculs faits ultérieurement par des experts dans l'étude du Nouveau Testament, Denys le Petit s'est probablement trompé et Jésus est sans doute né quatre ou cinq ans avant la date qu'il avait proposée. Peu importe ici. L'essentiel reste que désormais en Occident, et au niveau international reconnu par l'Onu, le temps du monde et de l'humanité s'expose primordialement « avant » ou « après Jésus-Christ ».

En ce début du XXI^e siècle, des recherches ont lieu en plusieurs points du globe pour, profitant de ce que l'on appelle la « mondialisation », mondialiser le temps ce qui, dans beaucoup d'institutions et d'échanges entre les différentes cultures et religions, impose la périodisation occidentale aux autres civilisations. Cette situation et ces efforts légitimes se trouvent au cœur des incertitudes qui pèsent sur la périodisation de l'histoire, travail pourtant essentiel pour l'humanité.

Parmi les grands esprits qui, au Moyen Âge, ont relancé la théorie augustinienne des six âges, il faut signaler des hommes aussi influents qu'Isidore de Séville (vers 570-636) et sa *Chronique* – par ailleurs célèbre auteur des *Étymologies*. Et l'Anglo-Saxon Bède le Vénérable (673-735), grand théologien du temps, notamment dans son *De temporum ratione* se terminant par une chronique universelle jusqu'en 725. Le franciscain Vincent de Beauvais (vers 1260), qui a travaillé à Royaumont, a dédié au roi Louis IX (Saint Louis) une triple encyclopédie dont le troisième volume, *Speculum historiale*, utilise la périodisation augustinienne.

Le Moyen Âge connut d'autres conceptions du temps, dans la

continuité des périodisations religieuses. Je ne retiendrai que la plus importante sans doute, si l'on considère le rayonnement de l'œuvre comme de son auteur : celle exposée dans la *Légende dorée* par le dominicain génois Jacques de Voragine (seconde moitié du XIII^e siècle). J'ai essayé de montrer dans un ouvrage précédent que la *Légende dorée* n'était pas, comme on l'a longtemps affirmé, une œuvre hagiographique ⁸. Il s'agit de la description et de l'explication des périodes successives du temps créé et donné par Dieu à l'Homme avec pour point central la naissance du Christ.

Selon Jacques de Voragine, ce temps est défini par deux principes, le « sanctoral » et le « temporel ». Si le sanctoral s'appuie sur la vie de cent cinquante-trois saints – ce nombre est celui des poissons de la pêche miraculeuse dans le Nouveau Testament –, le temporel est organisé par la liturgie et ce qu'elle reflète, l'évolution des rapports entre Dieu et l'Homme. Le temps de l'humanité est pour Jacques de Voragine le temps donné par Dieu à Adam et Ève mais qu'ils ont souillé par le péché originel. Ce temps est en partie racheté par l'Incarnation et la mort de Jésus fait homme, et conduit, après sa mort, l'humanité vers la fin du monde et le Jugement dernier.

De ce découpage du temps résulte une division en quatre périodes. La première, le temps de l'« égarement », s'étend d'Adam à Moïse. Le temps suivant, de Moïse à la nativité du Christ, est celui de la « rénovation » ou du « rappel ». L'Incarnation du Christ fait surgir une troisième période, courte mais essentielle, celle de la « réconciliation », entre Pâques et Pentecôte. Enfin, « la période actuelle » est celle de la « pérégrination », un temps de pèlerinages sur la Terre de l'Homme que son comportement et sa piété conduiront, au Jugement dernier, soit vers le paradis soit vers l'enfer.

La plus étonnante périodisation de l'histoire mondiale en quatre périodes est sans doute celle proposée par Voltaire. Voici ce qu'il écrit dans *Le Siècle de Louis XIV* (1751) :

Tous les temps ont produit des héros et des politiques ; tous les peuples ont éprouvé des révolutions ; toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, et ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité ⁹.

Voltaire se sert ainsi du terme « siècle » non dans le sens relativement nouveau à son époque, puisque apparu à la fin du XVI^e siècle mais diffusé seulement au XVII^e siècle, de « période de cent

ans », mais comme époque correspondant à une sorte d'apogée. Le premier de ces quatre siècles est, pour Voltaire, celui de la Grèce antique, de Philippe, Alexandre, Périclès, Démosthène, Aristote, Platon, etc. Le deuxième est celui de César et d'Auguste illustré par les grands écrivains romains de leur époque. Le troisième est celui « qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II » et qui se manifesta essentiellement en Italie. Le quatrième est le siècle de Louis XIV, et Voltaire estime que « c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection » : les principaux progrès ont alors eu lieu dans le domaine de la raison, de la philosophie, des arts, des esprits, des mœurs et du gouvernement.

Cette périodisation, si elle fait émerger quatre périodes remarquables, a toutefois le tort, dans la perspective de notre réflexion, de laisser les autres époques dans l'ombre. Or c'est dans cette ombre que se trouve le Moyen Âge. Voltaire le voit donc lui aussi comme un âge obscur – sans pour autant l'opposer à la Renaissance ou aux Temps modernes. Cette approche a toutefois l'intérêt pour notre étude de reconnaître l'importance de la seconde moitié du ^{xv}e siècle en Italie.

Les périodisations parallèles des quatre royaumes de Daniel et des six âges de saint Augustin durèrent globalement jusqu'au ^{xviii}e siècle. Mais le Moyen Âge vit aussi naître une nouvelle réflexion sur le temps, qui prit forme au ^{xiv}e siècle.

1. P. Boucheron (dir.), *Histoire du monde au ^{xv}e siècle*, Paris, Fayard, 2009.
2. P. Norel, *L'Histoire économique globale*, Paris, Seuil, 2009, p. 243-246.
3. A. Paravicini Bagliani, « Âges de la vie », in J. Le Goff et J.-Cl. Schmitt, *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, op. cit., p. 7-19.
4. Dn, VII, 13-28.
5. Voir K. Pomian, *L'Ordre du temps*, op. cit., p. 107.
6. Je rappelle qu'il a existé à côté des créateurs ou utilisateurs de périodes d'une part, de calendriers de l'autre, des utilisateurs de la division du temps qu'on a appelés des chronographes et qui ont été excellemment définis et présentés par l'historiographe François Hartog : voir « Ordre des temps : chronographie, chronologie, histoire », in *Recherches de Sciences Sociales, 1910-2010. Théologies et vérité au défi de l'histoire*, Leuven-Paris, Peeters, 2010, p. 279 sq.
7. « Fils d'homme », Dn, VII, 13.
8. J. Le Goff, *À la recherche du temps sacré. Jacques de Voragine et la Légende dorée*, Paris, Perrin, 2011.
9. Ce texte a déjà retenu l'attention de Krzysztof Pomian, *L'Ordre du temps*, op. cit., p. 123-125.

APPARITION TARDIVE DU MOYEN ÂGE

Certes depuis Denys le Petit ¹ les hommes et les femmes vivant en Chrétienté savaient, au moins au sein de l'élite cléricale et laïque, que l'humanité était entrée dans une nouvelle ère avec l'apparition du Christ et surtout avec la conversion de l'empereur Constantin au christianisme au début du ^{IV}^e siècle. Pourtant il n'existait aucune périodisation officielle du passé, et la seule coupure chronologique demeurait la nativité du Christ. La volonté de périodisation n'apparut qu'aux ^{XIV}^e et ^{XV}^e siècles, à la fin de la période qui, justement, fut définie la première : le Moyen Âge.

Notons que si, au Moyen Âge, circulaient déjà les concepts d'ancien et de moderne, correspondant plus ou moins à ceux de païen et de chrétien, curieusement la période qui l'avait précédé, l'Antiquité, n'avait, elle, pas encore été définie. Le mot « Antiquité », venu du latin *antiquitas*, signifiait alors « vieillissement » – confirmant l'existence avant l'ère chrétienne de la conception augustinienne que l'humanité était parvenue à sa vieillesse.

À partir du ^{XIV}^e siècle mais surtout au ^{XV}^e siècle, quelques poètes et écrivains surtout italiens eurent le sentiment qu'ils évoluaient dans une atmosphère nouvelle, qu'ils étaient eux-mêmes à la fois le produit et les initiateurs de cette culture inédite. Ils voulurent donc définir, de façon péjorative, la période dont ils pensaient sortir avec bonheur. Celle-ci, si elle se terminait avec eux, commençait plus ou moins avec la fin de l'Empire romain, époque incarnant à leurs yeux l'art et la culture, qui avait vu s'imposer de grands auteurs que d'ailleurs ils connaissaient très mal : Homère, Platon (seul Aristote avait été utilisé au Moyen Âge), Cicéron, Virgile, Ovide, etc. Cette période qu'ils cherchaient à définir avait ainsi comme seule particularité d'être intermédiaire entre une Antiquité imaginaire et une modernité imaginée : ils la désignèrent comme « âge moyen » (*media ætas*).

Le premier à employer l'expression fut au ^{XIV}^e siècle le grand poète italien Pétrarque (1304-1374). Il fut suivi au ^{XV}^e siècle, à Florence en particulier, par des poètes mais surtout des philosophes, des moralistes. Tous avaient le sentiment d'incarner une morale et des valeurs nouvelles où, plus que la prééminence de Dieu et des apôtres, des saints, etc., s'imposait l'Homme dans ses vertus, dans ses pouvoirs, dans sa condition : d'où le nom d'« humanistes » qu'ils se donnèrent. C'est ainsi dans l'œuvre du bibliothécaire pontifical Giovanni Andrea (1417-1475), considéré comme un humaniste de qualité, que l'on rencontre, en 1469, la première utilisation du terme « Moyen Âge » avec une valeur de périodisation chronologique : il distingue « les

anciens du Moyen Âge [*media tempestas*] des modernes de notre temps ».

Cependant, l'expression « Moyen Âge » ne semble pas avoir été d'usage courant avant la fin du ^{xvii}e siècle. En France, en Italie et en Angleterre, au ^{xvi}e et surtout au ^{xvii}e siècle, on parlait plutôt de « féodalité ». Mais, en Angleterre, l'expression « temps sombres », *dark ages*, fut de plus en plus employée par les érudits pour désigner cette période. Et, en 1688, l'historien luthérien allemand Christoph (Keller) Cellarius, dans le second tome de son *Histoire universelle*, définit le premier le Moyen Âge comme la période allant de l'empereur Constantin à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 ². L'expression, ou des expressions équivalentes ou voisines, finit par triompher chez les philosophes du ^{xviii}e siècle, de Leibniz à Rousseau.

Il fallut néanmoins attendre le ^{xix}e siècle et le romantisme pour que le Moyen Âge perde sa connotation négative et se pare d'un certain éclat : ainsi dans *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, ou avec la fondation en France, en 1821, de l'École nationale des chartes, ou encore avec le lancement en Allemagne, en 1819-1824, des *Monumenta Germaniae Historica* qui publient des sources concernant l'Allemagne ancienne et surtout médiévale. En 1840, Victor Cousin peut écrire : « Après avoir, dans le premier moment d'émancipation, accusé, blasphémé, dédaigné le Moyen Âge, on se met à l'étudier avec ardeur, avec passion même ³. » L'histoire médiévale, devenue à la fois scientifique et sociale, s'efforce même d'être globale. Avec l'Américain Charles Haskins (1870-1937) et son ouvrage sur la « Renaissance du ^{xiii}e siècle ⁴ » et surtout avec le Français Marc Bloch (1886-1944) et l'école des Annales, le Moyen Âge devient époque créatrice, avec ses éclats (c'est en particulier le « temps des cathédrales ») et ses ombres. Reste que si le terme a perdu son sens péjoratif chez les historiens, l'expression « On n'est plus au Moyen Âge » demeure, preuve de la perpétuation d'une image noire de cette époque.

Une histoire de cette conception négative du Moyen Âge entre le ^{xv}e et la fin du ^{xviii}e siècle a été dressée par Eugenio Garin ⁵. Cette étude éclaire les notions de rénovation et de renaissance d'une part, de ténèbres d'autre part, associées au Moyen Âge par les penseurs européens pour en faire une période obscure, caractérisée par l'ignorance. C'est au début du ^{xix}e siècle seulement qu'une polémique opposa les partisans d'une nouvelle image, positive, du Moyen Âge, en particulier Costantino Battini (1757-1832) dans son *Apologia dei Secoli Barbari* (1824), aux tenants d'une vision ténébreuse de cette époque, résumée à la fin du ^{xviii}e siècle par Saverio Bettinelli (1718-1808).

La périodisation de l'histoire n'est jamais un acte neutre ou innocent : l'évolution de l'image du Moyen Âge à l'époque moderne et contemporaine le prouve. S'exprime à travers elle une appréciation

des séquences ainsi définies, un jugement de valeur, même s'il est collectif. Par ailleurs, l'image d'une période historique peut changer avec le temps.

La périodisation, œuvre de l'homme, est donc à la fois artificielle et provisoire. Elle évolue avec l'histoire elle-même. À cet égard, elle a une double utilité : elle permet de mieux maîtriser le temps passé, mais elle souligne aussi la fragilité de cet instrument du savoir humain qu'est l'histoire.

Le terme « Moyen Âge », qui exprime l'idée que l'humanité sort d'une période brillante en attendant sans doute d'entrer dans une période tout aussi flamboyante, se diffuse, on l'a dit, au ^{xv}^e siècle principalement à Florence : c'est pourquoi on fait de cette ville le centre de l'humanisme. Le terme même d'« humanisme » n'a pas cours avant le ^{xix}^e siècle : vers 1840, il désigne la doctrine qui place l'homme au centre de la pensée et de la société. On le trouve d'abord, semble-t-il, en Allemagne, puis chez Pierre Joseph Proudhon en 1846, et c'est en 1877 qu'apparaît le terme « humanistes de la Renaissance ». On voit que le terme « Renaissance » a mis du temps à s'imposer face à celui de « Moyen Âge ». L'opposition entre l'un et l'autre date quant à elle des leçons de Jules Michelet au Collège de France en 1840 : nous y reviendrons.

Si l'on se tourne maintenant vers l'amont, la chronologie n'est ni plus claire ni plus précoce. Au Moyen Âge, la notion d'« Antiquité » est réservée par les savants à la Grèce et à Rome. L'idée d'une Antiquité d'où sortirait d'une certaine façon le Moyen Âge – puisque cette période dite antique semble avoir été le modèle et la nostalgie de la plupart des clercs médiévaux – n'apparaît pas avant le ^{xvi}^e siècle, et encore de manière floue. Montaigne, dans le récit de son voyage en Italie (1580-1581), utilise le terme « Antiquité » dans le sens qu'on lui connaît, comme période antérieure au Moyen Âge. Mais Du Bellay, dans ses *Antiquités de Rome* (1558), ne l'emploie qu'au pluriel.

Deux remarques s'imposent ici. C'est, d'abord, l'importance de l'Italie dans cette longue histoire de la périodisation du temps. Ainsi, depuis l'époque païenne jusqu'au christianisme, c'est Rome qui a mesuré le temps occidental à partir de sa fondation mythique par Romulus et Remus en 753 avant Jésus-Christ (référence qui, je le rappelle, n'existait pas à cette époque puisque l'entrée conquérante de la naissance du Christ dans la périodisation chrétienne ne date que de Denys le Petit au ^{vi}^e siècle). D'autres caractéristiques ont garanti à l'Italie une place particulière dans l'histoire médiévale : sa conquête par les Lombards puis par Charlemagne ; la présence à Rome du pape, chef de l'Église chrétienne mais aussi des États pontificaux ; le régime

de la « commune » dans une Europe dominée par la monarchie ; l'importance du commerce (notamment avec l'Orient) et de l'art. On retrouvera cette spécificité italienne dans l'émergence du terme « Renaissance ».

La seconde remarque a trait au passage entre ce qu'on appelle l'« Antiquité » et le « Moyen Âge ». Longtemps on a fait correspondre la fin de l'Antiquité soit avec la conversion de l'empereur Constantin au christianisme (édit de Milan, 313), soit avec le renvoi à l'empereur de Byzance des insignes impériaux occidentaux (476). Mais de nombreux historiens ont souligné que la transformation d'une époque à l'autre a été longue, progressive, pleine de chevauchements. L'idée a donc été avancée qu'on ne pouvait pas fixer une date de rupture nette entre les deux. L'approche qui prévaut aujourd'hui est celle d'une mutation qui aurait duré du III^e au VII^e siècle et, sur le modèle des historiens allemands qui les premiers l'ont définie sous le terme de *Spätantike*, cette période a reçu le nom d'« Antiquité tardive » 6.

Un autre type de rupture périodique se trouve chez les marxistes, lié à la transformation des forces de production. L'exemple le plus souvent évoqué mérite qu'on le cite à titre méthodologique. Il trouve sa source dans un article écrit par l'historien du Moyen Âge Ernst Werner, vivant en RDA au temps de la division de l'Allemagne et qui, s'il n'était pas membre du Parti, avait adopté la vision marxiste de l'histoire 7. Pour lui, le passage de l'Antiquité au Moyen Âge correspond à celui de l'esclavage à la féodalité. Je m'attarderai d'autant moins sur cette question que je ne trouve pas pertinent le terme de « féodalité ». Il a fini parfois par remplacer celui de « Moyen Âge », le fief étant devenu, chez les juristes du XVIII^e siècle, le type de possession d'une terre dans le système médiéval. Il n'exprime pourtant ni la richesse, ni les transformations, ni le caractère social et culturel de cette période. « Moyen Âge » s'est au cours de l'histoire débarrassé, me semble-t-il, de son sens péjoratif : il est commode de continuer à l'utiliser, conservons-le.

On verra enfin, au terme de mon essai de démonstration de l'existence d'un long Moyen Âge et de l'irrecevabilité de la Renaissance comme période spécifique, les nouveaux horizons qu'offrent à l'étude de l'histoire les perspectives ouvertes par exemple par Georges Duby, dans *L'Histoire continue* 8, et surtout par Fernand Braudel, concernant la longue durée.

Il faut maintenant évoquer un moment essentiel dans la périodisation de l'histoire : la transformation du genre historique comme récit et morale en branche du savoir, discipline professionnelle et surtout matière d'enseignement.

Cf. *supra*, p. 24.

2.

L'expression *Media Ætas* se rencontre pourtant dès 1518 chez le savant suisse Joachim von Watt (Vadian) et en 1604 chez le juriste allemand Goldast sous la forme *Medium Ætum*. Voir G. L. Burr, « How the Middle Ages got their name ? », *The American Historical Review*, vol. XX, no 4, juillet 1915, p. 813-814. Je remercie Jean-Claude Schmitt de m'avoir fait connaître cet article.

3.

Victor Cousin, *Œuvres*, t. I : *Cours de l'histoire de la philosophie*, Bruxelles, Hauman & Cie, 1840, p. 17.

4.

Ch. H. Haskins, *The Renaissance of the Twelfth Century*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1927.

5.

E. Garin, « Medio Evo e tempi bui : concetto e polemiche nella storia del pensiero dal XV al XVIII secolo », in V. Branca (dir.), *Concetto, storia, miti e immagini del Medio Evo*, Florence, Sansoni, 1973, p. 199-224.

6.

Voir l'étude éclairante de Bertrand Lançon, *L'Antiquité tardive*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1997.

7.

E. Werner, « De l'esclavage à la féodalité : la périodisation de l'histoire mondiale », *Annales ESC*, 17-5, 1962, p. 930-939.

8.

G. Duby, *L'Histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991.

HISTOIRE, ENSEIGNEMENT, PÉRIODES

Avec la périodisation, l'historien met à la fois en forme une conception du temps et livre une image continue et globale du passé qu'on a fini par appeler « histoire ».

En pays chrétien, plus particulièrement en Europe, deux conceptions du temps semblent *a priori* exclure toute périodisation, et pourtant s'y soumettent. La première est celle d'une chaîne du temps : Jean-Claude Schmitt l'a mise en évidence dans l'iconographie du célèbre psautier de la reine de France Blanche de Castille au début du ^{xiii}e siècle ¹. Cependant, une chaîne peut comporter une fragmentation en séries plus ou moins longues de maillons, et ne s'oppose donc pas à un travail de périodisation. La seconde approche, également envisagée par Jean-Claude Schmitt, est celle proposée par l'histoire sainte. Or celle-ci peut très bien, comme cela a été fait dans la partie ancienne de l'Ancien Testament, se fragmenter en périodes de temps successives, surtout lorsque au Pentateuque succèdent les livres prophétiques ou proprement historiques tels que le livre des Rois ou le livre des Chroniques.

En fait, à l'exception du temps cyclique, qui n'a donné lieu à aucune théorie « objective » de l'histoire, toutes les conceptions du temps sont susceptibles d'être rationalisées et expliquées, devenant ainsi « histoire » et permettant, aussi bien dans la mémoire des sociétés humaines que dans le travail de l'historien, l'élaboration d'une ou plusieurs périodisations.

On considère en général que l'histoire occidentale a deux origines : d'une part la pensée grecque, en particulier à partir d'Hérodote (^{ve} siècle avant J.-C.) ², d'autre part la Bible et les pensées hébraïque et chrétienne ³. Ce qui est aujourd'hui l'« histoire » s'est, ensuite, lentement constitué, d'abord en savoir particulier, puis en matière d'enseignement. Or ces deux évolutions sont nécessaires pour que naisse le besoin de fractionner l'histoire en périodes.

La constitution de l'histoire en savoir particulier a fait l'objet de nombreux travaux. Je retiendrai au premier rang ceux de Bernard Guenée ⁴. Les ouvrages qui préfigurent l'histoire comme savoir ont été de natures diverses et leurs auteurs, de types différents. À côté du moine plongé dans l'histoire de l'Église ou de son couvent, on trouve le chroniqueur de cour, comme Jean Froissart (1337 ?-1410 ?), ou l'encyclopédiste, comme Vincent de Beauvais. Une partie de la production historique s'effectuait sur rouleaux, cet instrument évoquant la continuité du temps.

Dans cet univers, le chroniqueur était celui qui se rapprochait le plus de l'historien dans sa conception moderne. Cependant, quand les

universités furent fondées, pour les premières importantes à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle, et pour l'ensemble de l'Europe jusqu'à la fin du XV^e siècle, cette histoire chronique n'était pas de nature à être enseignée. Les choses ne se modifièrent que lentement entre le XVI^e et la fin du XVIII^e siècle.

Les progrès, au XVII^e siècle, de l'érudition (qu'il s'agisse de la recherche, de la constitution ou du traitement des sources historiques) tiennent dans cette évolution une place centrale. Plusieurs grands érudits se signalèrent alors, parmi lesquels deux Français : le seigneur Du Cange (1610-1688), byzantiniste et lexicographe qui écrivit notamment un important dictionnaire de latin médiéval, *Glossarium mediae et infimae latinitatis* (1678), et Dom Jean Mabillon (1632-1707), bénédictin qui travailla surtout à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, aux portes de Paris, et écrivit entre autres un *De re diplomatica* (1681), traité de la science des diplômes, des chartes, lié à leur compréhension et à leur étude, la paléographie. Un travail d'érudition allant dans le même sens que celui de Dom Mabillon fut réalisé par un Italien, Lodovico Antonio Muratori, qui publia en latin les vingt-huit volumes des *Rerum Italicarum Scriptores* (1723-1751).

La diffusion aux XVII^e et XVIII^e siècles de ce savoir concernant surtout le Moyen Âge entraîna ce qu'Arnaldo Momigliano a appelé une « révolution » de la méthode 5 : l'amour de la vérité qu'éprouve l'historien passe désormais par l'administration de la preuve. Les différentes périodisations s'appuient dès lors sur des systèmes d'établissement de la vérité historique.

Cependant, pour que l'histoire se transforme en savoir susceptible d'être découpé en périodes, il faut aussi qu'elle accède à l'enseignement. Enseignée, l'histoire n'est plus simplement un genre littéraire, elle élargit son assise. Et les universités qui naissent en Europe à partir de la fin du XII^e siècle, certes, ne proposent pas immédiatement l'histoire comme matière d'enseignement, mais jouent un rôle majeur dans cette évolution.

Pour ce qui est de la France, il n'y a pas eu avant le XVII^e siècle, me semble-t-il, de tentatives pour enseigner l'histoire. Malgré ses efforts François de Dainville ne parvient pas à en prouver l'existence dans les collèges jésuites 6.

Annie Bruter montre bien comment au cours du XVII^e siècle la transformation des systèmes d'éducation d'une part, des pratiques historiennes de l'autre fait entrer l'enseignement de l'histoire dans les écoles, les collèges et les universités 7. On peut ainsi signaler l'intégration de l'histoire dans la formation des héritiers royaux. Bossuet, par exemple, envoie au pape une lettre décrivant l'éducation qu'il donne et fait donner au Grand Dauphin, fils de Louis XIV. Certains éditeurs et auteurs parviennent à se procurer plus ou moins

clandestinement des informations sur cet enseignement delphinal, publiant à leur tour des ouvrages qui en sont le plagiat ou le développement.

De même, l'enseignement de l'histoire s'étend aux jeunes enfants. Les pédagogues insèrent dans leurs leçons des jeux, des fables, des récits qui permettent d'apprendre les bases de l'histoire en s'amusant. Par exemple, *L'Abrégé méthodique de l'histoire de France* de Claude-Oronce Finé de Brianville (1608-1674) raconte, à travers des anecdotes, les règnes successifs des rois de France. *Le Jeu de cartes* de Desmarets de Saint-Sorlin (1595-1676) est organisé autour de personnages royaux.

La religion, également, accorde une place nouvelle à la référence historique, par exemple avec le *Catéchisme historique* publié en 1683 par le futur cardinal de Fleury.

Il ne faut toutefois pas se faire d'illusions. L'histoire n'est pas encore à proprement parler une matière d'enseignement ⁸. Elle ne le deviendra qu'à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Le cas français peut être retenu comme exemplaire.

L'enseignement de l'histoire a été favorisé en France par l'édition régulière de sources par des spécialistes, ancêtres des historiens ou les plus anciens d'entre eux. Les premiers sont les bollandistes, du nom de leur fondateur, le jésuite belge Jean Bolland (1596-1665). Ils assurèrent la publication à partir de 1643 des *Acta sanctorum* : à travers ces textes consacrés aux saints étaient mises au point et appliquées des règles relevant de la critique « scientifique ». Cette édition, fondamentale, fut complétée par diverses publications savantes dont, à partir de 1882, la revue *Analecta Bollandiana* : même dans ce milieu érudit, la diffusion de l'histoire a été lente jusqu'au XIX^e siècle.

Ce qui est enseigné sous le nom d'« histoire » dans quelques centres scolaires du dernier tiers du XVIII^e siècle relève plus de l'exemple moral, par exemple dans les écoles militaires préparatoires créées en 1776 et dans la Maison royale de Saint-Louis qui reçoit des filles de militaires de l'école de Saint-Cyr. On a pu résumer l'objectif central de cet enseignement par la formule *Historia magistra vitae* (« Histoire maîtresse de vie ») : aux approches de la Révolution française, il paraît surtout destiné à former de bons citoyens – dessein que certains historiens et enseignants ne renieraient pas aujourd'hui.

Avec la création sous Bonaparte, en 1802, des lycées, l'enseignement de l'histoire est rendu obligatoire dans le secondaire, même si sa place demeure limitée. La Restauration correspond en France aux vrais débuts de l'enseignement de l'histoire dans le secondaire : le philosophe et anthropologue Marcel Gauchet l'a bien montré. On fonde un prix d'Histoire au Concours général en 1819. La

discipline intègre l'épreuve orale du baccalauréat en 1820, l'agrégation d'histoire et de géographie est créée en 1830. Une date importante est également la fondation, déjà mentionnée, de l'École nationale des chartes en 1821.

La périodisation adoptée alors dans les manuels d'enseignement reprend en général celle retenue, avant la Révolution, dans les collèges qui accordaient une place à l'histoire : histoire sainte et mythologie, histoire de l'Antiquité, histoire nationale. Elle reflète deux préoccupations des gouvernants de l'époque : le souci de maintenir la religion, soit sous sa forme chrétienne soit sous sa forme païenne, dans l'histoire ; la prise de conscience, sanctionnée par la Révolution, de l'importance des États appelés nations.

Le ^{xix}e siècle est aussi marqué en France par l'accession de véritables historiens aux plus hautes fonctions politiques. Ainsi Guizot est sous Louis-Philippe, entre 1830 et 1848, ministre de l'Intérieur puis de l'Instruction publique et enfin des Affaires étrangères. Victor Duruy est ministre de l'Instruction publique sous Napoléon III de 1863 à 1869. À la fin du siècle Ernest Lavisse, Gabriel Monod, Charles Seignobos, entre autres, sont plus que des historiens, et l'*Histoire de France* de Lavisse, dont la première édition se transforme en manuel scolaire, devient en quelque sorte un manuel national d'histoire 9.

Pour ce qui est de l'introduction de l'histoire dans l'enseignement universitaire, on peut la suivre en Europe à travers la création de chaires réservées à cette discipline 10.

L'Allemagne est le pays où la reconnaissance de l'histoire comme savoir indépendant et la diffusion de son enseignement sont les plus précoces et imprègnent le plus profondément la pensée universitaire comme l'esprit national – quoique le pays demeure politiquement divisé. La Réforme au ^{xvi}e siècle donne un coup de fouet à cette promotion. L'enseignement de l'histoire universelle est présent à Wittenberg dès le début du ^{xvi}e siècle ; il occupe une place importante à l'université protestante de Marbourg fondée en 1527 et à l'université protestante de Tübingen en 1535-1536. L'histoire est aussi enseignée en couple : dans le cadre d'une chaire d'histoire et rhétorique créée à l'université de Königsberg en 1544, d'une chaire d'histoire et poétique instituée la même année à Greifswald, d'une chaire d'histoire et éthique à Iéna en 1548, de chaires d'histoire et poétique à Heidelberg en 1558 et à Rostock en 1564. Une chaire autonome d'histoire est enfin créée à Fribourg en 1568 et à Vienne en 1738. On peut considérer que l'histoire s'est diffusée de manière indépendante dans l'aire germanique entre 1550 et 1650. Le modèle de l'enseignement universitaire de l'histoire est celui de l'université de Göttingen à partir de la seconde moitié du ^{xviii}e siècle.

En Allemagne, les deux grands historiens qui, comme Guizot et Michelet en France, ont lancé la vogue de l'histoire sont Carsten Niebuhr (1733-1815), qui laisse une histoire romaine malheureusement inachevée, et surtout Theodor Mommsen (1817-1903), qui écrit une célèbre histoire romaine et prend la direction des *Monumenta Germaniae Historica*.

L'Angleterre, également, est précoce. L'histoire ancienne possède une chaire à Oxford dès 1622 et l'histoire générale à Cambridge dès 1627. Une chaire d'histoire moderne est fondée la même année, 1724, à Oxford et à Cambridge.

En Suisse, une chaire d'histoire est instituée à l'université de Bâle en 1659.

En Italie, l'université de Pise crée en 1673 une chaire d'histoire ecclésiastique et, en 1771, une chaire d'histoire et d'éloquence. L'histoire est longue en effet à se détacher de l'enseignement dans lequel elle était engluée, le plus souvent la rhétorique ou la morale. On note que, dans la première moitié du XVIII^e siècle, il n'existe toujours pas de chaire d'histoire à Turin, Padoue, Bologne. La première chaire d'histoire moderne est instituée à Turin en 1847.

La France se trouve quant à elle très en retard. On ne crée au Collège de France une chaire d'histoire et morale qu'en 1775 et une chaire autonome d'histoire qu'au début du XIX^e siècle. À la Sorbonne, la première chaire d'histoire ancienne apparaît en 1808 et la première d'histoire moderne en 1812.

En Espagne, il faut attendre 1776 pour que soit fondée une chaire d'histoire, à l'université d'Oviedo. En Irlande, une chaire d'histoire moderne apparaît en 1762 à Trinity College à Dublin.

La naissance de l'histoire comme matière d'enseignement relève encore, alors, de la domination intellectuelle de l'Europe.

Les autres continents et civilisations assurent la connaissance de leur histoire et de celle du monde par d'autres voies, essentiellement religieuses – comme cela avait été longtemps le cas en Europe. Quant aux États-Unis, il leur faut d'abord vivre leur propre histoire pour prendre une place qui deviendra très importante, à leur mesure, dans l'histoire comme savoir au niveau occidental et plus généralement mondial.

Nous sommes parvenus à ce moment du XIX^e siècle où l'histoire a acquis, en tout cas dans le monde occidental [11](#), sa spécificité, où elle est devenue matière d'enseignement. Pour pouvoir mieux la comprendre, mieux en saisir les tournants, et donc l'enseigner, les historiens et les professeurs ont désormais besoin de systématiser sa division en périodes. Dès le Moyen Âge et jusqu'alors, la division la plus employée était l'opposition entre Anciens et Modernes,

définissant deux grandes phases de l'histoire. Mais une période dite « Antiquité » s'est peu à peu imposée en Occident ; la modernité est devenue un objet d'interminables discussions.

Par ailleurs, c'est au cours de ce même XIX^e siècle que renaît l'opposition entre une Renaissance des lumières et un Moyen Âge obscur. Le moment est donc venu d'aborder plus précisément l'objet essentiel de cet essai : les rapports entre Moyen Âge et Renaissance.

1. J.-Cl. Schmitt, « L'imaginaire du temps dans l'histoire chrétienne », in *PRIS-MA*, t. XXV/1 et 2, no 49-50, 2009, p. 135-159.
2. Voir en particulier F. Hartog, *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980. Le passage fréquent du mythe et de l'épopée à l'histoire se réalisant dans ce cas dans l'évolution, d'Homère à Hérodote, de la pensée grecque sur le temps. Voir également F. Hartog (dir.), *L'Histoire d'Homère à Augustin*, Paris, Seuil, 1999.
3. Je me fonde ici sur la thèse de Pierre Gibert, à partir du livre de Josué, *La Bible à la naissance de l'histoire*, Paris, Fayard, 1979.
4. B. Guenée, *Étude sur l'historiographie médiévale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1977 ; *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier, 1980, rééd., 1991 ; « Histoire », art. cité, p. 483-496.
5. A. Momigliano, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, trad. A. Tachet, Paris, Gallimard, 1983.
6. F. de Dainville, *L'Éducation des jésuites. XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Minuit, « Sens commun », 1978.
7. A. Bruter, *L'Histoire enseignée au Grand Siècle. Naissance d'une pédagogie*, Paris, Belin, 1998.
8. Voir par exemple J.-Cl. Dhotel, *Les Origines du catéchisme moderne d'après les premiers manuels imprimés en France*, Paris, Aubier, 1967, p. 431 : « L'entreprise de Fleury, même si elle a été chaudement approuvée, ne doit pas faire illusion. Le catéchisme historique dans la pensée même de l'auteur n'est qu'un prélude au catéchisme dogmatique. »
9. J'ai en particulier utilisé pour cette partie l'excellent article de P. Garcia et J. Leduc, « Enseignement de l'histoire en France », in Chr. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt (dir.), *Historiographies, Concepts et débats I*, op. cit., p. 104-111.
10. J'utilise surtout pour cette ébauche le remarquable opuscule d'A. Momigliano, *Tra Storia e Storicismo*, Pise, Nistri-Lischi, 1985.
11. Parmi une très abondante bibliographie on retiendra B. Guenée, « Histoire », art. cité, p. 483-496 ; J. Le Goff, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988 ; F. Hartog, *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013 et *Évidence de l'histoire. Hagiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, « Folio », 2001 ; R. Koselleck, *L'Expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard-Seuil, 1997 ; P. Ricœur, *Mémoire, Histoire, Oubli*, Paris, Seuil, 2000.

NAISSANCE DE LA RENAISSANCE

On a vu que l'idée d'une période nouvelle s'opposant à une précédente, cette dernière considérée comme une phase d'obscurité cédant la place à la lumière, a été pour la première fois avancée au ^{xiv}e siècle par le poète italien Pétrarque. Pour lui la glorieuse période gréco-romaine, arrêtée au ^{iv}e siècle, aurait été suivie par un temps de « barbarie » et de « ténèbres », d'« obscurcissement » de la civilisation. Il fallait, selon lui, revenir aux modes de penser et d'écrire des « Anciens ». Mais le terme « Renaissance » et la définition d'une grande période de l'histoire placée sous ce nom suivant le Moyen Âge et s'opposant à lui ne datent que du ^{xix}e siècle. On les doit à Jules Michelet (1798-1874).

Michelet a dans un premier temps, dans son *Histoire de France* qui commence à paraître en 1833, fait l'éloge du Moyen Âge : cette période de lumière, de création, correspond à sa vision d'une histoire féconde et rayonnante jusqu'à l'approche du ^{xvi}e siècle et de la Réforme.

Michelet a indiqué qu'en présentant la France médiévale il a, pour la première fois pour un historien, recouru à des sources inédites :

Jusqu'en 1830 (même jusqu'en 1836) aucun des historiens remarquables de cette époque n'avait senti encore le besoin de chercher les faits hors des livres imprimés, aux sources primitives, la plupart inédites alors, aux manuscrits de nos bibliothèques, aux documents de nos archives ¹.

Mais le document n'a été pour Michelet, dès le début de son œuvre, qu'un tremplin pour l'imagination, le déclic de la vision. Vient ensuite le célèbre passage où Michelet fait entendre la voix de ces archives qui s'élève dans le secret des lieux où travaille l'historien. L'érudition est un échafaudage que l'artiste, l'historien, devra retirer quand l'œuvre aura été réalisée. Le Moyen Âge de Michelet sort ainsi autant de son imagination que des documents d'archives.

Il est aussi un décalque de sa vie et de sa personnalité. Époque de fête, de lumière, de vie, d'exubérance, le Moyen Âge de Michelet devient au cours des années 1830, et alors que sa première épouse meurt en 1839, triste, obscurantiste, pétrifié, stérile. Si l'historien avait retrouvé dans le Moyen Âge son enfance, sa matrice maternelle, il le ressent maintenant comme un temps lointain, autre, voire ennemi. Il aspire à une nouvelle clarté : ce sera la Renaissance ².

Dans son célèbre article sur l'invention de la Renaissance par Michelet, Lucien Febvre (1878-1956) rappelle qu'a évolué, dans la première moitié du ^{xix}e siècle, l'appréciation par les grands écrivains

de l'époque correspondant aux ^{xv}^e-^{xvi}^e siècles ³. C'est le cas de Stendhal, Sainte-Beuve, Hugo, Musset. Mais aucun de ces auteurs, pas plus que quiconque à l'époque, ne recourt à un mot précis pour désigner cette période. C'est que les historiens et les lettrés n'ont pas l'habitude alors de diviser l'histoire en périodes, si ce n'est la division banale entre « antique », « médiéval », « moderne ».

Pour ce qui est du terme « renaissance », Lucien Febvre signale que, avec un « r » minuscule, son emploi est alors fréquent pour parler par exemple de « renaissance des arts » ou de « renaissance des lettres ». Mais c'est Michelet qui, frappé dans sa personne par un sentiment de résurrection dans le mouvement de l'histoire, donne à la période qui commence en Europe, et surtout en Italie, avec le ^{xv}^e siècle le nom de « Renaissance », avec un « R » majuscule. Élu au Collège de France en 1838, y prononçant sa leçon inaugurale le 23 avril, Michelet y trouve la tribune qui va permettre à ce terme de se diffuser largement entre 1840 et 1860 et de s'imposer comme une période.

Michelet est subjugué par deux personnages qu'il vient d'évoquer dans son *Histoire de France* : le duc de Bourgogne Charles le Téméraire et Charles Quint. Or lui-même vit dans ce monde banal, dévoré par l'appétit de l'argent, vulgairement bourgeois, de la France de Guizot et d'Augustin Thierry. Un mot d'espérance, de clarté, de poésie doit jaillir et envahir la littérature et les mentalités. Ce mot vient : c'est « Renaissance ». Mais la Renaissance micheletiste de 1840 n'est pas la renaissance ou le rebond d'un beau Moyen Âge, elle est la fin de « cet état bizarre et monstrueux, prodigieusement artificiel ⁴ » : le Moyen Âge chrétien. Le pessimisme de Michelet a englouti son Moyen Âge.

La bombe retentit lors de son cours du Collège de France de 1840. Le Moyen Âge a sombré dans les ténèbres. Une étoile est née, c'est la Renaissance. Michelet l'a imposée car, « l'ayant rencontrée en moi, elle est devenue moi-même ⁵ ».

Michelet a repris dans son cours l'histoire de France depuis la Gaule romaine et, parvenu à la fin du ^{xv}^e siècle, il déclare : « Nous sommes arrivés à la Renaissance par le mot “retour à la vie” [...] nous arrivons ainsi dans la clarté ⁶. » Il y perçoit en même temps, après Marco Polo voyageur en Chine, après Christophe Colomb découvreur de l'Amérique, le début de la mondialisation. C'est aussi la victoire du peuple sur les monarchies et les nations. Il voit :

sortir du Moyen Âge tout petit le monde moderne. [...] Le personnage essentiel c'était tout le monde, et l'auteur de ce grand changement c'est l'homme. [...] Issu de Dieu, l'homme est comme lui créateur. Le monde moderne fut sa création, un monde nouveau que le Moyen Âge ne pouvait contenir dans ses

D'où le titre de sa deuxième leçon du 9 janvier 1840 : « La victoire de l'homme sur Dieu 8 ».

Définie par Michelet comme un « passage au monde moderne », la Renaissance marque un retour au paganisme, à la jouissance, à la sensualité, à la liberté. C'est l'Italie qui l'apprit aux autres nations européennes, à la France d'abord lors des guerres d'Italie, puis à l'Allemagne et à l'Angleterre. La Renaissance remet aussi l'histoire dans un mouvement dont l'interprète est l'historien. Son enseignement est voué à la mise en lumière des progrès du peuple après sa grande solitude durant le Moyen Âge.

Le cours de 1841 est placé sous le signe de l'« Éternelle Renaissance 9 ». Il porte principalement sur l'Italie et sur tout ce que la France lui doit. Michelet voit depuis Jules César une « interdépendance » entre les deux pays et l'exprime par l'idée d'un « mariage fécond », d'une « longue union perpétuée par la religion, l'art et le droit ». Il affirme que :

Le principe italien qui a fécondé la France c'est surtout le génie géométrique, le principe d'ordre appliqué à la société civile, la construction des grandes voies de communication : les routes romaines portaient en tout sens 10.

Il s'efforce de montrer que, en inaugurant les guerres d'Italie, le roi de France Charles VIII « allait chercher la civilisation en passant les Alpes 11 ».

Michelet fait ensuite de l'Italie un pays de villes superbes, Florence d'abord, puis Pise, Gênes, Venise, Milan et enfin Rome. Il montre comment sa beauté et ses richesses attirèrent de nombreux conquérants qui en retirèrent un magnifique butin qui n'excluait pas la liberté 12. Pour Michelet, la grandeur de Florence, c'est Savonarole, et, tout en faisant du redoutable dominicain un génial réformateur, il vante la beauté de la ville et de sa cathédrale, ainsi que de l'église Santa Croce où est enterré Michel-Ange. La papauté reste pour lui un pouvoir fort au mécénat fécond. Débarrassée des Borgia, elle retrouve son éclat sous Jules II qui protège Machiavel et Michel-Ange. Après la « beauté dramatique de la Lombardie et de Florence 13 », après Rome, c'est la gloire de Naples qui le retient. Michelet rappelle ensuite certains des trésors que la France doit à l'Italie.

Il évoque Venise et sa « liberté de la passion, de la jouissance physique, du bien-être, de la liberté au service de l'art 14 ». Puis c'est la floraison artistique de Florence, le développement de l'imprimerie, Alde Manuce (1449-1515) à Venise, partout la gravure, l'étude de

l'anatomie et du corps humain, la beauté du dôme de Saint-Pierre à Rome, l'influence des femmes.

Il termine la description de ce temps moderne, de cette « Renaissance », par un appel mystique à la combinaison de sa vie et de son enseignement. Il souligne la nécessité pour l'historien de traduire la voix unanime, car « le temps moderne, c'est l'avènement de cette foule, c'est le moment vraiment béni où ce monde muet a pris une voix 15 », et cette constatation le ramène à sa personne : « J'ai cet espoir en moi-même. » L'histoire est la résurrection des morts : « J'en ai besoin, me sentant mourir » (1841). « Aimer les morts, c'est mon immortalité » (1838) 16.

Malgré l'impact de Michelet, l'invention de la Renaissance comme période a été longtemps, dans le milieu cultivé français, portée au crédit de l'historien de l'art Jacob Burckhardt (1818-1897). Son ouvrage *Die Kultur der Renaissance in Italien* (« La civilisation de la Renaissance en Italie ») paraît en allemand dans une première édition en 1860, dans une deuxième en 1869, puis, largement défiguré, dans une troisième en 1878, avant d'être ressuscité en 1922 par le grand spécialiste de la Renaissance italienne Walter Goetz 17.

Jacob Burckhardt est un historien de l'art suisse de langue germanique qui, après avoir été élève à Berlin de Leopold von Ranke (1795-1886), le fondateur de l'École historique allemande, enseigne l'histoire de l'art à l'université de Bâle entre 1844 et 1886, date de sa démission. Il fait d'assez brefs séjours en Allemagne et surtout en Italie. Il songe à écrire une histoire de l'art de la Renaissance en Italie mais, curieusement, au cours de sa préparation, abandonne l'art pour la civilisation (*Kultur*). L'ampleur du domaine étudié fait de cet ouvrage un modèle et une source pour l'histoire culturelle européenne bien au-delà de son sujet. Je voudrais d'abord en présenter une vue d'ensemble.

Burckhardt commence par évoquer, dans une première partie intitulée « L'État considéré comme œuvre d'art 18 », l'histoire des tyrans et des grands seigneurs italiens du XIII^e au XVI^e siècle. Il s'intéresse particulièrement à Venise, où il remarque « la lenteur du mouvement de la Renaissance 19 », et à Florence, qu'il appelle « le premier État moderne du monde 20 ». Il y note la précocité de certains instruments du pouvoir (par exemple la statistique) en même temps qu'un certain retard, par rapport à d'autres grandes villes italiennes, de la Renaissance artistique.

La politique extérieure des États italiens est, selon Burckhardt, dominée par une tentative d'équilibre, une « manière objective de traiter la politique et manifester du talent dans l'art des négociations 21 ». Il consacre ensuite un chapitre à « la guerre

considérée comme un art 22 ». Il voit enfin dans la papauté une menace pour l'Italie. Il souligne les troubles dans la ville de Rome, le népotisme et la simonie des papes. Clément VII (1523-1534) appartenait en effet à la famille des Médicis qui se compromet avec le pouvoir pontifical, comme avant elle la famille Borgia. Le pape ayant violemment attaqué l'empereur Charles Quint, celui-ci envoya ses troupes en Italie et elles pillèrent Rome en 1527. En revanche, Burckhardt porte au pinacle Léon X (1513-1521), lui aussi de la famille des Médicis : ce pontife est en cause, souligne-t-il, « chaque fois qu'il est question de la grandeur de la Renaissance 23 ».

La deuxième partie du livre de Burckhardt est consacrée au développement de l'individu. L'homme de la Renaissance, portant sa culture en lui, se sent partout chez lui. Burckhardt cite un humaniste de la Renaissance réfugié à l'étranger qui affirme : « Il fait bon vivre partout où un homme instruit établit sa demeure 24. » Au contraire du Moyen Âge où l'individu se trouvait limité par la religion, par l'environnement social, par les pratiques communautaires, l'homme de la Renaissance peut sans entraves développer sa personnalité. C'est le temps des hommes universels : ainsi Leon Battista Alberti (1404-1472), architecte, mathématicien, écrivain, l'un des premiers parmi les grands à écrire en langue vulgaire. Burckhardt s'intéresse aussi à la gloire, qui caractérise les sociétés de la Renaissance. Alors que Dante a formulé une critique vigoureuse de la gloire, celle-ci devient, pour Pétrarque, l'objectif des individus comme des familles. Elle est partout, dans les tombeaux des familles les plus élevées, dans le culte des grands hommes de l'Antiquité, dans l'émergence de célébrités locales. Elle envahit la littérature, et les écrivains distribuent les lauriers.

La troisième partie de l'ouvrage de Burckhardt est consacrée à la résurrection de l'humanité : c'est la « renaissance » au sens d'un retour d'un passé glorieux. « Ce n'est pas l'Antiquité seule mais son alliance intime avec le génie italien qui a régénéré le monde d'Occident 25 », souligne-t-il – une fois de plus, l'Italie se trouve au cœur de la périodisation de l'histoire. Rome est l'objet d'un véritable culte des ruines antiques. On redécouvre et on vulgarise les auteurs anciens. La poésie retrouve dans la littérature humaniste la place qui était la sienne dans la Grèce et la Rome antiques. L'humanisme se développe autant chez les bourgeois que dans les cours seigneuriales ou à la curie romaine. La littérature rituelle s'installe de nouveau dans la vie sociale : style épistolaire, discours de réceptions et oraisons funèbres, discours académiques et harangues politiques, sermons en latin manient les citations. Le latin, sur le point de s'effacer de la vie quotidienne au bénéfice des langues vernaculaires, reprend dans le milieu humaniste et curial une valeur absolue. Burckhardt parle même

de « latinisation générale de la culture 26 ». Et pourtant l'historien de l'art conclut à un échec des humanistes au XVI^e siècle : on les juge vaniteux, artificiels, et les protestants de la Réforme qui s'affirme alors doutent de la sincérité de leur foi chrétienne.

Dans les trois dernières parties de son livre, Burckhardt revient sur ce qui constitue visiblement pour lui le cœur de la Renaissance. À la découverte de l'homme, fondement de l'humanisme, il ajoute celle du monde. C'est l'essor de l'astronomie, de la botanique et des jardins, de la zoologie, des collections d'animaux exotiques. Découvrant le monde, la Renaissance dévoile aussi la beauté de la nature. Pétrarque est sans doute le premier à chanter l'ascension des montagnes ; l'école flamande fait de la peinture à l'huile l'instrument de promotion du paysage. La beauté, quant à elle, s'impose dans le portrait. L'Italie, et la Toscane en premier lieu, voit s'épanouir la biographie. Mais l'autobiographie, liée à l'essor de l'individu, se développe aussi, et l'on peut citer celle du célèbre orfèvre Benvenuto Cellini (1500-1571).

L'autre grande caractéristique de la vie sociale à la Renaissance, c'est la fête. Et si les fêtes religieuses, en particulier les processions, la Fête-Dieu, les mystères (théâtre religieux devant les églises), conservent leur prestige et même se multiplient, les fêtes seigneuriales, profanes, champêtres prennent un éclat singulier 27. Dans le domaine du costume c'est la naissance et l'exaspération de la mode. Le purisme et la préciosité occupent une place inédite dans la conversation, les grandes dames tiennent des salons, les politiciens nobles, comme les Médicis, des cercles. Un profil de l'homme de société accompli se dessine : son corps est modelé par les exercices physiques, la musique rythme sa vie, il ne veut pas seulement être mais aussi paraître.

La femme est elle aussi emportée dans ce mouvement. Elle reçoit une instruction toute masculine et souvent écrit des nouvelles et des poèmes. Même les courtisanes possèdent une culture intellectuelle. La vie en famille prend un tour artistique dont le chef d'orchestre est le père et dont le plaisir s'épanouit également dans la résidence champêtre. La campagne en effet est davantage associée à la ville qu'elle ne l'était au Moyen Âge, et la peinture figure ce nouveau couple ville-campagne.

L'ouvrage de Burckhardt se termine assez curieusement par quelques chapitres qui donnent une idée peu séduisante de la Renaissance. À propos de moralité, il voit « l'instinct du mal répandu partout 28 ». L'Italie n'échappe pas à cette noirceur :

Enfin l'Italie, ce pays où l'individualisme arrive sous tous les rapports à son extrême limite, a produit quelques hommes d'une scélératesse absolue, qui commettent le crime pour le crime

même, qui le regardent comme un moyen d'arriver, non plus à un but déterminé, mais à des fins qui échappent à toute règle psychologique 29.

Pourtant l'Italie de la Renaissance reste pour Burckhardt en tête de ce qu'il appelle une « révolution » dans l'histoire du monde. L'Italien

est devenu le représentant le plus remarquable des grandeurs et des petites de cet âge nouveau : à côté d'une dépravation profonde se développent la plus noble harmonie des éléments personnels et un art sublime qui ennoblit la vie individuelle, ce dont l'Antiquité et le Moyen Âge n'avaient pas été capables 30.

Dans le domaine de la religion, Burckhardt déplore l'échec de la prédication réformatrice d'un Savonarole, le succès mitigé de la Réforme protestante, et constate le relâchement des fidèles, la désertion des églises et les incertitudes quant à la foi des humanistes.

Les sociétés chrétiennes de la Renaissance ont pourtant en matière religieuse quelques motifs de louanges. L'historien de l'art y découvre de la tolérance à l'égard de l'islamisme, la prise en considération de toutes les religions, y compris les mouvements philosophiques de l'Antiquité comme l'épicurisme. Il loue la mise en pratique de la théorie du libre arbitre et voit dans les hommes de ce temps des théoriciens et des praticiens du juste milieu.

Burckhardt est aussi sensible aux superstitions, en particulier pseudo-scientifiques. Il note la diffusion de l'astrologie, la croyance dans les revenants, les démons et les sorcières, la magie des courtisanes, observe les rites de pose de la première pierre d'une maison ou d'une église et le retour en force de l'alchimie. Il conclut cependant son ouvrage sur l'affaiblissement de la foi. L'athéisme n'est pas encore là mais au théisme succède l'incroyance. La Renaissance conduit à une laïcisation qui tend à se généraliser.

1. J. Michelet, *Œuvres complètes*, éd. P. Viallaneix, *Histoire de France*, t. I, livres 1 à 4, Paris, Flammarion, 1974, p. 11.
2. J. Le Goff, « Le Moyen Âge de Michelet », in *Un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1999, p. 23-47.
3. L. Febvre, « Comment Jules Michelet inventa la Renaissance », in *Studi in onore di Gino Luzzatto*, Milan, 1950, repris dans *Pour une histoire à part entière*, Paris, SEVPEN, 1962, et *Le Genre humain*, no 27, « L'Ancien et le Nouveau », Paris, Seuil, 1993, p. 77-87.
4. *Ibid.*, p. 85.
5. *Ibid.*, p. 87.
- 6.

J. Michelet, *Cours au Collège de France*, P. Viallaneix (éd.), t. I, Paris, Gallimard, 1995, p. 339.

7. *Ibid.*, p. 352-353.

8. *Ibid.*, p. 354-355.

9. *Ibid.*, p. 463.

10. *Ibid.*, p. 421-422.

11. *Ibid.*, p. 424.

12. G. Arnaldi, *L'Italia e i suoi invasori*, Rome-Bari, Laterza, 2002.

13. J. Michelet, *Cours au Collège de France*, op. cit., p. 434.

14. *Ibid.*, p. 436.

15. *Ibid.*, p. 463.

16. *Ibid.*, p. 464.

17. L'histoire de la vie, de l'œuvre et des avatars de l'édition de *La Civilisation de la Renaissance en Italie* a été reconstituée dans la longue préface de Robert Kopp, au début de la traduction en français de la bonne édition de H. Schmitt, revue et corrigée par R. Klein, Paris, Bartillat, 2012, p. 7-35.

18. *Ibid.*, p. 41-170.

19. *Ibid.*, p. 115.

20. *Ibid.*, p. 116.

21. *Ibid.*, p. 138.

22. *Ibid.*, p. 140-143

23. *Ibid.*, p. 162.

24. *Ibid.*, p. 178.

25. *Ibid.*, p. 215.

26. *Ibid.*, p. 289-296.

27. Voir la remarquable étude de T. F. Ruiz : *A King Travels. Festive Traditions in Late Medieval and Early Modern Spain*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2012, qui a de plus le mérite de déplacer l'attention de l'omniprésente Italie à l'Espagne sortant de la domination musulmane. Autres études intéressantes sur la fête à l'époque de la Renaissance, J. Jacquot, *Les Fêtes de la Renaissance*, Paris, Éd. du CNRS, 1973-1975 ; M. Plaisance et F. Decroisette, *Fêtes urbaines en Italie à l'époque de la Renaissance : Vérone, Florence, Sienne, Naples*, Paris, Klincksieck-Presses de la Sorbonne nouvelle, 1993 ; R. Strong, *Les Fêtes de la Renaissance, 1450-1650. Art et pouvoir*, trad. Br. Cocquio, Arles, Solin, 1991.

28. J. Burckhardt, *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, op. cit., p. 481-507.
29. *Ibid.*, p. 505.
30. *Ibid.*, p. 507.

LA RENAISSANCE AUJOURD'HUI

En ce début du ^{xxi}e siècle, comme durant le ^{xx}e siècle, la Renaissance continue de susciter les écrits d'historiens qui en sont pour la plupart, même si c'est parfois avec des réserves, les laudateurs. Afin de rappeler leurs interprétations et leurs jugements, j'ai essentiellement retenu les approches de Paul Oskar Kristeller, Eugenio Garin, Erwin Panofsky, Jean Delumeau et, en 2011, Robert C. Davis et Elizabeth Lindsmith ¹.

L'œuvre principale de Paul Oskar Kristeller est *Studies in Renaissance Thought and Letters*, publié à Rome en 1956. Cette étude considérable est principalement centrée sur l'humanisme, mais étend sa perspective à l'ensemble des productions littéraires et artistiques de ce que, à la suite de Michelet et Burckhardt, Kristeller appelle « Renaissance ». Elle s'intéresse aussi aux rapports entre Moyen Âge et Renaissance.

Kristeller consacre une grande partie d'un premier volume à l'un des grands « humanistes » du ^{xv}e siècle : Marsilio Ficino (1433-1499), que nous appelons Marsile Ficin. Il évoque une organisation de la production artistique et littéraire nouvelle, semble-t-il, à la Renaissance : le « cercle » (*circle*), qui repose sur des relations régulières entre un maître et ses disciples ou amis.

Rappelons ici que, même si le mot est rarement employé dans l'historiographie contemporaine, les grands auteurs du Moyen Âge réunissaient également autour d'eux des groupes de disciples et souvent d'exécutants qui ressemblent fort aux cercles de la Renaissance. Par ailleurs, en matière artistique, si, avec la peinture à l'huile et sur chevalet, se développe alors le travail en atelier, le chantier médiéval rassemblait architectes, maçons, sculpteurs, peintres hors pair : mais ces créateurs étaient, eux, étroitement surveillés et dirigés par l'Église, principale différence avec les ateliers de la Renaissance.

Ce qui peut surprendre les partisans à tout crin d'une Renaissance indépendante et supérieure, c'est que Kristeller consacre le premier chapitre de son étude sur Marsile Ficin à l'arrière-plan scolastique de l'humaniste. Il y démontre que l'aristotélisme de Ficin est l'héritier direct de l'aristotélisme médiéval, qu'il a rencontré lors de ses études philosophiques à l'université de Florence – notons au passage, nous y reviendrons, à quel point les universités ont représenté un haut lieu des liens entre Moyen Âge et Renaissance.

Kristeller souligne également que des rapports étroits ont souvent uni gouvernants et humanistes, et l'intervention fréquente de ces derniers en matière politique. Il est vrai qu'il s'appuie avant tout sur la situation florentine. Les Médicis, qui au ^{xv}e siècle passent de la banque

au pouvoir politique, avant de revenir à celui-ci sous une forme princière au ^{xvi}e siècle, associent certains humanistes à leur gouvernement et s'affichent eux-mêmes à la fois comme dirigeants politiques et humanistes. Kristeller étudie plus particulièrement le cas de Giovanni Corsi, né de famille noble à Florence en 1472 : la vie de Ficin qu'il rédige en 1506 contient d'ardents éloges des Médicis, et quand ceux-ci reconquirent le pouvoir à Florence en 1512, il est personnellement impliqué dans leur gouvernement.

La question délicate des rapports entre l'humaniste de la Renaissance et la religion est illustrée dans l'ouvrage de Kristeller par ce que Marsile Ficin présente, dans une lettre de 1474, comme sa conversion à la religion, à la suite d'une période de dépression liée à la maladie. L'épisode est assez difficile à interpréter.

J'ai fait allusion à l'aristotélisme que le Moyen Âge aurait légué à la Renaissance. Mais les humanistes italiens des ^{xiv}e et ^{xv}e siècles se disent avant tout platoniciens. L'Académie platonicienne qui s'ouvre à Florence au ^{xv}e siècle et se stabilise au ^{xvi}e tient un rôle capital dans la diffusion des idées de Marsile Ficin. Cette redécouverte de la pensée grecque et romaine antique, rediffusée à partir de l'Italie dans une grande partie de l'Europe, est un des éléments considérés comme les plus caractéristiques de ce que l'on appelle la Renaissance. Kristeller consacre un chapitre entier à la présentation de Laurent de Médicis – dit le Magnifique – comme platonicien. Voici ce qu'il en dit :

Un des premiers en qui cette tendance [platonicienne] se montre clairement est précisément Laurent de Médicis qui fut non seulement le protecteur mais aussi le condisciple et l'ami personnel de Ficin. Il faut donc définir l'élément platonicien dans les écrits du Magnifique 2.

Dans ses poèmes et ses écrits, Laurent semble avoir emprunté à Platon la définition de l'amour comme désir de beauté, la distinction entre amour céleste et amour terrestre, le schéma de la triple beauté (d'âme, de corps et de voix) et le concept de beauté divine comme source de toute beauté concrète. Surtout, le Magnifique s'intéresse à la théorie platonicienne de l'éternité et de la recherche du vrai bonheur. Cette attention au corps, notamment, semble bien éloigner la Renaissance du Moyen Âge.

Parmi les aspects de la Renaissance évoqués par Kristeller dans la seconde partie de ce premier tome, et susceptibles de nourrir le dossier de la confrontation entre Moyen Âge et Renaissance, je retiendrai quatre thèmes. Le premier, le plus important, concerne le statut de l'homme dans la société et dans l'univers. Kristeller insiste, à juste titre, sur la nécessité de définir le terme « humanisme » associé aux lettrés de la Renaissance. Il n'est pas question de l'homme lui-

même, dans sa nature, son existence, son destin, mais du fait que les lettrés de la Renaissance sont imprégnés de ce qu'on appelle les « humanités », c'est-à-dire la culture des grands penseurs et écrivains de l'Antiquité grecque et romaine. Cet humanisme aurait pour initiateur Pétrarque au ^{xiv}e siècle. Il se répandit dans diverses professions importantes. La plupart des humanistes en effet n'étaient pas de simples écrivains ou artistes mais pratiquaient aussi d'autres métiers, par exemple professeur d'université ou d'école secondaire, secrétaire de prince ou de ville, riche bourgeois et lettré se livrant à des activités économiques ou politiques. Ce qu'on appelle l'« humanisme de la Renaissance » n'a, pour Kristeller, qu'une influence limitée, sensible en particulier dans les programmes d'éducation, où les ouvrages de l'Antiquité grecque et romaine occupent une large place.

Certains humanistes tendaient cependant à affirmer le pouvoir intellectuel de l'homme avec une assurance excessive. C'est le cas au milieu du ^{xv}e siècle du Florentin Giannozzo Manetti (1396-1459) qui écrivit un long traité sur la dignité et l'excellence de l'homme : il s'agissait d'une réponse à celui qu'à l'extrême fin du ^{xii}e siècle le pape Innocent III avait consacré à la condition misérable de l'humanité. Mais il ne faut pas généraliser un tel cas, même si Marsile Ficin eut des successeurs, en particulier Giovanni Pico della Mirandola (1463-1494).

Un deuxième thème abordé par Kristeller susceptible de nourrir le dossier de la confrontation entre Moyen Âge et Renaissance est l'influence de saint Augustin. On sait que son œuvre, si riche et susceptible d'interprétations diverses, fut capitale pour la pensée médiévale pratiquement à toutes les époques et au sein de toutes les tendances théologiques et philosophiques. Or si Augustin avait écrit un traité *Contra academicos*, il tenait en haute estime Platon et le néoplatonisme. Par ailleurs, la renaissance aristotélicienne qui, sous influence augustinienne, s'était imposée à la pensée médiévale aux ^{xiv}e et ^{xv}e siècles se poursuivit jusqu'à la fin du ^{xvi}e. Les humanistes, après s'être référés aux auteurs antiques, entreprirent la lecture des Pères de l'Église et, lisant eux-mêmes le grec, traduisirent en latin, quand cela n'avait pas été déjà fait, les Pères de l'Église orthodoxe grecque, Basile, Jean Chrysostome, Grégoire de Nysse, Cyrille.

Kristeller s'arrête également sur les rapports entre la pensée, et de façon générale la culture, de la Renaissance et la musique. Incontestablement, la musique européenne a connu deux sommets : au cours du Moyen Âge central d'abord, en France, avec l'école de Notre-Dame de Paris et l'invention de la polyphonie ; puis, après une éclipse, à la Renaissance, au ^{xv}e et plus encore au ^{xvi}e siècle, c'est d'Italie que la musique a fait vibrer la culture européenne.

Enfin, terminons la brève exploration de ce beau volume de Paul Oskar Kristeller en citant le passage où il évoque ce qu'était une fête de la Renaissance, expression de ces plaisirs collectifs que le Moyen Âge avait connus mais qui prit alors, et en particulier dans les cours et les réjouissances princières, une force et un éclat exceptionnels. Il s'agit d'un document découvert par Kristeller, la description dans une lettre alors inédite de la joute (*giostra*) offerte aux Florentins par Julien de Médicis en 1475 :

Parmi les fêtes publiques de la Renaissance les joutes [*giostre*] occupent une place remarquable. Elles furent nombreuses et splendides dans diverses cités italiennes, et particulièrement à Florence. C'était une habitude héritée de la période féodale (et c'est peut-être un élément obligatoire quand on veut expliquer la floraison tardive de l'atmosphère poétique chevaleresque en Italie) mais elles prirent dans le nouvel environnement une forme bien différente perdant peu à peu le caractère sérieux et guerrier pour se transformer en une espèce de spectacle sportif dans lequel l'intérêt des spectateurs se concentra certes sur le comportement des combattants, mais surtout sur l'entrée solennelle des joueurs richement parés et formant avec leur suite un long cortège bariolé à l'image des autres cours qui furent caractérisées par les fêtes publiques de cette époque 3.

Le témoin suivant, exemple de l'historien moderne de la Renaissance, est l'Italien Eugenio Garin pour ses deux principaux livres traduits en français : *L'Humanisme italien. Philosophie et vie civile à la Renaissance* (1947) et *Moyen Âge et Renaissance* (1954). Dans le premier de ces deux ouvrages, Garin commence curieusement par constater que, à l'inverse de Michelet et de Burckhardt au XIX^e siècle, la majorité des historiens du XX^e a réévalué le Moyen Âge et rabaissé la réputation de la Renaissance. Garin éprouve au contraire la nécessité – à la suite d'ailleurs de Kristeller – de détruire les « grandes cathédrales d'idées » et les « grands systèmes logiques et théologiques » 4 qui ont dominé le Moyen Âge.

La Renaissance a quant à elle promu les *studia humanitatis* : l'homme occupe désormais la première place, à comparer au poids écrasant de Dieu sur la pensée et la société médiévales. Le platonisme, en particulier, devient modèle et source d'inspiration, considéré comme

une philosophie de toutes les ouvertures et de toutes les convergences, méditation morale d'une vie traversée par l'espoir. C'était aussi une pensée aidant à s'évader du monde et à rechercher la contemplation 5.

Ainsi, dans la tradition de Pétrarque qui a combiné le renouvellement de la pensée avec l'évolution du gouvernement et de la société florentine, le mouvement platonicien florentin considère Cosme de Médicis (1389-1464), chef de la nouvelle famille dominante, comme un nouveau Platon. Et le grand penseur de la Renaissance florentine Marsile Ficin place toujours au premier plan la lumière, la beauté, l'amour et l'âme. Avec ses disciples, il met en avant l'homme, ce qui a conduit à définir ce type de pensée comme un humanisme. Garin va jusqu'à intégrer dans ce mouvement le « réactionnaire » Savonarole qu'il voit « occupé à créer sur cette terre une cité humaine digne de l'homme 6 » – contraste étonnant avec l'image historique habituelle de cette quintessence de l'hérésie médiévale.

Dans son épilogue, Eugenio Garin redit à quel point l'humanisme de la Renaissance fut un « regain de la confiance en l'homme et dans ses possibilités et une compréhension de son activité dans toutes les directions 7 ». Il énonce également deux idées qui vont fortement influencer l'évaluation contemporaine des rapports entre Moyen Âge et Renaissance. Il affirme d'une part que l'Italie est le centre et le foyer de la Renaissance, d'autre part que l'homme nouveau qu'elle forme « réunit sur ce territoire tous les conflits 8 ».

Dans *Moyen Âge et Renaissance*, exploration de la Renaissance sous son aspect culturel, Garin commence par une évocation de « la crise de la pensée médiévale 9 ». Il cite en particulier l'épuisement de la scolastique à partir du début du xiv^e siècle. Mais il cherche en même temps dans le Moyen Âge à la fois des traits modernes (par exemple les rapports entre Abélard et Héloïse) et la renaissance d'éléments de la pensée antique 10.

Garin insiste davantage dans cet ouvrage sur l'intérêt particulier de la Renaissance pour le pouvoir créateur de l'homme. Elle tente de conférer à l'humanisme un sens quasi universel, englobant poésie et philologie, mais aussi vie morale et politique, au point de devenir une nouvelle philosophie.

Si les deux historiens du xx^e siècle que je viens de présenter s'intéressent surtout aux lettres et à la pensée – à l'humanisme –, celui que je vais évoquer maintenant est avant tout historien de l'art, un des principaux du xx^e siècle : l'Américain Erwin Panofsky. Le titre de son livre indique déjà que nous avons affaire à une conception de la Renaissance différente de celles de Paul Oskar Kristeller et d'Eugenio Garin : *Renaissance and Renascences in Western Art* (1960) en anglais, *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art d'Occident* (1976) dans la traduction française. L'art y est affirmé comme domaine fondamental de recherche et de réflexion ; la Renaissance passe du singulier au pluriel, il n'y a pas eu « une » mais « des » renaissances ; les autres

renaissances sont antérieures à la Renaissance proprement dite, ce sont des « avant-courriers ».

L'historien de l'art considère d'abord, pour les écarter, deux conceptions diffusées au ^{xx}e siècle qui concernent plus généralement la périodisation en histoire, et qui relèvent donc de notre réflexion : d'une part celle qui voudrait que les périodes historiques distinctes n'existent pas et Panofsky cite ici *The Oxford Dictionary* ¹¹ ; d'autre part celle du grand historien, son contemporain, Lynn Thorndike, selon qui « la nature humaine tend à rester pratiquement la même en tout temps ¹² ». On ne peut que louer Panofsky d'avoir refusé de prendre en considération ces deux approches négatrices, l'une partiellement l'autre complètement, de toute possibilité de faire de l'histoire.

À l'instar de tous les penseurs et écrivains qui se sont intéressés à l'émergence de la Renaissance comme période, Panofsky remonte à Pétrarque qui avait conçu celle-ci comme un renouveau purifié des littératures grecque et romaine, et étudie comment cette définition restreinte s'est élargie vers 1500 en un « concept de grand renouveau comprenant presque tous les domaines de l'activité culturelle ¹³ ».

Erwin Panofsky cite la remarque du philosophe américain George Boas selon qui « ce que nous appelons périodes correspond simplement aux innovations influentes qui se produisent constamment en histoire ¹⁴ ». Les périodes de l'histoire devraient porter le nom d'un grand personnage : on aurait ainsi l'âge de Beethoven, comme on a eu celui de Périclès dans l'Antiquité ou de Louis XIV à l'époque moderne ¹⁵.

Panofsky montre ensuite les faiblesses du peintre et historien de l'art très influent à Florence au ^{xvi}e siècle Giorgio Vasari et de son ouvrage *Les Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes italiens* (1550), dédié à Cosme de Médicis. Vasari considérait que, depuis Giotto (vers 1266-1337), et surtout depuis le ^{xiv}e siècle, avait commencé une nouvelle période de l'humanité, qu'il nommait « Renaissance » (*Rinascita*) et dont le moteur essentiel était un retour à l'Antiquité classique. Nous et nos contemporains avons, selon Panofsky, une idée plus nuancée de la période dite « Renaissance » que l'élite artistique, littéraire et politique – du moins en Italie – de l'époque : celle-ci était en effet emportée par une vague de retour à l'Antiquité, période idéale après laquelle ce qu'on appelait de plus en plus « Moyen Âge » ne pouvait que correspondre à un affaiblissement des valeurs.

Le grand historien français Jean Delumeau nous fournira le dernier témoignage d'ensemble sur la Renaissance, à travers deux de ses principaux ouvrages, le premier écrit en 1996 en collaboration avec

Ronald Lightbown [16](#), le second rédigé seul en 1999 [17](#). Jean Delumeau insiste sur la double émergence du mot « Renaissance ». Le terme et l'idée de rénovation par retour à l'Antiquité qu'il implique se rencontrent d'abord en Italie, en particulier à Florence. Le « lanceur », si on peut dire, en est Pétrarque au [xiv^e](#) siècle, et le « synthétiseur » Vasari au milieu du [xvi^e](#) siècle. Mais, comme nous l'avons vu, le mot et la période qui lui est associée ne s'imposent qu'au [xix^e](#) siècle avec le romantisme et Michelet. Il déborde alors le domaine des arts pour s'appliquer aux principaux aspects de la période qui s'étend du ténébreux Moyen Âge jusqu'aux Temps modernes dont il est le premier moment.

Dans son volume *Une histoire de la Renaissance*, Jean Delumeau décrit la diffusion de l'art nouveau à partir de Florence en Italie, puis à partir de l'Italie dans le reste de l'Europe. Il termine son tour d'horizon de la Renaissance en Europe par une glorieuse exception : le grand peintre des Pays-Bas Bruegel l'Ancien (vers 1527-1569) ignore totalement à la fois l'Antiquité et l'Italie.

Jean Delumeau évoque les évolutions et les ruptures dans les domaines de l'instruction et de l'éducation : rôle de l'imprimerie, scolarisation croissante, déclin des universités et importance des cours, femmes savantes et auteurs de plus en plus nombreuses, apparition dans la peinture d'une nouvelle organisation, l'atelier, surtout lié à la peinture à l'huile, et du travail sur chevalet, inventé aux Pays-Bas au [xv^e](#) siècle, sociétés savantes reprenant sous une forme inédite le terme grec ancien d'« académies ». Parmi les progrès techniques que Jean Delumeau attribue à la Renaissance, il retient en particulier l'horloge mécanique et l'artillerie : je les considère pour ma part comme des inventions médiévales. Jean Delumeau caractérise ensuite la Renaissance par son dynamisme économique. Ce jugement me semble exagéré mais je noterai – j'y reviendrai – deux phénomènes neufs et importants : l'approvisionnement en métaux précieux (or et argent) venus d'Amérique, découverte à l'extrême fin du [xv^e](#) siècle et au début du [xvi^e](#) ; les perfectionnements de la navigation maritime depuis Christophe Colomb et les caravelles de la fin du Moyen Âge.

Jean Delumeau consacre ensuite un chapitre à la vie quotidienne dominée par les fêtes. Une nouvelle atmosphère se diffuse en effet, liée au développement du luxe et des festivités dans les cours princières et parfois même de la haute bourgeoisie [18](#). Enfin, et cela semble couronner le phénomène, Jean Delumeau traite de la modernité dans le domaine religieux sous le titre : « De grandes transformations religieuses ». Bien sûr, il pense avant tout à la Réforme et à cette naissance d'une branche séparée du christianisme, le protestantisme, avec ses deux formes principales, le luthéranisme et le calvinisme. C'est à l'évidence une évolution majeure pour les hommes et les

femmes de ces époques où l'athéisme demeure rare.

Dans le « Regard d'ensemble sur la Renaissance » que Jean Delumeau présente à la fin de son ouvrage, il relève « les limites de la Renaissance », mais définit surtout celle-ci comme « un grand pas en avant ». Ce grand pas, Jean Delumeau le justifie par le développement des œuvres artistiques et littéraires qui auraient « atteint des sommets ». Mais ce qui fait pour lui de la Renaissance une période à part entière, ce sont « deux grandes nouveautés qui ont changé le cours de l'histoire » : la découverte de l'Amérique et la réalisation d'une circumnavigation mondiale ; la coupure de la chrétienté latine entre protestantisme et catholicisme.

Il me faut à présent me consacrer à deux essais de démonstration. D'une part, si importante qu'elle ait été, si fondée qu'elle soit à mériter une individualisation dans la durée historique, la Renaissance ne représente pas selon moi une période particulière : elle constitue la dernière renaissance d'un long Moyen Âge. D'autre part, alors que, du fait de la mondialisation des cultures et du décentrement de l'Occident, le principe de la périodisation en histoire est mis en cause aujourd'hui, je voudrais montrer qu'elle est un instrument nécessaire à l'historien. Mais la périodisation doit être employée avec plus de souplesse qu'elle ne l'a été depuis qu'on a commencé à « périodiser l'histoire ».

1. Parmi les plus intéressants ouvrages que j'ai laissés de côté, je citerai P. Burke, *La Renaissance en Italie : art, culture, société*, trad. P. Wotling, Paris, Hazan, 1991 ; J. R. Hale, *La Civilisation de l'Europe à la Renaissance*, trad. R. Guyonnet, Paris, Perrin, 1998.
2. P. O. Kristeller, *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Rome, Ed. di Storia e Letteratura, 1956, p. 213.
3. *Ibid.*, p. 437.
4. E. Garin, *L'Humanisme italien*, 1947, trad. S. Crippa et M. A. Limoni, Paris, Albin Michel, 2005, p. 11.
5. *Ibid.*, p. 20.
6. *Ibid.*, p. 167.
7. *Ibid.*, p. 323.
8. *Ibid.*, p. 324.
9. E. Garin, *Moyen Âge et Renaissance*, trad. C. Carme, Paris, Gallimard, 1969, p. 18 sq.
10. Voir J. Seznec, *La Survivance des dieux antiques. Essai sur le rôle de la tradition*

mythologique dans l'humanisme et dans l'art de la Renaissance (1940), Paris, Flammarion, « Champs », 2011.

11. E. Panofsky, *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art d'Occident*, trad. L. Meyer, Paris, Flammarion, 1976, p. 13.
12. *Ibid.*, p. 13.
13. *Ibid.*, p. 19.
14. *Ibid.*, p. 13.
15. G. Boas, « Historical Periods », *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, XII, 1953, p. 253-254. La vue d'ensemble la plus complète et la plus étonnante par le nombre des systèmes de périodisation proposés au cours des siècles se trouve dans le livre de Johan Hendrik Jacob van der Pot : *De Periodisering der geschiedenis. Een overzicht der theorieën*, W. P. van Stockum en zoon, La Haye, 1951.
16. J. Delumeau et R. Lightbown, *La Renaissance*, Paris, Seuil, 1996.
17. J. Delumeau, *Une histoire de la Renaissance*, Paris, Perrin, 1999.
18. Étudiée pour le milieu royal et princier par T. F. Ruiz : *A King Travels. Festive Traditions in Late Medieval and Early Modern Spain*, op. cit., 2012.

LE MOYEN ÂGE DEVIENT « LES TEMPS OBSCURS »

L'hostilité, voire le mépris, ressentie et souvent exprimée vis-à-vis du Moyen Âge par l'élite culturelle à l'époque dite de la Renaissance, depuis le ^{xiv}e siècle mais de plus en plus au cours du ^{xv}e et surtout du ^{xvi}e siècle, a été relayée et aggravée par la suite, en particulier par les savants dits des Lumières au ^{xviii}e siècle. Ils ont été jusqu'à qualifier le Moyen Âge d'époque des ténèbres, *Dark Ages* en anglais. Cette condamnation du Moyen Âge est fondée avant tout sur la nécessité pour les hommes de la Renaissance de revenir à l'Antiquité classique et à ses grands maîtres (Aristote et Platon en Grèce, Cicéron et Sénèque à Rome) que la pensée médiévale aurait ignorés et contre lesquels elle se serait affirmée.

Pourtant, si la culture antique gréco-romaine pose en effet à la pensée médiévale un problème du point de vue religieux – les Anciens sont « païens » –, non seulement celle-ci n'ignore pas son existence et sa valeur, mais souvent elle l'utilise et la continue. Cette position double ou ambiguë est naturelle dès lors que les clercs médiévaux font de saint Augustin, lettré romain converti au christianisme, leur grand maître. C'est au système antique des arts libéraux que la pensée rationnelle, scientifique et pédagogique du Moyen Âge emprunte. Celle-ci fonctionne pleinement jusqu'au ^{xiii}e siècle pour s'effacer alors peu à peu dans l'enseignement universitaire.

Une chaîne d'intellectuels importants a transmis cette base des « arts libéraux » de l'Antiquité au Moyen Âge. Varron (116-27 avant notre ère), nommé par César pour organiser les premières bibliothèques publiques de Rome, est à l'origine de cette tradition : il distinguait les arts libéraux des arts mécaniques, manuels. Or au Moyen Âge, dans les milieux religieux et intellectuels, cette distinction nourrira les discussions autour de la notion et de la pratique du travail. Les arts libéraux sont relancés à la fin de l'Antiquité par Martianus Capella (^{ve} siècle) dans son poème *De nuptiis Philologiae et Mercurii* : ce texte est essentiel pour le Moyen Âge. Transmis par les deux grands penseurs Cassiodore (^{vi}e siècle) et Alcuin (fin du ^{viii}e-début du ^{ix}e siècle), ce dernier proche de Charlemagne, les sept arts libéraux sont divisés en deux branches, le *Trivium*, qui est l'étude des mots, soit la grammaire, la rhétorique, la dialectique, et le *Quadrivium*, qui comprend l'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astronomie.

C'est également dans la ligne de la Rome antique que le Moyen Âge accomplit un progrès linguistique majeur : l'extension du latin comme langue des clercs et de l'élite laïque dans toutes les régions devenues chrétiennes. Certes, celui-ci a évolué par rapport au latin classique,

mais il fonde l'unité linguistique de l'Europe qui se poursuit même au-delà des XIII^e-XIII^e siècles, époque où, dans les couches les plus basses de la société et dans la vie quotidienne, les langues vernaculaires (tel le français) remplacent ce latin périmé. Le Moyen Âge est une période beaucoup plus « latine » que la Renaissance.

La lecture et l'écriture sont plus répandues au Moyen Âge que dans l'Antiquité. Non seulement la scolarisation se développe, y compris pour les filles, mais le parchemin, plus maniable que le papyrus, et surtout le *codex*, formé de cahiers verticaux et qui remplace vers le IV^e-V^e siècle les livres en rouleaux (*volumen*), favorisent la diffusion de la lecture. En matière d'écriture, si les *scriptores* du Moyen Âge ne parviennent pas à unifier les façons d'écrire, ce sera une des réussites de la Renaissance qui impose l'écriture humanistique appelée bientôt la romaine et mise à la mode par Pétrarque. Une autre réussite de la Renaissance par rapport au Moyen Âge est la redécouverte dans la chrétienté latine du grec ancien, favorisée par l'exil en Occident des lettrés byzantins après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453.

Entre le XV^e et la fin du XVIII^e siècle, les penseurs ont eu le sentiment que la plongée dans les ténèbres que représentait pour eux la période médiévale s'accompagnait d'un fort recul de la pensée rationnelle, cédant la place au miraculeux, au surnaturel, au passionné. Or la plupart des clercs du Moyen Âge, de même que le système d'éducation en vigueur dans les universités et les écoles se référaient presque constamment à la raison, plus précisément à la *ratio* sous ses deux sens : celui de pensée organisée et celui de calcul. Au Moyen Âge, la rationalité caractérise la nature humaine par rapport à l'animalité. La suprématie de la raison se rencontre chez Augustin, chez Boèce. Au XIII^e siècle, de grands scolastiques comme Albert le Grand ou Thomas d'Aquin reprennent au *Livre des définitions* d'Isaac Israeli (IX^e-X^e siècle) l'idée que « la raison naît dans l'ombre de l'intelligence 1 ». En théologie, raison s'oppose à autorité, mais il est vrai que la conception très formaliste de la raison au Moyen Âge a mis des obstacles au développement de la raison scientifique, obstacles que la Renaissance fera disparaître.

Le père Marie-Dominique Chenu a montré comment la rationalité s'est introduite toujours plus dans la théologie, au point de transformer celle-ci en science au XIII^e siècle 2. En ce qui concerne la scolastique, on trouvera par exemple dans l'ouvrage de Nicolas Weill-Parot 3 la démonstration de « la profonde rationalité de la pensée scientifique scolastique du Moyen Âge ».

Considérons maintenant le domaine géographique. C'est en Italie,

nous l'avons dit, que commence le mouvement qu'on appellera finalement Renaissance – une étude détaillée mettrait en évidence le rôle de telle ou telle ville, notamment Gênes, Florence, Pise, Venise. Pourtant, l'Italie est, si l'on peut dire, un trublion de la périodisation historique.

Dans l'Antiquité, elle se distingue par la puissance des Étrusques et surtout par celle de l'Empire romain. Au Moyen Âge, politiquement très divisée, ayant subi le contrecoup de l'exil du pape à Avignon au xiv^e siècle, elle compense ses faiblesses par une floraison artistique exceptionnelle, notamment à Florence et à Venise. Girolamo Arnaldi a montré que, depuis le haut Moyen Âge, toujours dominée, entièrement ou partiellement, par les étrangers, l'Italie est restée une lumière pour l'Europe et d'abord pour ses propres envahisseurs 4.

De même, si aux xv^e et xvi^e siècles c'est l'Italie qui se trouve à la proue de l'élan artistique et culturel de la Renaissance, l'Allemagne, et en particulier l'Allemagne du Sud, ne tarde pas à suivre son exemple d'une façon originale 5.

Le travail de périodisation oblige l'historien à tenir compte de la pensée dominante, dans un espace aussi large que possible, des hommes et des femmes vivant à l'époque considérée. Le Moyen Âge a commencé sur une note pessimiste. La périodisation que l'Église chrétienne a fait prévaloir est celle d'Augustin et des six âges du monde, le sixième, le dernier, étant celui dans lequel vivaient désormais les humains en attendant l'éternité après le Jugement dernier. Mais la formule retenue fut *mundus senescit*, « le monde vieillit », et il en résultait, chroniques et sermons en témoignent, l'idée que le monde se décomposait et allait non vers son salut mais vers sa perte.

Toutefois, il y eut bientôt des clercs, dans certains monastères, qui s'élevèrent contre cette idée. Ils affirmèrent que leurs contemporains devaient plutôt se reconnaître comme modernes, *moderni*, par rapport aux Anciens, et, sans établir une supériorité absolue du Moyen Âge, tendirent à relever les qualités et les perspectives du monde dans lequel ils vivaient. Le Moyen Âge finit même par devenir pour certains un temps de la modernité – ce terme représentant un enjeu essentiel dans les affrontements entre passé, présent et futur.

L'historien de la philosophie médiévale Étienne Gilson a intitulé un de ses articles « Le Moyen Âge comme *sæculum modernum* 6 ». Considérant que, bien entendu, les gens vivant au Moyen Âge ignoraient que leur époque serait appelée ainsi, il se demande comment ils la voyaient dans le temps long, celui de l'histoire pour les chroniqueurs, de la mémoire pour la grande majorité des hommes et des femmes. Or ceux-ci pensaient que, jusqu'à Charlemagne, le temps

des Anciens s'était poursuivi ; pour la suite, ils inventèrent l'idée d'un transfert du savoir de la Grèce et de la Rome antique vers l'ouest, et plus particulièrement la Gaule : c'est la *translatio studii*. Le ^x^e siècle marque un détachement vis-à-vis de l'Antiquité, et les dialecticiens remplacent la grammaire par la logique comme art majeur, prélude modeste au triomphe de la science sur les lettres. À la fin du ^x^e siècle, avec Anselme de Canterbury, l'*eloquentia* fait place à la *dialectica* comme idéal des savoirs ; on commence à utiliser la logique d'Aristote, et la scolastique se dit « moderne ».

Certes, indique Gilson, le concept de modernité pouvait être pris par certains esprits conservateurs dans un sens péjoratif. Ainsi, au début du ^{xiii}^e siècle, Guibert de Nogent parle dans son autobiographie de la corruption que le siècle moderne apporte dans les pensées et les mœurs. Mais le tournant vers une modernité inédite s'affirme avec le *Policraticus* de Jean de Salisbury (1159) :

Voilà que tout devenait neuf, on renouvelait la grammaire, la dialectique était changée, la rhétorique était méprisée ; quant au *Quadrivium*, abandonnant les règles jadis suivies, on en adoptait de nouvelles tirées des profondeurs mêmes de la philosophie 7.

Au ^{xiv}^e siècle, une véhémence prédication sur la nécessité de réformes de l'Église est déclenchée par le clerc flamand Gérard Grote (1340-1384) : il s'agit de rapprocher la spiritualité chrétienne de l'imitation du Christ. Ce mouvement – dont de nombreuses tendances seront reprises au ^{xvi}^e siècle par le fondateur des Jésuites, Ignace de Loyola – a pour nom la *devotio moderna*. Si bien que lorsque les initiateurs du mouvement et de la période qu'on appellera « Renaissance » émergent, ils commencent par flageller la modernité du « Moyen Âge ». Ainsi, l'architecte florentin du ^{xv}^e siècle le Filarète dans son *Traité d'architecture* (1460-1464) : « J'exhorte donc tout le monde à renoncer à l'usage moderne et à ne pas suivre les conseils des maîtres qui pratiquent ce système grossier 8. »

En fait, les historiens considèrent que le produit principal de la *devotio moderna*, *L'Imitation de Jésus-Christ*, attribuée à un certain Thomas à Kempis (1379 ou 1380-1471), est le chef-d'œuvre de la pré-Renaissance religieuse. *L'Imitation* accorde une place majeure à la lecture de la Bible, au souci de la réforme de l'Église et à une spiritualité individuelle unissant action et contemplation, ce qu'Ignace de Loyola appellera la *discretio*.

On voit qu'il est très délicat de recourir à la notion de « moderne », qui a un sens aussi bien laudatif que péjoratif. Elle ne peut servir de critère pour repérer le changement ou ce qu'on nommera plus tard le progrès. C'est au ^{xiii}^e siècle que les rénovateurs de la pensée philosophique et théologique diffusent la formule du grand maître

Bernard de Chartres (vers 1130-1160) :

Nous sommes des nains juchés sur des épaules de géants. Nous voyons ainsi davantage et plus qu'eux, non parce que notre vue est plus aiguë ou notre taille plus haute, mais parce qu'ils nous portent en l'air et nous élèvent de toute leur hauteur gigantesque 9.

Contre les obscurités de la scolastique, les lettrés de la Renaissance mettent en avant le système intellectuel et culturel des *studia humanitatis*, dont nous avons fait l'humanisme. Mais cette organisation de la pensée autour de l'homme est ancienne : elle a marqué aussi bien ce qu'on appellera le Moyen Âge que ce qu'on nommera la Renaissance.

On a pu parler en particulier avec pertinence de l'humanisme chartrain. Je me permets de citer un de mes écrits, m'appuyant sur la pensée féconde du père Marie-Dominique Chenu pour qui cet humanisme domine la théologie du ^{xiii}e siècle : « L'homme est l'objet et le centre de la Création. C'est le sens de la controverse *Cur Deus homo* ?, "pourquoi Dieu s'est-il fait homme ?" 10. »

À la thèse traditionnelle reprise par saint Grégoire selon laquelle l'homme est un accident de la Création, un *ersatz*, un bouche-trou, créé fortuitement par Dieu pour remplacer les anges déchus après leur révolte, Bernard de Chartres, développant saint Anselme, oppose l'idée que l'homme a toujours été prévu dans le plan du Créateur et que c'est même pour lui que le monde a été fait. L'un des plus grands théologiens du ^{xiii}e siècle, Honorius d'Autun, formé à l'école de saint Anselme à Canterbury, en Angleterre, a également insisté sur le fait que « ce monde a été fait pour l'homme 11 ». L'homme est d'abord un être rationnel : il s'agit d'un rationalisme humaniste, mais en définitive l'homme absorbe le monde pour en devenir un résumé actif et significatif. C'est l'image de l'homme microcosme que l'on rencontre depuis Bernard Silvestre (^{xiii}e siècle) jusqu'à Alain de Lille (1128-1203) et dans de nombreuses miniatures, comme le célèbre manuscrit de Lucques du *Liber divinorum operum* de Hildegarde de Bingen.

Ce qui caractérise le mieux la renaissance intellectuelle du ^{xiii}e siècle est sans doute l'école des Victorins, constituée par un groupe de théologiens, parmi lesquels Hugues de Saint-Victor, située aux limites de l'agglomération parisienne (il existe toujours une rue Saint-Victor aujourd'hui). Saint-Victor, mort en 1141, compose entre autres un manuel de lecture philosophique et théologique, le *Didascalicon de studio legendi*, un traité sur les sacrements, *De sacramentis christianae fidei*, une des premières sommes théologiques du Moyen Âge, enfin un commentaire du Pseudo-Denys qui sera intégré dans l'enseignement de

l'Université de Paris au XIII^e siècle, devenant ainsi un des outils de prolongation de la renaissance du XIII^e siècle. Rénovateur des arts libéraux, tourné vers la contemplation, et de façon générale de la pensée antique, Saint-Victor mérita d'être appelé « le nouvel Augustin ».

Notons que si le XVII^e siècle, sans y ajouter de critiques ni de mépris, conserve discrètement, comme période grise, l'idée de la renaissance du Moyen Âge, il n'en sauve pas moins quelques personnages qui s'échappent de leur environnement temporel pour permettre de célébrer tel état, telle famille, tel lieu, etc. C'est le cas pour la France de Saint Louis. Patron de la famille royale, patron des rois Louis XIII et surtout Louis XIV, il transporte cette gloire dans les régions d'outre-mer où s'installent les Français, qu'il s'agisse de Saint-Louis au Sénégal, premier établissement français de la région vers 1638, sous Louis XIII, ou, en Amérique du Nord, de Saint-Louis fondée au confluent du Missouri et du Mississippi en 1764. L'Ordre royal et militaire de Saint-Louis fut créé par Louis XIV en 1693, supprimé par la Révolution en 1792, rétabli par les Bourbons en 1814 et disparut définitivement avec Charles X en 1830. Quant à l'île Saint-Louis à Paris, c'est en 1627 qu'elle fut nommée, issue de la réunion de deux îlots sur la Seine.

La philosophie dite scolastique, car le plus souvent enseignée dans les écoles, c'est-à-dire les universités, est l'objet principal de la critique voire du rejet du Moyen Âge par les lettrés, et plus particulièrement les philosophes, du XVI^e et plus encore du XVIII^e siècle. Apparue comme adjectif au XIII^e siècle, « scolastique » désigne à partir du XVI^e ce type de pensée fortement imprégnée de théologie. Voltaire va jusqu'à écrire : « La théologie scolastique, fille bâtarde de la philosophie d'Aristote, mal traduite et méconnue, fit plus de tort à la raison et aux bonnes études que n'en avaient fait les Huns et les Vandales [12](#). »

Malgré une forme de réhabilitation du Moyen Âge et de sa pensée au XIX^e siècle, on trouve encore chez Ernest Renan dans la *Vie de Jésus* (1863) le jugement suivant : « Le propre de ces cultures scolastiques est de fermer l'esprit à tout ce qui est délicat [13](#). » Quoique exprimé avec plus de nuances, le jugement sur le Moyen Âge demeure : les hommes et les femmes de cette époque sont des Barbares.

Le Moyen Âge est, on le sait, une époque profondément religieuse, marquée par la puissance de l'Église, la force d'une dévotion presque générale. Certes, le XVI^e siècle apporte la rupture de la Réforme et connaît des guerres de Religion acharnées. La foi chrétienne se présente désormais sous au moins deux formes, la catholique traditionnelle et la réformée nouvelle que l'on dit aussi protestante et

qui comprend plusieurs orientations : l'anglicanisme en Grande-Bretagne, le luthéranisme et le calvinisme sur le continent, le premier se répandant plutôt dans les régions germaniques et nordiques, le second dans celles de langue romane. Mais il s'agit bien toujours de christianisme. C'est au XVII^e siècle seulement qu'émerge un groupe de lettrés non croyants, les libertins. Un nom célèbre est celui de Gassendi (1592-1655), professeur de mathématiques au Collège de France et philosophe. Les libertins apparaissent chez Molière, par exemple dans le *Tartuffe* et dans le *Dom Juan*, mais l'Académie française n'inscrit le mot que dans la quatrième édition de son Dictionnaire, en 1762.

S'il est un domaine où la nouveauté de la « Renaissance » semble indéniable, c'est celui de l'art. Pourtant, l'évolution sans doute la plus importante est la naissance de ce qu'on peut appeler la beauté moderne. Or c'est au Moyen Âge qu'elle intervient. Cette mutation a été remarquablement étudiée par Umberto Eco dans son ouvrage *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*. Comme il le souligne, une des accusations portées contre le Moyen Âge par les hommes de la Renaissance était que cette époque n'avait pas connu de « sensibilité esthétique 14 ». Combattant vigoureusement l'idée que la scolastique aurait étouffé le sens de la beauté, Umberto Eco montre de façon convaincante que la philosophie et la théologie médiévales abondent de questions esthétiques. Il ne considère pas des œuvres en particulier, mais plus généralement le souci esthétique. Et le lecteur qui l'aura médité ou qui aura réfléchi à partir d'autres ouvrages consacrés à l'art médiéval, par exemple, d'Henri Focillon, *L'Art des sculpteurs romans* (1931) et surtout *Art d'Occident* (1938), sera convaincu en contemplant une église romane ou une cathédrale gothique que cette époque n'a pas seulement produit des chefs-d'œuvre artistiques, mais était mue par le sentiment du beau et le désir de l'exprimer, de le créer et de l'offrir à Dieu et à l'humanité.

Le Moyen Âge a produit des chefs-d'œuvre abondants, et en particulier dans un domaine malheureusement peu visible par le plus grand nombre : l'enluminure.

Il a aussi créé l'artiste, qui n'est plus simplement un artisan expert en travaux manuels mais un homme inspiré par la volonté de produire du beau, qui y consacre sa vie, qui en fait plus qu'un métier, un destin, et qui acquiert dans la société médiévale un prestige dont les architectes, peintres, sculpteurs, d'ailleurs souvent anonymes, du haut Moyen Âge ne bénéficiaient pas. De plus, ceux qui réussissent, ceux qui s'imposent peuvent vivre largement de leurs œuvres et s'introduire dans cette catégorie qui, avec l'usage toujours plus large aux XIII^e et XIV^e siècles de la monnaie, émerge au sommet de la société, les riches.

Le premier personnage à qui est reconnu par ses contemporains mêmes le titre d'artiste est Giotto, et il a pour point d'ancrage la ville sans doute, à la fin du ^{xiii}e et au début du ^{xiv}e siècle, la plus prospère et la plus belle de cette Italie pionnière, Florence. S'il s'affirme dans ses fresques franciscaines d'Assise, dans celles de l'église de Santa Croce à Florence, son image d'artiste s'impose sans doute avec la décoration de la chapelle des Scrovegni à Padoue.

Dans le domaine de l'architecture religieuse, on ne constate pas au Moyen Âge de changements majeurs, si ce n'est le passage de l'art roman à ce qu'Alain Erlande-Brandenburg a appelé la « révolution gothique du ^{xiii}e siècle [15](#) ». Mais les crises financières, les conséquences économiques de la peste, les guerres finissent par tarir les sources de financement des cathédrales et en laissent certaines inachevées – notamment à Sienne.

Dans le domaine de l'architecture laïque, en revanche, une transformation profonde s'opère : elle concerne le château. Jusqu'au ^{xiv}e siècle, en effet, le château fort seigneurial est avant tout un lieu de refuge et de défense. Mais face au canon, utilisé de plus en plus fréquemment dans les combats, le château offre une résistance bien fragile et, de place militaire, se transforme en demeure de plaisance. Les escaliers, l'ameublement, les lieux de promenade, etc., font l'objet de soins particuliers.

Pour ce qui est de la peinture, si l'apparition en Flandre au milieu du ^{xv}e siècle de la peinture à l'huile et sur chevalet ne peut être avec précision attribuée plutôt au Moyen Âge qu'à la Renaissance, une invention capitale est incontestablement médiévale : celle du portrait réalisé dans l'intention de la ressemblance, souvent en faisant poser le modèle. C'est ainsi qu'affluent jusqu'à nous des images précises des hommes et des femmes du passé. Surtout, un progrès décisif est accompli dans la mise en valeur de l'individu. Certes, il s'agit du visage, mais le visage est une partie du corps, et celui-ci conquiert dès lors la mémoire historique.

Un grand historien de l'art de la Renaissance, Gerhart B. Ladner, a soutenu qu'une des principales caractéristiques de l'art de cette époque, qui le distinguait et l'opposait au Moyen Âge, résidait dans la place généreuse qu'il accordait à la végétation [16](#). Certes, celle-ci avait surtout, ici, un sens symbolique. Mais son abondance illustre à elle seule, aux yeux de Ladner, le concept de Renaissance, qui devenait ainsi une sorte de printemps du monde après l'hiver du Moyen Âge.

Le Moyen Âge est lui aussi rempli de fleurs, de feuilles, d'arbres. Presque chacun a le sentiment, alors, d'être né avec Adam et Ève dans le jardin d'Éden et, en quelque sorte, de ne pas l'avoir quitté. Certes, le péché originel a retiré à l'homme la jouissance heureuse de cette végétation, mais il lui a aussi donné le travail qui lui permet d'en tirer

à la fois son alimentation et une beauté qui fait entrevoir le paradis.

Dans leur livre *Le Monde roman. Par-delà le bien et le mal*, Jérôme Baschet, Jean-Claude Bonne et Pierre-Olivier Dittmar consacrent un chapitre entier à la « végétalité » 17. Il s'agit là encore d'un monde symbolique, le végétal contribuant à la transmutation de l'église en un lieu spirituel. Mais il existe aussi une végétation simplement terrestre. Dans ce domaine comme dans d'autres, la Renaissance ne fait que prolonger le Moyen Âge, ouvrant à l'humanité le jardin clos, symbole de la virginité de Marie :

Tu es un jardin fermé,
ma sœur, ma fiancée,
une source fermée,
une fontaine scellée.

Tes jets forment un jardin où sont des grenadiers
avec les fruits les plus excellents,
les troènes avec le nard 18

Le plus grand chef-d'œuvre littéraire du Moyen Âge, *La Divine Comédie* de Dante, bourgeoise et fleurit dès que Béatrice passe du purgatoire au paradis. Et un des romans qui a eu le plus de succès au XIII^e siècle, *Le Roman de la rose*, défini par une fleur, se déroule dans un épanouissement symbolique de végétation.

Considérons maintenant la musique. Norbert Elias a, en sociologue, consacré un essai remarquable à la figure et à la carrière de Mozart (1756-1791), *Mozart sociologie d'un génie* 19. Il y montre que le compositeur réalise le passage, dans les années 1781-1782, de l'art artisanal à l'art indépendant en s'affranchissant du poids de son père et des relations étriquées avec ses premiers commanditaires, l'évêque de Salzbourg et l'empereur d'Autriche. À travers Mozart, c'est ainsi l'individu qui s'affirme brillamment. Événement essentiel qui marque le passage entre un long Moyen Âge et les Temps modernes.

Entre Moyen Âge et Renaissance se développe une pratique qui provoque émois et troubles dans l'Église et la société chrétienne : la sorcellerie. Deux précisions avant tout. D'abord, Michelet situe la diffusion de la sorcellerie au XIV^e siècle, mais en se fondant sur un ouvrage mal daté : elle commence en fait au XV^e siècle. Ensuite, la sorcellerie est un phénomène essentiellement féminin : elle influence dès lors le point de vue de la société sur la femme. Au point que celle-ci n'est pas, à la Renaissance, comme le voudrait la tradition, l'objet de respect et d'admiration, mais un être ambigu, entre Dieu et Diable.

Le terme « sorcier » apparaît, semble-t-il, au XII^e siècle, et prend tout son sens à partir du moment où Thomas d'Aquin, dans sa *Somme théologique* (seconde moitié du XIII^e siècle), définit celui-ci comme un

homme ayant conclu un pacte avec le Diable. La sorcière devient ainsi au ^{xv}^e siècle un personnage diabolique, et c'est alors que se fixe son iconographie mythique : une femme voyageant dans le ciel à cheval sur un balai ou sur un bâton. La sorcière est donc beaucoup plus un personnage de la prétendue « Renaissance », et même du siècle classique, que du Moyen Âge.

Si le Moyen Âge a joué un rôle dans ce domaine, c'est quant à l'inquiétude de la société face à la sorcellerie. En particulier quand, vers 1260, le pape Alexandre IV confie aux inquisiteurs le soin de poursuivre et éventuellement de faire brûler non seulement les hérétiques mais les sorcières. C'est dans le cadre de ce nouvel état d'esprit et de cette nouvelle attitude de l'Église que Thomas d'Aquin ajoute l'idée de pacte avec le Diable. Le ^{xv}^e siècle complètera cette image inquiétante par le motif du sabbat céleste. L'épisode répressif le plus célèbre est bien, en 1632, celui consécutif aux troubles chez les Ursulines de Loudun, avec la condamnation au bûcher du curé Urbain Grandier (1590-1634).

Surtout, c'est à un moment où la Renaissance est déjà bien en place, selon ses partisans, que deux dominicains allemands, Henry Institoris et Jacques Sprenger, publient, en 1486, le fameux *Marteau des sorcières* (*Malleus maleficarum*), manuel de répression violente. Jean-Patrice Boudet, remarquant que l'on appelle souvent au ^{xv}^e siècle les sorciers « vaudois » (une épidémie de vauderie se développe à Arras en 1459-1460), considère que l'influence de cet ouvrage est favorisée par les discussions des conciles de Constance (1414-1418) et surtout de Bâle (1431-1449) ²⁰. Il souligne également que la monarchie française développe alors l'usage du crime de lèse-majesté et l'applique à la sorcellerie. Le phénomène de la sorcellerie serait donc lié à une certaine périodisation politique : j'y reviendrai.

Je citerai enfin le livre des historiens britanniques Robert C. Davis et Elizabeth Lindsmith, *Hommes et femmes de la Renaissance*, sous-titré *Les inventeurs du monde moderne*. Il commence par affirmer brutalement l'opposition entre Moyen Âge et Renaissance, et le caractère nouveau de cette dernière :

Cinq siècles après avoir illuminé le paysage culturel de l'Europe, la Renaissance continue d'apparaître comme le printemps de la modernité, le moment où les peurs et les folies du Moyen Âge firent place à l'espérance ²¹.

Les auteurs soulignent que le mouvement part de l'Italie pour se diffuser, à partir de 1500 environ, dans toute l'Europe – nous retrouvons ici l'importance de l'Italie comme domaine géographique et culturel particulier dans l'histoire de la périodisation.

Mais, semblant réfuter leur affirmation initiale, ils poursuivent :

« En réalité tout comme les hommes qui en furent les acteurs, cette période eut aussi un côté obscur [22](#). » Ils rappellent la publication en 1486 du *Marteau des sorcières* et ajoutent :

Les pogroms, l'Inquisition et les mouvements religieux millénaristes auront plus de succès pendant la Renaissance qu'ils n'en avaient eu au Moyen Âge [23](#).

On le voit, il y a coexistence et parfois affrontement entre un long Moyen Âge, débordant sur le ^{xvi}e siècle, et une Renaissance précoce, s'affirmant dès le début du ^{xv}e siècle. Je reviendrai plus loin sur la question des périodes de transition, des tournants. Mais évoquons dès maintenant une époque où Moyen Âge et Renaissance semblent se combiner, se recouvrir : le ^{xv}e siècle.

Dans son introduction à l'*Histoire du monde au ^{xv}e siècle*, Patrick Boucheron montre qu'il n'y a pas alors de monde unifié, mais des « boucles du monde ». Et l'ouvrage présente ce qu'il appelle « les territoires du monde ». Nous laisserons de côté les domaines marginaux de notre univers européen, la Méditerranée et la péninsule Ibérique. Il reste alors deux ensembles, traités dans deux chapitres : « Un empire des couronnes : royautes électives et unions personnelles au cœur de l'Europe » par Pierre Monnet, et surtout « France, Angleterre, Pays-Bas : l'État moderne » par Jean-Philippe Genet [24](#).

Jean-Philippe Genet repère dans l'espace qu'il étudie une nouveauté décisive : l'évolution linguistique. Le latin est au ^{xv}e siècle réduit à l'usage de langue savante, remplacé par les langues nationales. En effet, ce que Jean-Philippe Genet voit s'affirmer alors dans cet espace européen, ce sont la nation et l'État, qui s'impose en particulier à travers la fiscalité.

Une conclusion se dégage ainsi concernant la périodisation de l'histoire. Les ruptures sont rares. Le modèle habituel, c'est la plus ou moins longue, la plus ou moins profonde mutation, c'est le tournant, la renaissance intérieure.

1.

Article « Raison », in Cl. Gauvard, A. de Libera, M. Zink (dir.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, PUF, 2002, p. 1172.

2.

M.-D. Chenu, *La Théologie au ^{xiii}e siècle* (1957), 3e éd., Paris, Vrin, 1976, et *La Théologie comme science au ^{xiii}e siècle* (1957), 3e éd. revue et augmentée, Paris, Vrin, 1969. Le livre moderne le plus important sur l'importance et les divers aspects de la raison au Moyen Âge et spécialement au ^{xiii}e siècle est celui d'Alexander Murray : *Reason and Society in the Middle Ages*, Oxford-New York, Clarendon Press-Oxford University Press, 1978.

3.

N. Weill-Parot, *Points aveugles de la nature. La rationalité scientifique médiévale face à l'occulte, l'attraction magnétique et l'horreur du vide (^{xiii}e-milieu du ^{xv}e siècle)*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

4. G. Arnaldi, *L'Italia e i suoi invasori*, op. cit.
5. « Allemagne, 1500. L'autre Renaissance », *L'Histoire*, no 387, mai 2013, p. 38-65.
6. É. Gilson, « Le Moyen Âge comme *sæculum modernum* », in V. Branca (dir.), *Concetto, storia, miti e immagini del Medio Evo*, op. cit., p. 1-10.
7. *Ibid.*, p. 5.
8. *Ibid.*, p. 9.
9. Cité par Jean de Salisbury, *Metalogicon*, III, 4, *Patrologia Latina* CXCIX, col. 90, D. McGarry (éd.), Berkeley, University of California Press, 1962, p. 167.
10. J. Le Goff, *Les Intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1957, p. 57.
11. *Ibid.*, p. 59.
12. Cet extrait de l'*Essai sur les mœurs* est cité dans l'article « Scolastique », in A. Rey (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Paris, Le Robert, 2005, t. IV, p. 632, qui ajoute : « Ce jugement de l'époque classique est totalement récusé aujourd'hui. »
13. *Ibid.*
14. U. Eco, *Arte e bellezza nell'estetica medievale*, Milan, Bompiani, 1987, rééd. dans le volume *Scritti sul pensiero medievale*, Milan, Bompiani, 2012 ; *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, trad. M. Javion, Paris, Grasset, 1997, p. 26.
15. A. Erlande-Brandenburg, *La Révolution gothique au XIII^e siècle*, Paris, Picard, 2012.
16. G. B. Ladner, « Vegetation Symbolism and the Concept of Renaissance », in M. Meiss (éd.), *Essays in honor of Erwin Panofsky*, New York, New York University Press, 1961, p. 303 sq.
17. J. Baschet, J.-Cl. Bonne et P.-O. Dittmar, *Le Monde roman. Par-delà le bien et le mal*, Paris, Arkhe, 2012.
18. Ct, IV, 12-13.
19. N. Elias, *Mozart sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 1991.
20. J.-P. Boudet, *Le Mal et le Diable. Leurs figures à la fin du Moyen Âge*, Paris, Beauchesne, 1996.
21. R. C. Davis et E. Lindsmith, *Hommes et femmes de la Renaissance. Les inventeurs du monde moderne*, trad. J.-P. Ricard et C. Sobecski, Paris, Flammarion, 2011, p. 9.
22. *Ibid.*, p. 9.
23. *Ibid.*, p. 9.
24. In P. Boucheron (dir.), *Histoire du monde au XVe siècle*, op. cit.

UN LONG MOYEN ÂGE

Il s'agit maintenant de montrer que, dans les domaines aussi bien économique, politique, social que culturel, il n'y a pas au ^{xvi}e siècle, et de fait jusqu'au milieu du ^{xviii}e siècle, de changements fondamentaux qui justifieraient la séparation entre le Moyen Âge et une période nouvelle, différente, qui serait la Renaissance.

À la fin du ^{xv}e siècle intervient un événement d'une très grande portée pour l'Europe : la découverte par Christophe Colomb de ce qu'il pense être les Indes orientales, en fait un nouveau continent bientôt appelé « Amérique ». Cet élargissement de la circulation dans le monde est complété et étendu au début du ^{xvi}e siècle par le voyage autour de la Terre de Magellan. Mais c'est seulement à partir du milieu du ^{xviii}e siècle environ que se font sentir en Europe les principales répercussions de ces découvertes. L'Amérique ne devient en effet une interlocutrice pour le Vieux Continent qu'au moment de la fondation des États-Unis, en 1778, et, pour ce qui concerne l'Amérique du Sud, de la libération par Bolivar, à partir de 1810, d'une grande partie des États coloniaux espagnols.

Plus importante peut-être que la colonisation européenne, qui ne se développe réellement qu'après le milieu du ^{xviii}e et surtout au ^{xix}e siècle, la mise au point de la navigation hauturière est quant à elle organisée dès le Moyen Âge. Ce qui ouvre aux Européens cette navigation en haute mer, c'est l'introduction au ^{xiii}e siècle de la boussole, du gouvernail d'étambot, de la voile carrée. Les deux parties de l'Europe, la nordique et la méditerranéenne, se trouvent dès lors reliées régulièrement par de grosses galères transportant des marchandises, mais aussi des hommes. Le premier voyage régulier de Gênes à Bruges a lieu en 1297. Fernand Braudel rappelle que Lisbonne connaît au ^{xiii}e siècle l'essor « d'une escale qui, peu à peu, assimile les leçons d'une économie active, maritime, périphérique et capitaliste ¹ ». Je reviendrai plus loin pour le contester sur le terme « capitaliste » ; il faut pourtant sans attendre souligner cette naissance dès le Moyen Âge d'une activité majeure, en grande partie maritime, que les traditions historiographiques ne font commencer qu'aux ^{xv}e-^{xvi}e siècles.

Cependant, Fernand Braudel le remarque, les transports par eau ou par terre, en dehors des messagers à chevaux spécialisés, restent lents. C'est au ^{xviii}e siècle seulement que la grande route devient en France meilleure et plus rapide. Le bail des postes françaises passe, entre 1676 et 1776, de 1 220 000 à 8 800 000 livres ; le budget des Ponts et Chaussées de 700 000 à 7 000 000 livres. L'École des ponts et chaussées est fondée en 1747.

Alain Tallon, dans sa synthèse sur *L'Europe de la Renaissance*, souligne :

L'économie européenne de la Renaissance conserve plus globalement la fragilité inhérente à tout système de production traditionnelle. Faute de réelles modifications du système de culture dans l'immense majorité des terroirs, et donc d'accroissement significatif des rendements agricoles, elle est incapable de croissance 2.

L'économie agricole européenne a connu au Moyen Âge un certain développement : l'invention de la charrue à soc en fer a permis l'approfondissement des labours ; avec la diffusion de l'assolement triennal c'est un tiers des cultures qui est laissé au repos chaque année, et non plus la moitié ; à quoi il faut ajouter le remplacement du bœuf par le cheval comme animal de trait. Mais en Europe subsiste au XVI^e siècle, et même au-delà, une économie rurale de longue durée. Cette ruralité se renforce même alors, ceux qui s'enrichissent grâce au commerce et à la banque naissante réinvestissant une grande partie de leurs bénéfices dans le foncier. C'est le cas en Italie des banquiers génois et florentins, en France des grands officiers de finances de François I^{er} 3.

Un autre élément de continuité entre Moyen Âge et Renaissance est la mise au point de la pensée économique. Son acte de naissance est sans doute l'apparition du terme « valeur » dans un sens théorique, dans la traduction par le grand scolastique Albert le Grand de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote, vers 1250. Comme le démontre de façon convaincante Sylvain Piron, le *Traité des contrats* (vers 1292) du franciscain hérétique Pierre de Jean Olivi fait accomplir à la pensée économique un progrès majeur. Les notions de « rareté », de « capital », d'« usure » sont introduites, suscitant de vives discussions théoriques et pratiques 4. La prohibition de l'usure, c'est-à-dire du prêt à intérêt, atteint un sommet avec le décret d'Urbain III vers 1187, puis disparaît peu à peu : elle n'existe pas dans le Code civil de Napoléon en 1804. En 1615, Antoine de Montchrestien (1575-1621) recourt quant à lui dans un traité à la notion d'« économie politique » – « économie » avait jusqu'alors le sens d'« administration domestique », comme en grec ancien et chez Aristote. L'Occident capitaliste connaît ainsi une longue évolution, qui ignore dans ses fondements économiques et sociaux la rupture de la Renaissance.

Le grand livre de Fernand Braudel *Civilisation matérielle et capitalisme* (1967) est précieux pour réfléchir à la continuité entre Moyen Âge et Renaissance. Dans l'Europe rurale d'un Ancien Régime qui va de l'essor des XI^e-XII^e siècles à la veille de la Révolution française, les

récoltes, rappelle-t-il, sont rythmées par les famines. La France, que Braudel considère pourtant comme un pays privilégié, connaît dix famines générales au ^xe siècle, vingt-six au ^x^e, deux au ^x^e, quatre au ^x^e, sept au ^x^e, treize au ^x^e, onze au ^x^e, seize au ^x^e 5. La peste, la plus terrible des épidémies, saigne l'Europe de façon récurrente entre 1348 et 1710 sans que le ^x^e et le ^x^e siècle ne marquent une coupure.

Fernand Braudel souligne encore que, jusqu'au ^x^e siècle, l'alimentation des Européens est constituée pour l'essentiel de nourriture végétale 6. La France, pays exceptionnellement carnivore, voit curieusement la quantité de viande non pas croître dans son régime alimentaire en ce ^x^e siècle que les partisans de la Renaissance disent de croissance, mais au contraire s'effondrer à partir de 1550. Les boissons et les légumes importés des régions extra-européennes à partir du ^x^e siècle connaissent une diffusion limitée : ainsi le chocolat, le thé (réservés à la Grande-Bretagne, aux Pays-Bas et à la Russie), et même le café qui, gagnant l'Europe au milieu du ^x^e siècle, ne voit sa consommation augmenter réellement qu'à partir du milieu du ^x^e, pour devenir un ingrédient majeur du régime alimentaire de l'Europe méridionale et centrale. Jusqu'au ^x^e siècle les rendements du blé, ou plutôt des blés (méteil, seigle, etc.), restent faibles, la fumure demeure humaine et animale. Parmi les déclencheurs des troubles qui conduiront à la Révolution, la disette de l'été 1789 compte sans doute pour beaucoup.

À partir du ^x^e siècle la multiplication des moulins permet d'augmenter la production de pain, qui devient la base de l'alimentation européenne. Son prix varie en fonction de sa qualité, et un écart se creuse entre le pain quasi noir des paysans et celui presque blanc des bourgeois et des seigneurs. Mais, comme l'écrit Braudel :

C'est seulement entre 1750 et 1850 que se situe la vraie révolution du pain blanc ; alors le froment se substitue aux autres céréales (ainsi en Angleterre, le pain se fabrique de plus en plus à partir de farines débarrassées d'une grosse partie de leur son) 7.

Les classes supérieures se mettent à exiger une nourriture bonne à la fois par le goût et pour la santé. Le pain fermenté se diffuse, et Diderot, par exemple, souligne que la bouillie, longtemps base du régime alimentaire, est indigeste. Une école nationale de boulangerie est fondée en 1780 et l'armée napoléonienne sera à travers l'Europe le propagateur de ce « bien précieux, le pain blanc 8 ».

Également au Moyen Âge, la pêche nordique et les nouvelles techniques de conservation du poisson font du hareng un aliment européen. Les grandes pêcheries de hareng permettent dès le ^x^e siècle à des pêcheurs hanséatiques, hollandais et zélandais de s'enrichir.

C'est vers 1375 qu'un Hollandais aurait découvert le moyen d'« encaquer » le hareng (le vider, le saler et le conserver dans un baril) : celui-ci peut désormais être exporté dans toute l'Europe, jusqu'à Venise en particulier.

Le poivre, cet ingrédient importé d'Orient, essentiel dans la cuisine médiévale, voit également sa consommation se poursuivre, pour ne faiblir qu'à partir du milieu du ^{xvii}e siècle.

Dans cette continuité, il faut toutefois noter une nouveauté promise à un bel avenir : l'alcool. Sa fortune est tardive, et si le ^{xvi}e siècle, comme le remarque Braudel, « le crée pour ainsi dire 9 », c'est le ^{xviii}e siècle qui le vulgarise. Longtemps l'eau-de-vie, produite en particulier dans les couvents de moniales, est restée un médicament, proposé par les médecins et les apothicaires, et utilisé contre la peste, la goutte ou l'extinction de voix. Elle ne devient boisson festive qu'au ^{xvi}e siècle. Sa consommation augmente ensuite lentement pour atteindre son maximum au ^{xviii}e siècle. Mais le kirsch par exemple, venu d'Alsace, de Lorraine et de Franche-Comté, n'est encore utilisé à Paris vers 1760 que comme un remède.

Si l'on passe à la production et à l'usage de métaux, domaine qui ne connaîtra l'usine avec les débuts de l'industrie que dans l'Angleterre du ^{xviii}e siècle, il faut noter la continuité de leur emploi au Moyen Âge, à la Renaissance et au-delà. Mathieu Arnoux a pu écrire : « La culture matérielle médiévale fut une civilisation du fer autant sans doute qu'une civilisation du bois 10. » Le fer s'utilise en quantités assez considérables aussi bien pour la construction des cathédrales que pour la confection d'outils agricoles, en progrès (charrue à soc et versoir en fer). L'usage toujours plus large du cheval, non seulement comme destrier pour le combat mais comme animal de trait, entraîne la multiplication dans les campagnes d'un personnage central par son statut social : le maréchal-ferrant. Les ateliers sont nombreux : les fèvres, qui fabriquent des armureries, sont, selon Robert Fossier 11, de véritables « mécaniciens », les ferrons réduisent le minerai et commercialisent le métal ; il y a aussi des cloutiers, des serruriers, des « maignens », travailleurs ambulants chargés de la réparation des objets de fer, etc.

L'anthroponymie témoigne de cette diffusion du fer. Dans une grande partie de l'Europe, notamment occidentale, au ^{xiii}e siècle, qui correspond au développement du nom de famille, les patronymes faisant allusion au forgeron se multiplient : en France c'est Fèvre, Lefèvre, etc. ; en Grande-Bretagne, Smith ; dans les pays germaniques, Schmit sous diverses orthographes. Je me permets de signaler qu'en langue celtique, et plus particulièrement en breton, le forgeron se dit « le goff ».

Quant à la naissance et au développement de la mode dans le domaine du vêtement, souvent datés on l'a vu des ^{XV}^e et ^{XVI}^e siècles, ils remontent en fait au cœur du Moyen Âge : les premières lois somptuaires sont édictées par souverains et villes dès la fin du ^{XIII}^e siècle. Le grand sociologue allemand Norbert Elias, dont les œuvres ont, après la Seconde Guerre mondiale, irrigué les sciences sociales, a montré comment le modèle des mœurs constituant la civilisation datait pour une large part du Moyen Âge. Dans un de ses principaux ouvrages, *La Dynamique de l'Occident*, il repère un mouvement transversal qui fait évoluer l'Europe depuis le ^{XI}^e siècle jusqu'au ^{XVIII}^e siècle, moment où triomphe le mot « progrès ». Ce progrès, jusqu'alors, ne se manifestait que par des poussées de changement ou de nouveauté qu'on avait l'habitude d'appeler « renaissances », l'Antiquité gréco-romaine étant considérée comme un sommet de civilisation auquel ces renaissances tendraient à faire revenir la société, l'équipement matériel et la culture.

Norbert Elias insiste particulièrement sur les progrès de civilisation qui concernent le quotidien et les comportements humains. Il observe ainsi au cœur du Moyen Âge, et en particulier au ^{XIII}^e siècle, la diffusion des « manières de table » ¹². Dans l'attente de la lente introduction de la fourchette en Occident, elles individualisent les couverts et leur usage au moment des repas, mettent fin à l'utilisation par plusieurs convives d'une même assiette ou d'une même soupière, imposent la propreté manuelle avant et après les repas, etc. Un bannissement progressif spectaculaire, même si jamais complètement réalisé, concerne le crachat.

L'élaboration et la diffusion des manières de politesse constituent pour Elias un élément majeur de cette évolution. Celles-ci se forment dans le cadre de la courtoisie médiévale puis gagnent la noblesse, à travers la cour qui s'installe aux ^{XI}^e et ^{XII}^e siècles dans le contexte monarchique et princier, puis se diffusent aux ^{XVII}^e et ^{XVIII}^e siècles dans les couches bourgeoises et même populaires de la société. Si la cour suscite de vives critiques dans la littérature médiévale, en particulier celle du roi d'Angleterre Henri II de 1154 à 1189 dans le pamphlet de Walter Map *De nugis curialium*, où les chevaliers sont traités d'efféminés, elle n'en devient pas moins, notamment en France jusqu'à la Révolution, un lieu de prestige et de diffusion des bonnes manières.

Nathalie Heinich montre bien, à travers les travaux de Norbert Elias, que, depuis « la seigneurie féodale du ^{XI}^e siècle [...] jusqu'à son apogée au siècle des Lumières », depuis les efforts de trêve et de paix faisant reculer la violence non dominée jusqu'au milieu environ du ^{XVIII}^e siècle, qui est aussi le temps des bienséances, l'Occident connaît une période de civilisation. Exposant la thèse de Norbert Elias,

Nathalie Heinich souligne que :

La dynamique de ce mouvement naît de la constitution de l'État, grâce à l'imposition progressive d'un double monopole royal : le monopole fiscal, qui monétarise les liens entre le souverain et les seigneurs, et le monopole de la violence légitime, qui place dans les seules mains du roi la force militaire et la condition de toute pacification 13.

Ainsi, l'économie demeure essentiellement agraire, et le paysan un dominé par les seigneurs.

Le Moyen Âge ayant couvert l'Occident de cathédrales, le développement de l'artillerie fait remplacer, comme je l'ai signalé, les châteaux forts par des palais de plaisance dont le plus flamboyant sera Chambord et le plus prestigieux Versailles. La peinture se développe avec l'invention dans les Flandres de la peinture de chevalet, et le portrait, apparu au début du ^{xiv}e siècle, devient un des trésors de la noblesse. La Réforme plonge le christianisme dans la division et dans la violence, et le ^{xvi}e siècle est un temps de guerres de Religion. Cependant, le christianisme, sous ses formes catholique et protestante, demeure majoritaire jusqu'au milieu du ^{xviii}e siècle.

Enfin, si les Provinces-Unies naissent comme république en 1579, si les troubles en Angleterre entraînent la chute et la mort d'un roi, Charles I^{er}, en 1649, le régime monarchique domine en Occident jusqu'à la Révolution française.

Quant au savoir, son évolution demeure si lente qu'au milieu du ^{xviii}e siècle un groupe de lettrés éprouve la nécessité de réunir les produits de cette longue accumulation. Ce sera l'*Encyclopédie* qui, dans le domaine des connaissances, marque la fin d'une période et l'avènement de temps nouveaux.

L'Europe politique traditionnelle semble prendre fin avec les traités d'Utrecht (1713-1715) qui mettent un terme à la guerre de Succession d'Espagne et à l'embrasement de la plus grande partie de l'Europe. Le dernier grand affrontement traditionnel est sans doute la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748), conflit européen, marqué par la victoire des Français sur les Anglais et les Hollandais à Fontenoy.

1492, année admirable et nouvelle ? J'ai déjà évoqué ce qui constitue, en toute hypothèse, un événement majeur, mais dont l'influence sur l'évolution de l'histoire peut être différemment interprétée et qui offre par conséquent un exemple passionnant pour réfléchir à la périodisation de l'histoire : la découverte par Christophe Colomb en 1492 de ce qu'on appellera bientôt l'Amérique.

Pour présenter les problèmes posés par cette date, en dehors des nombreux traitements qu'elle a subis dans les ouvrages s'intéressant

au Moyen Âge et à la Renaissance, je retiendrai deux livres importants. Le premier est celui de Franco Cardini, en italien, *Europa 1492. Ritratto di un continente cinquecento anni fa* (« Europe, 1492. Portrait d'un continent il y a cinq cents ans »), le second celui de Bernard Vincent, *1492 « l'année admirable »*.

L'Europe est le domaine géographique choisi par Franco Cardini : il s'agit pour lui à la fin du ^{xv}e siècle d'un nom usité, d'une réalité politique. Il montre la complémentarité entre campagnes d'une part, majoritaires du point de vue de la population et de la superficie, et villes d'autre part, qui non seulement fournissent les matières premières, alimentaires notamment, mais offrent des assurances contre les irrégularités de la production agricole. La noblesse vit luxueusement dans des châteaux de moins en moins militarisés, aussi bien dans les villes qu'à la campagne. Le mélange des catégories sociales est la règle dans les villes du centre et du sud de l'Europe, sur les places publiques et sur les routes au nord, dans les grandes églises et les halles corporatives. La vie, festive, est ponctuée par les danses, nobles au château, populaires dans la rue. En ville les étuves, maisons de bains et de plaisirs sexuels, le disputent aux églises où l'on prie.

Sur le plan des techniques, l'Europe du ^{xv}e siècle est une société d'inventions, comme celle de la perspective dans l'art de la peinture. Cardini souligne le rôle exceptionnel de l'Italie dans ces innovations (y compris dans le domaine politique, avec le régime communal).

Le ^{xv}e siècle a pourtant aussi une autre face, celle des souffrances et de la misère. La Chrétienté est alors frappée par trois maux : la peste, la faim et la guerre. C'est l'époque des danses macabres et des « arts de mourir ». Mais Franco Cardini fait aussi miroiter la mer dans cet univers : à travers le commerce qui, depuis le haut Moyen Âge, concerne surtout les épices, à travers également l'exploration des côtes africaines et ce rêve des Indes orientales qui en 1492 pousse Christophe Colomb à partir. Cependant, si derrière le navigateur génois, sur ses caravelles, et en Chrétienté, beaucoup espèrent découvrir de l'or, lui reste avant tout préoccupé par les païens à amener vers le vrai Dieu, celui des chrétiens : Christophe Colomb est bien un homme du Moyen Âge. Franco Cardini rend dans *1492* ce qu'il appelle un « Hommage à l'Amiral [14](#) ». Ce qu'il voit en définitive au bout de cette année 1492, c'est « le Moyen Âge qui meurt, l'époque moderne qui montre l'aube, le monde qui se fait d'un trait plus large [15](#) ». S'il fait mourir alors le Moyen Âge, Franco Cardini insiste sur la continuité, sur l'élargissement d'un monde qui demeure le même. Ce qu'il n'appelle pas la « Renaissance » mais tout simplement le « monde » sort de ce Moyen Âge qui a produit Christophe Colomb.

La question se pose alors aux historiens : dans cet élargissement de 1492, qu'est-ce qui est le plus important, ce qui meurt ou ce qui se

poursuit ?

Bernard Vincent voit également en cette année 1492 celle qui, pour la Chrétienté, résume les siècles passés et annonce ceux à venir. Il s'agit pour lui de « l'année admirable » et il dénonce, dans sa préface, l'erreur qui consiste à la réduire à la découverte que fait Christophe Colomb. Il examine, quant à lui, la richesse de 1492 à partir de la péninsule Ibérique et à travers quatre événements à la fois exceptionnels et qui vont venir perturber la continuité historique. Il s'agit d'abord de la reddition aux Rois Catholiques du seigneur musulman de Grenade, dernière ville tenue par l'Islam en Chrétienté. Le deuxième événement est l'expulsion des Juifs. Certes, avant les Espagnols, les Anglais et les Français ont déjà recouru à cette mesure. Mais les Rois Catholiques semblent avoir longtemps hésité entre un effort accru de conversion et l'expulsion. En ce sens l'année 1492 n'est admirable que pour les chrétiens de l'époque qui voient la Chrétienté débarrassée sur son sol de ses deux principaux ennemis, l'Islam et le Judaïsme.

Troisième événement, la Chrétienté entre définitivement dans la construction nationale : 1492 ouvre l'usage du castillan dans toute l'Espagne. Antonio de Nebrija (1444-1522), célèbre grammairien espagnol qu'on appelle, étant donné l'époque, un humaniste, mais qui est en réalité un Andalou ayant fait ses études à Salamanque et à Bologne et travaillant au service de l'archevêque de Séville, présente en effet à Isabelle la Catholique une grammaire castillane imprimée, publiée le 18 août 1492. L'événement est marqué par une cérémonie modeste mais d'une grande portée. Antonio de Nebrija aurait pu reprendre à son compte ce qu'écrit à la même époque un de ses collègues aragonais traduisant en castillan la vie des Pères du désert, exprimant superbement le lien entre langue et politique :

Puisque le pouvoir royal est aujourd'hui castillan et que les excellents rois et reines qui nous gouvernent ont choisi de faire du royaume de Castille la base et le siège de leurs États, j'ai décidé d'écrire ce livre en castillan car la langue plus que tout le reste accompagne le pouvoir 16.

Bernard Vincent a eu raison de proposer, parmi les facteurs qui structurent l'histoire en périodes, le facteur linguistique 17 : l'Europe va devenir après 1492 une Europe des nations et des langues.

Si cette année a été « admirable », c'est ainsi bien au-delà de la découverte de l'île de Guanahani dans l'archipel des Bahamas, rebaptisée San Salvador par Colomb, qui constitue le quatrième événement retenu par Bernard Vincent. A-t-elle pour autant été l'an un d'une nouvelle période de l'histoire ?

L'historienne britannique Helen Cooper a récemment démontré que Shakespeare (1564-1616), sautant la prétendue Renaissance, avait été un homme et un écrivain du Moyen Âge ¹⁸. Elle commence par rappeler que « le monde dans lequel vivait Shakespeare était médiéval ». Stratford et les villes des environs avaient été fondées au Moyen Âge ; Coventry devait son statut de cité à sa cathédrale normande ; Warwick s'était étendue autour de son château ; Oxford, fortifiée tôt au Moyen Âge, avec un château et une muraille, fondait sa réputation sur son université, à partir de la fin du XII^e siècle.

Quand Shakespeare immigra à Londres entre 1585 et 1590, les tours et les églises n'étaient plus dominées par la cathédrale gothique de Saint-Paul, détruite par l'incendie de 1561. La ville où l'on pénétrait par des portes fortifiées était dominée par le château fort de la Tour de Londres et la massive Tour blanche de Guillaume le Conquérant attribuée à Jules César.

La description que publia en 1598 l'écrivain John Stow sous le titre *Survey of London* montre l'abondance dans la ville de moniales se livrant à la contemplation, et l'irruption, à l'intérieur des murs, de coins campagnards. Les jeux pratiqués dans les rues étaient ceux du XII^e et du XIII^e siècle. Écoles et marchés avaient été le plus souvent fondés au Moyen Âge. Le Londres de Stow était une ville nostalgique de cette époque, et Shakespeare devait s'associer à cette nostalgie. L'imprimerie, récente, diffusait surtout auprès des laïcs des œuvres du Moyen Âge, notamment Geoffrey Chaucer (vers 1340-1400), des ballades telles que celle de Robin des Bois, des chansons de geste sur les héros médiévaux. Le premier livre en anglais imprimé fut le *Morte Darthur* de Sir Thomas Malory en 1485.

Il semble que Shakespeare souhaitait, au début de sa carrière, devenir un poète à la mode, s'inspirant de la culture antique, mais il s'adonna rapidement au théâtre. Plus encore, contrairement au théâtre antique, Shakespeare conçoit le monde comme un théâtre total ou global. Et dans ce monde en miniature il veut d'abord raconter le Moyen Âge anglais.

Le dramaturge s'inspire des auteurs médiévaux. Il a souvent recours à l'allégorie et trois types de personnages occupent dans ses pièces une place centrale : le roi, le berger et le fou. Il fait intervenir des êtres fantastiques, telles les fées dans *Le Songe d'une nuit d'été* ou les esprits, comme Ariel dans *La Tempête*. Le thème de la Danse macabre, point final de l'expression sociale du sentiment de la mort au Moyen Âge, se développe dans *Cymbeline*. Enfin, Helen Cooper voit en Shakespeare un nouveau Chaucer, qui reprend sur les planches le Moyen Âge du grand poète anglais du XIV^e siècle et recourt à une métrique poétique semblable.

En 2011, l'écrivain américain Charles C. Mann a publié un ouvrage au succès considérable outre-Atlantique et dont le sous-titre pourrait laisser penser qu'il est historique : *Comment la découverte de l'Amérique a transformé le monde* 19. Ce n'est pourtant en rien un livre d'histoire. C'est un rêve, un phantasme. Il propose d'abord un néologisme pour décrire ce que devint le monde au retour de Christophe Colomb qui en, mars 1493, ramena de ce qu'il croyait ne pas être un nouveau continent « des parures en or, des perroquets bariolés et dix prisonniers indiens ». Pour Charles C. Mann, « Colomb aurait ouvert une nouvelle ère biologique : l'Homogénocène », terme qui renvoie à la notion d'homogénéisation, « la combinaison de substances dissemblables pour obtenir un mélange uniforme ». C'est l'aboutissement ultime de ce que l'on appelle habituellement « mondialisation », terme sans doute valable pour l'échange généralisé des communications humaines mais qui ne correspond à aucune réalité dans l'évolution intrinsèque de la Terre et de l'humanité : les géophysiciens contemporains insistent au contraire, me semble-t-il, sur la diversification des régions et des peuples.

Charles C. Mann évoque à de nombreuses reprises, sur le mode poétique, les voyages transatlantiques, avec le tabac d'un côté, l'air malsain de l'autre ; transpacifiques, avec l'argent d'un côté, le riz de l'autre. L'Europe se situe du côté productif, comme complexe agro-industriel, du côté consommateur, pour le pétrole – mais nous sommes loin là et du Moyen Âge et de la Renaissance. Quant à l'Afrique, la découverte de l'Amérique a correspondu pour elle à la naissance d'un nouveau monde, condamnée qu'elle était, pour plusieurs siècles, à fournir les esclaves nécessaires au développement du continent. Enfin Charles C. Mann croit pouvoir retrouver la mondialisation profonde en train de se réaliser aux Philippines. Le rêve est provisoirement terminé.

Avant d'en venir à ce que je pense être la fin du long Moyen Âge, vers le milieu du XVIII^e siècle, et de résumer la façon dont se présente pour moi le problème de la périodisation de l'histoire, je voudrais illustrer par un exemple la continuité que l'on peut vraisemblablement entrevoir entre le Moyen Âge et la Renaissance : il s'agit de la genèse de l'État moderne. Si l'Occident connaît un long développement sans rupture fondamentale du VII^e au milieu du XVIII^e siècle, c'est sans doute dans le domaine politique que celui-ci est le plus spectaculaire. Certes, des tentatives de rupture existèrent avant la Révolution française, mais elles échouèrent. Ce fut le cas en Angleterre dont la vie politique fut particulièrement troublée au XVIII^e siècle avec la décapitation de Charles I^{er} et l'abdication de Jacques II, mais la monarchie résista. La seule nouveauté importante réside dans l'indépendance des Provinces-

Unies qui, par l'Union d'Utrecht de 1579, confirmée en 1609, formèrent la première république occidentale.

Si la découverte de l'Amérique, et l'arrivée d'abondantes quantités de métaux précieux, or et argent, en Europe, ont donné un coup de fouet à l'économie monétaire – mais n'ont pas fait naître pour autant d'emblée le capitalisme –, la création de l'État moderne a été lente, la monarchie ne s'attribuant que progressivement de nouveaux pouvoirs et ne créant que de loin en loin les institutions qui le caractérisent 20. Jean-Philippe Genet l'exprime bien :

Au XII^e siècle un nouveau champ autonome va se détacher, celui du droit ; et peu à peu d'autres champs vont progressivement s'autonomiser : celui de la littérature qui suppose un public assez large capable de lire, celui de la médecine, et plus tardivement celui des sciences et celui du politique. Autrement dit, l'émergence de l'État s'accompagne d'un fractionnement progressif du champ englobant de la théologie, lié à la laïcisation d'une société disposant de plus en plus largement d'outils culturels évolués. Or, si l'on analyse la constitution et le développement de ces champs, on retrouve, à tous les niveaux, l'État.

Michael Clanchy insiste lui aussi sur le long apprentissage de l'écriture qui, au tournant du X^e au XVI^e siècle, s'étend aux femmes 21.

Du point de vue des traités politiques, Jacques Krynen souligne l'importance des écrits composés vers 1300 et le fait que le vocabulaire du droit canonique médiéval préfigure les expressions du droit administratif moderne : ainsi pour les termes *auctoritas*, *utilitas publica*, *privilegium* 22. Michel Pastoureau rappelle qu'un objet essentiel a symbolisé et représenté l'État pendant à la fois le Moyen Âge et le début des Temps modernes : le sceau. Pour ce qui est de l'administration du pouvoir, c'est au cœur du Moyen Âge qu'on en rencontre la plus belle allégorie picturale : les deux grandes peintures d'Ambrogio Lorenzetti, *Le Bon Gouvernement* et *Les Effets du bon gouvernement* (vers 1337-1338) dans le Palais public de Sienne 23. Après une courte période au IX^e siècle, le lys devient au XII^e siècle, à l'initiative de Suger, le symbole de la monarchie française, dans la nécropole des Capétiens, la cathédrale de Saint-Denis. Cependant, comme l'ont montré Jean-Louis Biget, Jean-Claude Hervé et Yvon Thébert, c'est au XIV^e siècle que s'élabore « le Roman des fleurs de lys » et vers 1400 que se constitue définitivement la légende de leur origine céleste qui durera jusqu'à la Révolution française.

On sait également la force de la dévotion à la Vierge à partir des XI^e-XII^e siècles. Or c'est au XII^e siècle qu'apparaît le thème iconographique du Couronnement de la Vierge, qui se prolongera tout le temps des

monarchies.

On le sait, l'événement qui a fortement inspiré les initiateurs de l'idée d'une époque autonome « Renaissance », c'est les Grandes Découvertes. Ces découvertes impulsent certes incontestablement le commerce. On a vu les conséquences de ce commerce d'une nouvelle ampleur avec l'océan Indien, les côtes africaines et surtout les Amériques. Rappelons cependant que l'introduction de denrées jusqu'alors inconnues en Occident (par exemple la tomate, le thé, plus tardivement et plus lentement le café, etc.) n'a pas profondément modifié l'alimentation, à base de céréales, de pain, de bouillie et de viande. Un événement important, mais me semble-t-il moins décisif que les voyages commerciaux réguliers entre les ports italiens et ceux de l'Europe du Nord à la fin du XIII^e siècle, est la fondation des compagnies hollandaise (1602) et française (par Colbert en 1664, reprise par Law en 1719) qui développèrent et concentrèrent le commerce des produits internationaux.

La finance est souvent, avec la culture, considérée comme un marqueur essentiel de la sortie du Moyen Âge par l'Occident. Pourtant, dans un livre classique, Carlo M. Cipolla a montré avec précision et brio qu'on ne pouvait parler, avant la révolution industrielle du XVIII^e siècle, que d'une seule et même économie ; les niveaux de productivité sont en Europe notablement plus élevés à la fin du XVI^e siècle que six cents ans plus tôt, mais ils demeurent « épouvantablement » (*abismally*) bas 24.

De façon plus générale, l'évolution majeure consécutive à la découverte de l'Amérique, jusqu'à ce qu'on puisse parler de progrès au XVII^e siècle, concerne l'économie monétaire. L'abondance de métaux précieux, la diffusion et la complexification des techniques bancaires nées au Moyen Âge conduisirent au lent développement du capitalisme, lequel s'appuya à partir de 1609 sur la Banque d'Amsterdam, à qui on donne le nom et le rôle de première Bourse. Toutefois, on ne peut encore parler de « capitalisme » et, avant la parution du grand livre de l'économiste écossais Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776), considérer que l'économie s'est affranchie des dimensions et des pratiques du Moyen Âge.

Les partisans de la Renaissance comme période font aussi de l'éclosion de la Réforme un tournant majeur, marquant la fin du monopole du christianisme, jusqu'alors uniquement combattu par des hérésies. Pourtant, malgré l'âpreté des guerres de Religion au XVI^e siècle, l'emprise du christianisme sur la foi des Occidentaux resta jusqu'au XVIII^e siècle presque entière.

La pratique religieuse puis la croyance reculent toutefois

progressivement, avec des conséquences profondes dans les domaines de la philosophie et de la littérature. Ce rationalisme plus ou moins irrégulier prit de l'ampleur en Angleterre avec Thomas Hobbes (1588-1679), John Locke (1632-1704), et surtout en France avec Pierre Bayle (1647-1706), auteur d'un *Dictionnaire historique et critique* en quatre volumes, parus de 1695 à 1697. Bayle s'était établi pour enseigner à Rotterdam, la nouvelle République des Provinces-Unies garantissant à ses résidents la liberté, de conscience et d'écriture, et une protection contre la censure : le Moyen Âge basculait là dans une autre époque. Signe de l'émergence de cette période succédant au long Moyen Âge que j'ai cru devoir prolonger au-delà de la Renaissance, la publication à partir de 1751 de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, qui sous l'impulsion de Diderot, D'Alembert, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, etc., affirmait la prééminence de la raison et de la science sur le dogme chrétien.

Comme un sceau à l'état d'esprit d'une société qui rompait avec le Moyen Âge pour devenir vraiment moderne, Mirabeau employait sans doute pour la première fois en 1757 le mot « progrès » pour signifier un « mouvement en avant de la civilisation vers un état de plus en plus florissant ». La société occidentale qui s'affirmait et allait se concentrer dans la Révolution française n'était pas que la victoire du progrès, elle était aussi celle de l'individu.

Pour clore cet essai, je vais m'efforcer de définir les conditions d'une périodisation de l'histoire pertinente, cette tentative se justifiant par l'exemple du long Moyen Âge que j'ai présenté ici.

Récapitulons. Sans faire l'objet d'études ouvertes, les premiers siècles de l'ère chrétienne ont marqué le passage d'une période qui ne sera officiellement appelée « Antiquité » que chez Montaigne en 1580, cette expression désignant d'ailleurs uniquement la Grèce et la Rome antiques. La périodisation élaborée dans l'Antiquité, reprise par saint Augustin qui la légua au Moyen Âge, est celle des six âges du monde calqués sur les six âges de la vie. Elle a introduit l'idée du vieillissement du monde, parvenu dans sa sixième et dernière phase. Hantise de la marche vers la fin qui sera pourtant presque constamment combattue pendant le Moyen Âge classique par l'idée de « renouveau » (*renovatio*), qui prit même à certaines époques un caractère si prononcé que les historiens modernes en firent des « renaissances » : en particulier celle dite « carolingienne », au temps de Charlemagne, et celle du XIII^e siècle qui représenta, dans les domaines économique (progrès techniques agricoles) comme de la pensée (école de Saint-Victor, enseignement d'Abélard, sentences de Pierre Lombard, 1100-1160, qui servirent de manuel aux universités), une époque de croissance et d'innovation. Le Moyen Âge dit

« sénescence » ne cessera d'affirmer ici et là la nouveauté de phénomènes et d'événements, l'idée de progrès finissant quant à elle par émerger au milieu du XVIII^e siècle. Signalons ainsi la multiplicité du terme « neuf » (nouveau) dans la première page de la Vie de saint François d'Assise par son plus ancien biographe, au XIII^e siècle, Thomas de Celano.

Une lente mais nette évolution marqua la période qui s'étend du XIII^e au XV^e siècle. Dans le domaine agricole, ce fut le progrès technologique apporté par la charrue à soc en fer et à versoir, le remplacement du bœuf par le cheval de trait, l'augmentation des rendements grâce à l'assolement triennal. Dans le domaine que nous appellerions « industriel », ce fut la multiplication des moulins, avec des applications telles que la scie hydraulique et, à partir de la fin du XII^e siècle, le moulin à vent. En matière religieuse et intellectuelle, ce fut l'affirmation des sacrements et le développement des universités et de la scolastique.

Ces nouveautés étaient en général placées sous le signe d'un retour aux vertus de la période considérée, en particulier dans le domaine littéraire et philosophique, comme la référence, l'Antiquité gréco-romaine. C'est pourquoi les historiens modernes leur donneront le nom de « Renaissance ». Le Moyen Âge traditionnel a eu le sentiment d'avancer en regardant en arrière, ce qui a longtemps brouillé la possibilité d'une nouvelle périodisation.

La vision change quand, au XIV^e siècle, Pétrarque rejette les siècles précédents dans l'obscurité et les réduit à une période de transition neutre et fade entre la belle Antiquité et le renouveau qu'il annonce. Il donne à ces siècles le nom de *Media Ætas*, et le Moyen Âge est né. La période que de nombreux lettrés et artistes des XV^e-XVI^e siècles croient édifier ne sera nommée qu'en 1840 par Michelet, dans sa première leçon au Collège de France. Mais, dès avant Michelet, une nouvelle périodisation de l'histoire (ne valant en fait, il faut le souligner, que pour l'Occident) s'est affirmée. Elle a été permise par l'évolution de l'histoire elle-même, de genre littéraire à matière d'enseignement, de divertissement à savoir. Cette transformation a été l'œuvre des universités et des collèges. Je le rappelle, si l'on met à part l'Allemagne, l'histoire bénéficie d'une chaire d'enseignement dans les universités puis devient matière enseignée dans les collèges principalement à partir de la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, et cette métamorphose s'achève sans doute en 1820.

Les partisans de la Renaissance comme période spécifique ont retenu comme décisifs des événements qui se sont produits aux XV^e-XVI^e siècles et dont les plus spectaculaires sont : la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492 ; le remplacement d'une religion chrétienne unifiée par la division des Européens en deux

professions de foi, le christianisme réformé et le christianisme traditionnel devenu catholicisme ; en politique, le renforcement, pour gouverner les nations naissantes, de la monarchie absolue, avec l'exception importante des Provinces-Unies républicaines fondées en 1579 ; dans le domaine philosophique et littéraire, l'évolution d'une partie des lettrés vers le libertinage intellectuel et l'incrédulité ; dans celui de l'économie et des finances, l'arrivée abondante de métaux précieux monnayables et le développement du système capitaliste, accéléré par la fondation en 1609 de la Banque d'Amsterdam.

J'estime quant à moi que le changement de période, la fin du long Moyen Âge, se situe au milieu du XVIII^e siècle. Il correspond aux progrès de l'économie rurale soulignés et théorisés par les physiocrates ; à l'invention de la machine à vapeur, imaginée par le Français Denis Papin en 1687 et réalisée par l'Anglais James Watt en 1769 ; à la naissance de l'industrie moderne qui, de l'Angleterre, va se diffuser sur tout le continent. Dans le domaine philosophique et religieux, le long Moyen Âge se termine avec l'ouvrage qui introduit la pensée rationnelle et incroyante, la science et la technologie modernes, l'*Encyclopédie* dont Voltaire et Diderot sont les animateurs les plus brillants. Enfin, la fin du XVIII^e siècle correspond, dans le domaine politique, au mouvement antimonarchique décisif de la Révolution française. L'Australien David Garrioch a montré comment celui-ci s'était développé tout au long du XVIII^e siècle [25](#), au cours duquel

l'ensemble de la société parisienne a changé de monde : l'apparition de pratiques sociales, économiques, démographiques nouvelles, a touché chacun, déliant les anciennes communautés, sapant les attaches aux piliers traditionnels, confréries, ordres, corps, coutumes, corporations pour faire naître d'autres solidarités, des changements profonds en matière religieuse, politique, institutionnelle [26](#).

Si on y ajoute l'écart renforcé entre riches et pauvres, signe de l'évolution économique et financière, l'engouement pour la lecture, le théâtre, les jeux, les plaisirs et le succès individuel, on peut affirmer que c'est au milieu du XVIII^e siècle que l'Occident est entré dans une période nouvelle.

Avant de proposer quelques conclusions sur le phénomène capital dans le domaine historiographique de la périodisation de l'histoire, je voudrais résumer la démonstration précédente par une vue d'ensemble des rapports entre Moyen Âge et Renaissance qui permettra de préciser ce qu'est une vraie période historique.

Je m'appuie, pour cette perspective synthétique, sur un numéro de la revue *Les Cahiers de science et vie* d'avril 2012, intitulé « Le génie de la Renaissance. Quand l'Europe se réinvente » et qui débute par une introduction consacrée à « L'esprit de la Renaissance ». Ce dossier insiste sur les diverses interprétations concernant le retour aux sources qu'indique le mot « Renaissance », place Florence au centre de la nouvelle période et évoque « le réveil de la raison » qui interviendrait alors.

Dans ce domaine, la Renaissance n'a fait que prolonger le Moyen Âge : celui-ci se rattache aussi à l'Antiquité et, sinon toute la théologie médiévale, du moins la scolastique à partir du ^{xiii}e siècle recourt sans cesse à la raison. Quant à placer Florence au centre du renouvellement d'une période, c'est me semble-t-il réduire le mouvement des histoires d'une façon inexacte et restreindre la Renaissance elle-même à un petit groupe de politiciens et d'artistes.

La revue fait aussi correspondre la Renaissance avec une manière de « repenser » l'Homme. Pourtant, cette inflexion décisive de la pensée qui ne conçoit pas de théologie sans humanisme s'est produite dès le Moyen Âge. La renaissance du ^{xiii}e siècle, en insistant sur l'idée que l'homme a été fait « à l'image de Dieu », et toute la grande scolastique du ^{xiii}e siècle, en particulier saint Thomas, considèrent, et affirment, que leur vrai sujet, à travers Dieu, c'est l'Homme. L'humanisme relève d'une longue évolution que l'on peut faire remonter à l'Antiquité.

La revue fait coïncider la Renaissance avec la « naissance de la méthode scientifique ». Il s'agit essentiellement ici de rationalité, du primat des mathématiques et du recours à l'expérience méthodique. Je me suis exprimé plus haut sur la rationalité. Pour les mathématiques, je rappelle que leur émergence comme méthode est intervenue au Moyen Âge avec les nouvelles éditions plus précises et les commentaires d'Euclide, avec l'introduction du zéro au début du ^{xiii}e siècle, avec le manuel décisif de Léonard de Pise, le *Liber Abaci*, composé en 1202, remanié en 1228, également avec les progrès des techniques liées au commerce et à la banque (parmi lesquelles la lettre de change au début du ^{xiv}e siècle). Ce qui est nouveau en effet, mais intégré dans une renaissance médiévale des ^{xv}e et ^{xvi}e siècles, c'est le recours méthodique à l'expérience, et en particulier au ^{xvi}e siècle à l'autopsie.

Je regrette spécialement que ce volume des *Cahiers de science et vie* affirme que « c'est au ^{xvi}e siècle que le pluralisme émerge en Europe ». Depuis le haut Moyen Âge la chrétienté n'a cessé de se trouver en proie à des discussions et à des procès concernant ce que l'Église appelait « hérésies ». C'était le point de vue de l'Église médiévale. Comment ne considérerions-nous pas aujourd'hui ces hérésies comme des théories, des idées, des formes de pensée différentes du

dogmatisme officiel ? Elle a été profuse, effervescente la diversité au Moyen Âge. On la retrouverait par exemple dans l'alimentation, bien que l'auteur danois du plus ancien manuel de cuisine, au début du XIII^e siècle, ait effectué ses études à Paris et ait été marqué par la cuisine française déjà rayonnante.

Une autre caractéristique de la Renaissance selon la revue est « un grand souffle venu d'Italie ». Cette affirmation peut être davantage admise que celle réduisant le cœur de la nouvelle période à Florence. Mais depuis le haut Moyen Âge l'originalité, voire la précocité, de l'Italie, que ce soit celle de la papauté, des communes ou des principautés, est une constante dans l'Europe chrétienne. On a par ailleurs également insisté sur ce qu'on a appelé la Renaissance allemande, ainsi que sur la Renaissance française, généralement limitée aux châteaux de la Loire.

La réalité, c'est qu'il y a eu dans le fil du Moyen Âge des renaissances plurielles plus ou moins étendues, plus ou moins conquérantes. Quant à l'accent mis sur les châteaux, cette renaissance date du Moyen Âge lui-même, avec, nous l'avons vu, au début du XIV^e siècle, la transformation des châteaux forts en espaces ouverts et épanouis sur l'extérieur. On a pu suivre de même l'évolution du vêtement, de la robe du haut Moyen Âge au justaucorps de la fin de l'Ancien Régime qui a vraiment disparu avec le costume bourgeois ou ouvrier du XIX^e siècle.

Le domaine industriel est un de ceux où la continuité « Moyen Âge-Renaissance » et la coupure « long Moyen Âge-Temps modernes » se manifestent le plus nettement. La Renaissance voit certes se développer les dimensions du haut-fourneau, mais il faut attendre l'invention de la machine à vapeur au XVIII^e siècle pour que naisse en Angleterre et se répande sur le continent l'industrie. On accorde à juste titre une importance exceptionnelle à l'imprimerie née comme on le sait au milieu du XV^e siècle, mais les révolutions concernant la lecture sont intervenues dès le Moyen Âge. Ce sont dans le très haut Moyen Âge le remplacement du rouleau par le codex, la production du livre non plus dans les *scriptoria* monastiques mais dans des librairies extérieures ou dans celles des universités qui à partir du XIII^e siècle fabriquent la *pecia*, assez aisément reproductible, enfin l'usage, plutôt que du parchemin, du papier, qui se répand à partir de l'Espagne au XIII^e siècle et surtout de l'Italie au début du XIII^e siècle. Enfin, nous avons rappelé que le capitalisme ne se théorise et ne prend conscience de lui-même qu'avec le livre fondamental d'Adam Smith *Recherches sur la nature et les causes des richesses des nations*. Les découvertes à partir de Christophe Colomb et de Vasco de Gama n'ouvrent sur une régularité qui entraîne la colonisation européenne qu'avec la conquête de l'Inde par la Grande-Bretagne en 1756. Dans le domaine de la

navigation, la nouveauté essentielle a été au début du XIII^e siècle l'adoption de la boussole et du gouvernail d'étambot.

Les Cahiers de science et vie associent la Renaissance à l'expression « la fabrique du progrès ». Elle est malheureuse. En effet, si on a pu montrer que, contrairement aux critiques anciennes, le Moyen Âge avait eu conscience de la nouveauté et de l'amélioration ²⁷, le sens et le mot de « progrès » n'émergent qu'au XVIII^e siècle. Ce qui est une des caractéristiques de cette dernière renaissance médiévale qu'est à mes yeux la Renaissance des XV^e-XVI^e siècles, c'est qu'elle prépare, annonce les vrais temps modernes dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le manifeste de cette modernité c'est, après la longue domination de la religion chrétienne, catholique ou réformée, la publication de l'*Encyclopédie*. Les auteurs du numéro spécial de la revue ont d'ailleurs bien senti cette gestation. En témoignent les titres des deux derniers chapitres : « Cosmos : la révolution *couve* » et « Les expéditions du XVI^e siècle *annoncent* la mondialisation d'aujourd'hui ».

Peut-être faut-il encore souligner qu'une « vraie » période historique est habituellement longue : elle évolue car l'Histoire n'est jamais immobile. Au cours de cette évolution, elle est amenée à connaître des renaissances, plus ou moins brillantes, lesquelles s'appuient souvent sur le passé du fait d'une fascination pour celui-ci éprouvée par l'humanité du temps. Mais ce passé ne sert que comme héritage permettant le saut vers une nouvelle période.

1. F. Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 308.
2. A. Tallon, *L'Europe de la Renaissance*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2006, p. 52.
3. *Ibid.*, p. 60.
4. Pierre de Jean Olivi, *Traité des contrats*, présentation, édition critique, traduction et commentaires de S. Piron, Paris, Les Belles Lettres, 2012.
5. F. Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles*, *op. cit.*, p. 55.
6. *Ibid.*, p. 78.
7. *Ibid.*, p. 106.
8. *Ibid.*, p. 106.
9. *Ibid.*, p. 180.
10. Article « Fer », in Cl. Gauvard, A. de Libéra, M. Zink, (dir.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 523.
11. R. Fossier, *La Terre et les hommes en Picardie jusqu'à la fin du XIII^e siècle*, Paris, Louvain,

1968.

12. « Manières de table », in N. Elias, *La Civilisation des mœurs*, trad. P. Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1973, rééd. 1991.
13. N. Heinich, *La Sociologie de Norbert Elias*, Paris, La Découverte, 1997, p. 10.
14. F. Cardini, *Europa 1492. Ritratto di un continente cinquecento anni fa*, Milan, Rizzoli, 1989, p. 208 ; *1492, l'Europe au temps de la découverte de l'Amérique*, trad. et adapt. de Michel Beauvais, Paris, Solar, 1990.
15. *Ibid.*, p. 229.
16. B. Vincent, *1492 « l'année admirable »*, Paris, Aubier, 1991, p. 78.
17. *Ibid.*, p. 72 sq.
18. H. Cooper, *Shakespeare and the Medieval World*, Londres, Arden Companions to Shakespeare, 2010.
19. C. C. Mann, *1493. Comment la découverte de l'Amérique a transformé le monde*, trad. M. Boraso, Paris, Albin Michel, 2013.
20. Je m'inspire ici notamment de la table ronde organisée à Rome en octobre 1984 « Culture et idéologie dans la genèse de l'État moderne », en particulier des contributions de Jean-Philippe Genet, Jacques Krynen, Roger Chartier, Michel Pastoureau, Jean-Louis Biget, Jean-Claude Hervé et Yvon Thébert, Rome, École française de Rome, 1985.
21. M. T. Clanchy, *From Memory to Written Record*, Cambridge, Harvard University Press, 1979.
22. Roger Chartier rappelle que, dans son livre sur l'évolution de la civilisation, Norbert Elias, dès 1939, avait proposé comme période de la construction de l'État moderne en Occident les siècles allant du XIII^e au XVIII^e siècle.
23. Voir récemment P. Boucheron, *Conjurer la peur. Sienne, 1338. Essai sur la force politique des images*, Paris, Seuil, 2013.
24. C. M. Cipolla, *Before the Industrial Revolution. European Society and Economy, 1000-1700*, New York, W. W. Norton, 1976, p. 126.
25. D. Garrioch, *The Making of Revolutionary Paris*, Berkeley, University of California Press, 2002, trad. Chr. Jaquet, *La Fabrique du Paris révolutionnaire*, Paris, La Découverte, 2013.
26. Article d'Antoine de Baecque, « Le Monde des livres », *Le Monde*, 10 mai 2013, p. 2.
27. B. Smalley, « Ecclesiastical Attitudes to Novelty, c. 1100-c. 1250 », in D. Baker (dir.), *Church Society and Politics, Studies in Church History*, vol. 12, Oxford, Basil Blackwell, 1975, p. 113-131.

PÉRIODISATION ET MONDIALISATION

On l'aura compris, à mes yeux la Renaissance, donnée pour époque spécifique par l'histoire contemporaine traditionnelle, n'est en fait qu'une ultime sous-période d'un long Moyen Âge.

La périodisation de l'histoire, dont on a vu que dans la tradition occidentale elle remonte à la fois aux origines de la pensée grecque (Hérodote, ^{ve} siècle avant J.-C.) et à l'Ancien Testament (Daniel, ^{vie} siècle avant J.-C.), n'est entrée que tardivement dans la pratique quotidienne. Elle s'est imposée avec la transformation aux ^{xviii}-^{xix}^e siècles du genre littéraire historique en matière d'enseignement. Elle répond au désir, au besoin de l'humanité d'avoir prise sur le temps dans lequel elle évolue. Les calendriers lui ont permis de maîtriser celui de la vie quotidienne. La périodisation répond au même objectif, pour la longue durée. Encore faut-il que cette invention de l'homme corresponde à une réalité objective. C'est, me semble-t-il, le cas. Je ne parle pas du monde dans sa matérialité, j'évoque uniquement l'humanité dans sa vie, et plus particulièrement l'humanité occidentale : celle-ci forme, selon nos connaissances actuelles, une unité autonome avec ses caractéristiques propres, et la périodisation en est une.

La périodisation se justifie par ce qui fait de l'histoire une science, sans doute pas une science exacte mais une science sociale qui s'appuie sur des bases objectives qu'on appelle les sources. Or l'histoire que celles-ci nous proposent bouge, évolue : l'histoire des sociétés en marche dans le temps, disait Marc Bloch. Le temps fait partie de l'histoire, l'historien se doit de le maîtriser en même temps qu'il se trouve en son pouvoir, et dans la mesure où ce temps change, la périodisation devient pour l'historien un outil indispensable.

On a dit que la longue durée, introduite par Fernand Braudel et qui s'est depuis imposée chez les historiens, brouille sinon efface les périodes. Cet antagonisme n'en est pas un à mes yeux. Il y a, dans la longue durée, place pour des périodes. La maîtrise d'un objet vital, intellectuel et charnel à la fois comme peut l'être l'histoire nécessite, me semble-t-il, une combinaison de continuité et de discontinuité. C'est ce qu'offre la longue durée associée à la périodisation.

J'ai laissé ici de côté, car elle ne se pose sans doute qu'à partir des Temps modernes, la question de la durée des périodes, de la vitesse d'évolution de l'histoire. Ce qui en revanche est plus impérieux pour le Moyen Âge et la Renaissance, plus que pour le contemporain et le présent, est la lenteur du passage d'une période à une autre. Il existe peu de révolutions, à supposer qu'il y en ait eu. François Furet aimait rappeler que la Révolution française avait duré pendant presque tout

le XIX^e siècle. Ce qui explique que beaucoup d'historiens, y compris ceux qui ont adopté l'idée d'une Renaissance spécifique, aient employé l'expression « Moyen Âge et Renaissance ». Et si un siècle correspond à cette définition – ce qui fait d'ailleurs sans doute sa richesse –, c'est le XVe.

Je crois pour ma part que l'on se trouve plus proche de la réalité, et d'une périodisation qui permette un usage à la fois aisé et riche de l'histoire, si on considère que des périodes longues ont été marquées par des phases de changements importants mais non majeurs : sous-périodes que pour le Moyen Âge on appelle « renaissances » dans le souci de combiner le nouveau (« naissance ») et l'idée d'un retour à un âge d'or (le préfixe « re » ramenant en arrière, sous-entendant des ressemblances).

On peut donc – et je pense qu'il faut – conserver la périodisation de l'histoire. Des deux principaux mouvements qui traversent la pensée historique actuelle, l'histoire dans la longue durée et la mondialisation (issue essentiellement de la *world history* américaine ¹), aucun n'est incompatible avec son usage. Je le redis, la durée non mesurée et le temps mesuré coexistent, et la périodisation ne peut s'appliquer qu'à des domaines de civilisation limités, la mondialisation consistant à trouver ensuite les rapports entre ces ensembles.

Les historiens ne doivent pas confondre en effet, comme ils l'ont fait trop souvent jusqu'alors, l'idée de mondialisation avec celle d'uniformisation. Il y a deux étapes dans la mondialisation : la première consiste en la communication, la mise en rapport de régions et de civilisations qui s'ignoraient ; la seconde est un phénomène d'absorption, de fusion. Jusqu'à aujourd'hui l'humanité n'a connu que la première de ces étapes.

La périodisation est ainsi un champ majeur d'investigation et de réflexion pour les historiens contemporains. Grâce à elle s'éclaire la manière dont s'organise et évolue l'humanité, dans la durée, dans le temps.

1.

P. Manning, *Navigating World History. Historians create a Global Past*, New York, Palgrave Macmillan, 2003 ; R. Bertrand, « Histoire globale, histoire connectée », in Chr. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt, *Historiographies. Concepts et débats I*, op. cit., p. 366-377.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- ALLIEZ, E., *Les Temps capitaux*, t. I : *Récits de la conquête du temps*, Paris, Le Cerf, 1991.
- ALTAVISTA, C., *Lucca e Paolo Guinigi (1400-1430) : la costruzione di una corte rinascimentale. Città, architettura, arte*, Pise, 2005.
- AMALVI, Chr., *De l'art et la manière d'accommoder les héros de l'histoire de France. Essais de mythologie nationale*, Paris, Albin Michel, 1988.
- ANGENENDT, A., *Heiligen und Reliquien, Die Geschichte ihres Kultes vom frühen Christentum bis zum Gegenwart*, Munich, 1994.
- AUBERT, M., « Le Romantisme et le Moyen Âge », in *Le Romantisme et l'Art*, 1928, p. 23-48.
- AUTRAND, M. (dir.), « L'Image du Moyen Âge dans la littérature française de la Renaissance au ^{xx}e siècle », 2 vol., *La Licorne*, no 6, 1982.
- AYMARD, M., « La transizione dal feudalismo al capitalismo », in *Storia d'Italia, Annali*, t. I : *Dal feudalismo al capitalismo*, Turin, 1978, p. 1131-1192.
- BASCHET, J., *La Civilisation féodale. De l'An Mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004.
- BEC, Chr., *Florence, 1300-1600. Histoire et culture*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1986.
- , CLOULAS, I., JESTAZ, B. et TENENTI, A., *L'Italie de la Renaissance. Un monde en mutation, 1378-1494*, Paris, Fayard, 1990.
- BELOW, G. von, *Über Historische Periodisierungen mit besonderem Blick auf die Grenze zwischen Mittelalter und Neuzeit*, Berlin, 1925.
- BERLINGER, R., « Le temps et l'homme chez Saint Augustin », *L'Année théologique augustinienne*, 1953.
- BOUCHERON, P. (dir.), *Histoire du monde au ^{xv}e siècle*, Paris, Fayard, 2009.
- , *L'Entretiens. Conversations sur l'histoire*, Lagrasse, Verdier, 2012.
- et DELALANDE, N., *Pour une histoire-monde*, Paris, PUF, « La vie des idées », 2013.
- BOUWSMA, W. J., *Venice and the defense of Republican Liberty : Renaissance's valious in the Age of Counter Reformation*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1968.
- BRANCA, V. (dir.), *Concetto, storia, miti e immagini del Medio Evo*, Florence, Sansoni, 1973.
- BRAUDEL, F., *Civilisation matérielle et capitalisme, ^{xv}e-^{xviii}e siècles*, Paris, Armand Colin, 1967.
- , « Histoire et sciences sociales. La longue durée », *Annales ESC*, 13-4, 1958, p. 725-753 ; repris dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 41-83.

- BRIOIST, P., *La Renaissance, 1470-1570*, Paris, Atlante, 2003.
- BROWN, J. C., « Prosperity or Hard Times in Renaissance Italy ? », in *Recent Trends in Renaissance Studies : Economic History*, in *Renaissance Quarterly*, XLII, 1989.
- BURCKHARDT, J., *La Civilisation de la Renaissance en Italie, 1860-1919*, trad. H. Schmitt, revue et corrigée par R. Klein, préface de Robert Kopp, Paris, Bartillat, 2012.
- BURKE, P., *La Renaissance européenne*, Paris, Seuil, 2000.
- , *The Renaissance Sense of the Past*, Londres, Edward Arnold, 1969.
- CAMPBELL, M., *Portraits de la Renaissance. La Peinture des portraits en Europe aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, trad. Dominique Le Bourg, Paris, Hazan, 1991.
- CARDINI, F., *Europa 1492. Ritratto di un continente cinquecento anni fa*, Florence, Rizzoli, 2000 ; *1492, l'Europe au temps de la découverte de l'Amérique*, trad. et adapt. de Michel Beauvais, Paris, Solar, 1990.
- CASTELFRANCHI VEGAS, L., *Italie et Flandres. Primitifs flamands et Renaissance italienne*, Paris, L'Aventurine, 1995.
- CHAIX, G., *La Renaissance des années 1470 aux années 1560*, Paris, Sedes, 2002.
- CHAIX-RUY, J., « Le problème du temps dans les *Confessions* et dans la *Cité de Dieu* », *Giornale di Metafisica*, 6, 1954.
- , « Saint Augustin, Temps et Histoire », *Les Études augustiniennes*, 1956.
- CHAUNU, P., *Colomb ou la logique de l'imprévisible*, Paris, François Bourin, 1993.
- CLARK, K., *The Gothic Revival. A Study in the History of Taste*, Londres, Constable & co, 1928.
- CLOULAS, I., *Charles VIII et le mirage italien*, Paris, Albin Michel, 1986.
- COCHRANE, E., *Historians and Historiography in the Italian Renaissance*, Chicago, University of Chicago Press, 1981.
- CONNELL, W. J., *Society and Individual in Renaissance Florence*, Berkeley, University of California Press, 2002.
- CONTAMINE, Ph. (dir.), *Guerres et concurrence entre les États européens du XIV^e au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1998.
- CONTI, A., « L'evoluzione dell'artista », in *Storia dell'arte italiana*, t. I : *Materiali e Problemi*, vol. 2 : *L'Artista et il pubblico*, Turin, Einaudi, 1980, p. 117-264.
- CORBELLANI, A. et LUCKEN, Chr. (dir.), « Lire le Moyen Âge ? », numéro spécial de la revue *Équinoxe*, 16, automne 1996.
- COSENZA, M. E., *Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Humanists and of the World of Scholarship in Italy, 1300-1800*, 5 vol., Boston, G. K. Hall, 1962.
- CROUZET-PAVAN, E., *Renaissances italiennes, 1380-1500*, Paris, Albin

- Michel, 2007.
- (dir.), *Les Grands Chantiers dans l'Italie communale et seigneuriale*, Rome, École française de Rome, 2003.
- CULLMANN, O., *Christ et le Temps*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1947.
- DAUSSY, H., GILLI, P. et NASSIET, M., *La Renaissance, vers 1470-vers 1560*, Paris, Belin, 2003.
- DELACROIX, Chr., DOSSE, Fr., GARCIA, P. et OFFENSTADT, N., *Historiographies. Concepts et débats*, 2 vol., Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2010.
- DELUMEAU, J., *La Peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècles*, Paris, Fayard, 1978.
- , *Une histoire de la Renaissance*, Paris, Perrin, 1999.
- et LIGHTBOWN, R., *La Renaissance*, Paris, Seuil, 1996.
- DEMURGER, A., *Temps de crises, temps d'espoirs, XIVe-XVe siècles*, Paris, Seuil, « Points », 1990.
- DIDI-HUBERMAN, G., *Devant le temps. Histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris, Minuit, « Critique », 2000.
- DUNN-LARDEAU, B. (dir.), *Entre la lumière et les ténèbres. Aspects du Moyen Âge et de la Renaissance dans la culture des XIXe et XXe siècles*, actes du congrès de Montréal, 1995, Paris, Honoré Champion, 1999.
- ECO, U., « Dieci modi di sognare il medio evo », in *Sugli specchi e altri saggi*, Milan, Bompiani, 1985, p. 78-89.
- , *Scritti sul pensiero medievale*, Milan, Bompiani, 2012.
- EDELMANN, N., *Attitudes of Seventeenth Century France toward The Middle Age*, New York, King's Crown Press, 1946.
- ELIAS, N., *Über den Prozess der Zivilisation*, Bâle, 1939, t. I : *La Civilisation des mœurs* ; t. II : *La Dynamique de l'Occident*, trad. P. Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1973 et 1975.
- EPSTEIN, S. A., *Genoa and the Genoese, 958-1528*, Chapel Hill-Londres, University of North Carolina Press, 1996.
- FALCO, G., *La polemica sul Medio Evo*, Turin, 1933.
- FEBVRE, L., « Comment Jules Michelet inventa la Renaissance », *Le Genre humain*, no 27, « L'Ancien et le Nouveau », Paris, Seuil, 1993, p. 77-87.
- FERGUSON, W. K., *The Renaissance in Historical Thought : five Centuries of Interpretation*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1948 ; *La Renaissance dans la pensée historique*, trad. J. Marty, Lausanne, Payot, 1950, nlle éd. 2009.
- Fernand Braudel et l'histoire*, présenté par J. Revel, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel », n° 962, 1999.
- FUMAROLI, M., « Aux origines de la connaissance historique du Moyen Âge : Humanisme, Réforme et Gallicanisme au XVIe siècle », *XVIIe siècle*, 114/115, 1977, p. 5-30.

- GARIN, E., *Moyen Âge et Renaissance*, trad. C. Carme, Paris, Gallimard, 1969.
- , *L'Éducation de l'homme moderne. La pédagogie de la Renaissance, 1400-1600*, trad. J. Humbert, Paris, Hachette Littératures, 2003.
- , *L'Humanisme italien*, trad. S. Crippa et M. A. Limoni, Paris, Albin Michel, 2005.
- GOSSMAN, L., *Medievalism and the Ideology of the Enlightenment. The World and Work of La Curie de Sainte Palaye*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1968.
- GREENBLATT, S., *Renaissance Self-Fashioning. From More to Shakespeare*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1980.
- GUICHEMERRE, R., « L'image du Moyen Âge chez les écrivains français du XVII^e siècle », in *Moyen Âge. Hier et aujourd'hui*, Amiens-Paris, université de Picardie-PUF, 1990, p. 189-210.
- GUITTON, J., *Le Temps et l'éternité chez Plotin et Saint Augustin*, Paris, Vrin, 1971.
- HALE, R. G., *La Civilisation de l'Europe à la Renaissance*, trad. R. Guyonnet, Paris, Perrin, 1998.
- HARTOG, F., *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.
- , *Croire en l'histoire. Essai sur le concept moderne d'histoire*, Paris, Flammarion, 2013.
- HASKINS, CH. H., *The Renaissance of the Twelfth Century*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1927.
- HAUSER, H., *La Modernité du XVI^e siècle*, Paris, Alcan, 1939.
- HEER, F., « Die Renaissance Ideologie im frühen Mittelalter », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, LVII, 1949, p. 23 sq.
- HUIZINGA, J., *L'Automne du Moyen Âge* (1919), trad. J. Bastin, préface de J. Le Goff, Paris, Payot, 1975 ; précédé d'un entretien entre J. Le Goff et Cl. Mettra, Paris, Payot, 2002.
- JACQUART, J., « L'âge classique des paysans, 1340-1789 », in E. Le Roy Ladurie (dir.), *Histoire de la France rurale*, t. II, Paris, Seuil, 1975.
- JONES, Ph., *The Italian City-State : from Commune to Signoria*, Oxford-New York, Clarendon Press, 1997.
- JOUANNA, A., HAMON, P., BILOGHI, D. et LE THIEC, G., *La France de la Renaissance. Histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2001.
- KRISTELLER, P. O., *Renaissance Philosophy and the Medieval Tradition*, Pennsylvanie, Latrobe, 1966.
- , *Medieval Aspects of Renaissance Learning : Three Essays*, Durham, Duke University Press, 1974.
- , *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Rome, Ed. di Storia e Letteratura, 3 vol., 1956-1993.
- « L'Ancien et le Nouveau », *Le Genre humain*, n° 27, Paris, Seuil, 1993.

- LA RONCIÈRE, M. de, et MOLLAT DU JOURDIN, M., *Les Portulans. Cartes maritimes du XIII^e au XVII^e siècle*, Paris, Nathan, 1984.
- LEDUC, J., *Les Historiens et le temps*, Paris, Seuil, 1999.
- , « Période, périodisation », in Chr. Delacroix, Fr. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, t. II, Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2010, p. 830-838.
- LE GOFF, J., « Le Moyen Âge de Michelet », in *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1977, p. 19-45.
- , « Temps », in J. Le Goff et J.-Cl. Schmitt (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999.
- , *Un long Moyen Âge*, Paris, Tallandier, 2004 ; rééd., Hachette, « Pluriel », 2010.
- et NORA, P. (dir.), *Faire de l'histoire*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1974 ; « Folio Histoire », n° 188, 2011.
- LE POGAM, P.-Y. et BODÉRÉ-CLERGEAU, A., *Le Temps à l'œuvre*, catalogue de l'exposition présentée au musée du Louvre à Lens (déc. 2012-oct. 2013), Tourcoing-Lens, Éd. Inventit-Louvre-Lens, 2012.
- LE ROY LADURIE, E., « Un concept : l'unification microbienne du monde (XIV^e-XVII^e siècles) », *Revue suisse d'histoire*, no 4, 1973, p. 627-694.
- (dir.), *Histoire de la France rurale*, t. II, Paris, Seuil, 1975.
- LIEBESCHÜTZ, H. , « Medieval Humanism in the Life and Writings of John of Salisbury », *Studies of the Warburg Institute*, XVII, Londres, 1950.
- LOPEZ, R. S., « Still Another Renaissance », *American Historical Review*, vol. LVII, 1951, p. 1-21.
- MAHN-LOT, M., *Portrait historique de Christophe Colomb*, Paris, Seuil, 1960, rééd. « Points Histoire », 1988.
- MAIRE VIGUEUR, J.-Cl. (dir.), *D'une ville à l'autre. Structures matérielles et organisation de l'espace dans les villes européennes, XIII^e-XVI^e siècles*, Rome, École française de Rome, 1989.
- MARROU, H.-I., *L'Ambivalence du temps de l'histoire chez Saint Augustin*, Montréal-Paris, Institut d'études médiévales, Vrin, 1950.
- MÉHU, D., *Gratia Dei. Les chemins du Moyen Âge*, Montréal, FIDES, « Biblio-Fides », 2013.
- MELIS, F., *I mercanti italiani nell'Europa medievale e rinascimentale*, L. Frangioni (sous la dir.), Grassina, Bagno a Ripoli, Le Monnier, 1990.
- MEYER, J., *Histoire du sucre*, Paris, Desjonquères, 1989.
- MEYER, M., *Qu'est-ce que l'histoire ? Progrès ou déclin ?*, Paris, PUF, 2013.
- MILO, D. S., *Trahir le temps*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.
- MOLLAT, M., « Y a-t-il une économie de la Renaissance ? », in *Actes du colloque sur la Renaissance*, Paris, Vrin, 1958, p. 37-54.
- MOMMSEN, Th. E., « Petrarch's Conception of the Dark Ages »,

- Speculum*, vol. 17, 1942, p. 126-142.
- MOOS, P. von, « Muratori et les origines du médiévisme italien », *Romania*, CXIV, 1996, p. 203-224.
- NITZE, W. A., « The So-Called Twelfth Century Renaissance », *Speculum*, vol. 23, 1948, p. 464-471.
- NOLHAC, P. de, *Pétrarque et l'humanisme*, 2^e éd., Paris, Champion, 1907.
- NORA, P., *Les Lieux de mémoire*, 3 vol., Paris, Gallimard, « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984-1992.
- NORDSTRÖM, J., *Moyen Âge et Renaissance*, Paris, Stock, 1933.
- PANOFKY, E., *Renaissance and Renascences in Western Art* ; trad. L. Verron, *La Renaissance et ses avant-courriers dans l'art d'Occident*, Paris, Flammarion, 1976.
- PATZELT, E., *Die Karolingische Renaissance*, Vienne, Österreichischer Schulbücherverlag, 1924.
- « Périodisation en histoire des sciences et de la philosophie », *Revue de synthèse*, numéro spécial 3-4, Paris, Albin Michel, 1987.
- POMIAN, K., *L'Ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.
- POULET, G., *Études sur le temps humain*, t. I, Paris, Plon, 1949.
- POUSSOU, J.-P. (dir.), *La Renaissance, des années 1470 aux années 1560. Enjeux historiographiques, méthodologie, bibliographie commentée*, Paris, Armand Colin, 2002.
- RENAUDET, A., « Autour d'une définition de l'humanisme », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. VI, 1945, p. 7-49.
- RENUCCI, P., *L'Aventure de l'humanisme européen au Moyen Âge, iv^e-xiv^e siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 1953.
- RIBÉMONT, B. (dir.), *Le Temps, sa mesure et sa perception au Moyen Âge. Actes de colloque, Orléans, 12-13 avril 1991*, Caen, Paradigme, 1992.
- RICŒUR, P., *Temps et récit*, t. I, *L'Intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983.
- ROMANO, R. et TENENTI, A., *Die Grundlegung der modernen Welt*, Francfort-Hambourg, Fischer Verlag, 1967 ; trad. ital., *Alle origini dell mondo moderno (1350-1550)*, Milan, Feltrinelli, 1967.
- SCHILD BUNIM, M., *Space in Medieval Painting and the Forerunners of Perspective*, New York, 1940.
- SCHMIDT, R., « Aetates Mundi. Die Weltalter als Gliederungsprinzip der Geschichte », *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 67, 1955-1956, p. 288-317.
- SCHMITT, J.-Cl., « L'imaginaire du temps dans l'histoire chrétienne », in *PRIS-MA*, t. XXV/1 et 2, no 49-50, 2009, p. 135-159.
- SIMONCINI, G., « La persistenza del gotico dopo il medioevo. Periodizzazione ed orientamenti figurativi », in G. Simoncini (dir.), *La tradizione medievale nell'architettura italiana*, Florence, Olschki, 1992, p. 1-24.

- SINGER, S., « Karolingische Renaissance », *Germanisch-Romanische Monatsschrift*, XIII 1925, p. 187 sq.
- TALLON, A., *L'Europe de la Renaissance*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2006.
- TAVIANI, P. E., *Cristoforo Colombo. La Genesi della granda scoperta*, 2 vol., Navara, De Agostini, 1974.
- TOUBERT, P. et ZINK, M. (dir.), *Moyen Âge et Renaissance au Collège de France*, Paris, Fayard, 2009.
- ULLMANN, W., *Medieval Foundations of Renaissance Humanism*, Ithaca-New York, Cornell University Press, 1977.
- , « The Medieval Origins of the Renaissance », in A. Chastel (dir.), *The Renaissance. Essays in Interpretation*, Londres-New York, Methuen, 1982, p. 33-82.
- VALÉRY, R. et DUMOULIN, O. (dir.), *Périodes. La construction du temps historique. Actes du Ve colloque d'Histoire au présent*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1991.
- VINCENT, B., 1492 « l'année admirable », Paris, Aubier, 1991.
- J. VOSS, *Das Mittelalter im historischen Denken Frankreichs untersuchungen zur Geschichte des Mittelater Begriffes von der zweiten Hälfte des 16. Bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts*, Munich, Fink, 1972.
- WARD, P. A., *The Medievalism of Victor Hugo*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1975.
- WASCHEK, M. (dir.), *Relire Burckhardt*, Cycle de conférences organisé au musée du Louvre, Paris, École nationale supérieure des beaux-arts, 1997.
- WITTKOWER, R. et M., *Les Enfants de Saturne. Psychologie et comportement des artistes de l'Antiquité à la Révolution française*, trad. D. Arasse, Paris, Macula, 1985.
- ZORZI, A., « La politique criminelle en Italie, XIIIe-XVIIe siècles », *Crime, histoire et sociétés*, vol. 2, no 2, 1988, p. 91-110.
- ZUMTHOR, P., « Le Moyen Âge de Victor Hugo », préface à V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, Paris, Le Club français du Livre, 1967.
- , *Parler du Moyen Âge*, Paris, Minuit, 1980.

REMERCIEMENTS

Cet essai doit beaucoup à Maurice Olender. Il n'a pas seulement joué à merveille le rôle de directeur de cette excellente collection. C'est en historien qu'il s'est engagé dans la réflexion, dans l'élaboration, dans la défense des idées qui sont proposées ici, avec la passion, l'intelligence et la culture qui sont les siennes.

J'ai été également remarquablement servi par la compétence, le talent et le dévouement des collaboratrices des Éditions du Seuil, à la demande de Maurice Olender. Il s'agit essentiellement de Séverine Nikel, coordinatrice du département de sciences humaines, de Cécile Rey, de Marie-Caroline Saussier et de Sophie Tarneaud.

J'ai aussi bénéficié des discussions et des conseils de certains historiens qui sont de très bons amis. Je pense surtout à François Hartog, l'éminent historiographe, à Jean-Claude Schmitt et à Jean-Claude Bonne, à leurs collaborateurs du Gahom, à l'École des hautes études en sciences sociales.

Je dois également beaucoup à Krzysztof Pomian et à Christiane Klapisch-Zuber.

Je n'aurai garde enfin d'oublier ma fidèle et chère amie Christine Bonnefoy qui, après avoir assuré mon secrétariat à l'École des hautes études en sciences sociales pendant de longues années, a repris effectivement du service pour rendre possible la matérialisation de ce livre.

Que tous soient chaleureusement remerciés.

L'AUTEUR

Jacques Le Goff a été directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, qu'il a présidée de 1972 à 1977.

Il a notamment publié :

Les Intellectuels au Moyen Âge, Seuil, 1957 ; « Points Histoire », no 78, 1985.

La Civilisation de l'Occident médiéval, Arthaud, 1964 ; Flammarion, « Champs », 1982.

La Naissance du Purgatoire, Gallimard, 1981 ; « Folio Histoire », 1991.

La Bourse et la Vie. Économie et religion au Moyen Âge, Hachette, « Textes du ^{xx}e siècle », 1986 ; « Pluriel », 1997.

Saint Louis, Gallimard, 1996 ; « Folio Histoire », 2013.

Un autre Moyen Âge, Gallimard, « Quarto », 1999.

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

- Sylviane Agacinski, *Le Passeur de temps. Modernité et nostalgie.*
Sylviane Agacinski, *Métaphysique des sexes. Masculin/féminin aux sources du christianisme.*
Sylviane Agacinski, *Drame des sexes. Ibsen, Strindberg, Bergman.*
Sylviane Agacinski, *Femmes entre sexe et genre.*
Giorgio Agamben, *La Communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque.*
Henri Atlan, *Tout, non, peut-être. Éducation et vérité.*
Henri Atlan, *Les Étincelles de hasard I. Connaissance spermatique.*
Henri Atlan, *Les Étincelles de hasard II. Athéisme de l'Écriture.*
Henri Atlan, *L'Utérus artificiel.*
Henri Atlan, *L'Organisation biologique et la Théorie de l'information.*
Henri Atlan, *De la fraude. Le monde de l'onaa.*
Marc Augé, *Domaines et Châteaux.*
Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité.*
Marc Augé, *La Guerre des rêves. Exercices d'ethnofiction.*
Marc Augé, *Casablanca.*
Marc Augé, *Le Métro revisité.*
Marc Augé, *Quelqu'un cherche à vous retrouver.*
Marc Augé, *Journal d'un SDF. Ethnofiction.*
Marc Augé, *Une ethnologie de soi. Le temps sans âge.*
Jean-Christophe Bailly, *Le Propre du langage. Voyages au pays des noms communs.*
Jean-Christophe Bailly, *Le Champ mimétique.*
Marcel Bénabou, *Jacob, Ménahem et Mimoun. Une épopée familiale.*
Marcel Bénabou, *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres.*
Julien Blanc, *Au commencement de la Résistance. Du côté du musée de l'Homme 1940-1941.*
R. Howard Bloch, *Le Plagiaire de Dieu. La fabuleuse industrie de l'abbé Migne.*
Remo Bodei, *La Sensation de déjà vu.*
Ginevra Bompiani, *Le Portrait de Sarah Malcolm.*
Julien Bonhomme, *Les Voleurs de sexe. Anthropologie d'une rumeur africaine.*
Yves Bonnefoy, *Lieux et Destins de l'image. Un cours de poétique au Collège de France (1981-1993).*
Yves Bonnefoy, *L'Imaginaire métaphysique.*
Yves Bonnefoy, *Notre besoin de Rimbaud.*
Yves Bonnefoy, *L'Autre Langue à portée de voix.*
Philippe Borgeaud, *La Mère des Dieux. De Cybèle à la Vierge Marie.*

Philippe Borgeaud, *Aux origines de l'histoire des religions.*
 Jorge Luis Borges, *Cours de littérature anglaise.*
 Claude Burgelin, *Les Mal Nommés. Duras, Leiris, Calet, Bive, Perec, Gary et quelques autres.*
 Italo Calvino, *Pourquoi lire les classiques.*
 Italo Calvino, *La Machine littérature.*
 Paul Celan et Gisèle Celan-Lestrange, *Correspondance.*
 Paul Celan, *Le Méridien & autres proses.*
 Paul Celan, *Renverse du souffle.*
 Paul Celan et Ilana Shmueli, *Correspondance.*
 Paul Celan, *Partie de neige.*
 Paul Celan et Ingeborg Bachmann, *Le Temps du cœur.*
Correspondance.
 Michel Chodkiewicz, *Un océan sans rivage. Ibn Arabî, le Livre et la Loi.*
 Antoine Compagnon, *Chat en poche. Montaigne et l'allégorie.*
 Hubert Damisch, *Un souvenir d'enfance par Piero della Francesca.*
 Hubert Damisch, *CINÉ FIL.*
 Hubert Damisch, *Le Messager des îles.*
 Luc Dardenne, *Au dos de nos images*, suivi de *Le Fils* et *L'Enfant*, par Jean-Pierre et Luc Dardenne.
 Luc Dardenne, *Sur l'affaire humaine.*
 Michel Deguy, *À ce qui n'en finit pas.*
 Daniele Del Giudice, *Quand l'ombre se détache du sol.*
 Daniele Del Giudice, *L'Oreille absolue.*
 Daniele Del Giudice, *Dans le musée de Reims.*
 Daniele Del Giudice, *Horizon mobile.*
 Daniele Del Giudice, *Marchands de temps.*
 Mireille Delmas-Marty, *Pour un droit commun.*
 Marcel Detienne, *Comparer l'incomparable.*
 Marcel Detienne, *Comment être autochtone. Du pur Athénien au Français raciné.*
 Milad Doueihi, *Histoire perverse du cœur humain.*
 Milad Doueihi, *Le Paradis terrestre. Mythes et philosophies.*
 Milad Doueihi, *La Grande Conversion numérique.*
 Milad Doueihi, *Solitude de l'incomparable. Augustin et Spinoza.*
 Milad Doueihi, *Pour un humanisme numérique.*
 Jean-Pierre Dozon, *La Cause des prophètes. Politique et religion en Afrique contemporaine*, suivi de *La Leçon des prophètes* par Marc Augé.
 Pascal Dusapin, *Une musique en train de se faire.*
 Brigitta Eisenreich, avec Bertrand Badiou, *L'Étoile de craie. Une liaison clandestine avec Paul Celan.*
 Uri Eisenzweig, *Naissance littéraire du fascisme.*
 Norbert Elias, *Mozart. Sociologie d'un génie.*

Rachel Ertel, *Dans la langue de personne. Poésie yiddish de l'anéantissement.*

Arlette Farge, *Le Goût de l'archive.*

Arlette Farge, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle.*

Arlette Farge, *Le Cours ordinaire des choses dans la cité au XVIII^e siècle.*

Arlette Farge, *Des lieux pour l'histoire.*

Arlette Farge, *La Nuit blanche.*

Alain Fleischer, *L'Accent, une langue fantôme.*

Alain Fleischer, *Le Carnet d'adresses.*

Alain Fleischer, *Réponse du muet au parlant. En retour à Jean-Luc Godard.*

Alain Fleischer, *Sous la dictée des choses.*

Lydia Flem, *L'Homme Freud.*

Lydia Flem, *Casanova ou l'Exercice du bonheur.*

Lydia Flem, *La Voix des amants.*

Lydia Flem, *Comment j'ai vidé la maison de mes parents.*

Lydia Flem, *Panique.*

Lydia Flem, *Lettres d'amour en héritage.*

Lydia Flem, *Comment je me suis séparée de ma fille et de mon quasi-fils.*

Lydia Flem, *La Reine Alice.*

Lydia Flem, *Discours de réception à l'Académie royale de Belgique, accueillie par Jacques de Decker, secrétaire perpétuel.*

Nadine Fresco, *Fabrication d'un antisémite.*

Nadine Fresco, *La Mort des juifs.*

Françoise Frontisi-Ducroux, *Ouvrages de dames. Ariane, Hélène, Pénélope...*

Marcel Gauchet, *L'Inconscient cérébral.*

Jack Goody, *La Culture des fleurs.*

Jack Goody, *L'Orient en Occident.*

Anthony Grafton, *Les Origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page.*

Jean-Claude Grumberg, *Mon père. Inventaire, suivi de Une leçon de savoir-vivre.*

Jean-Claude Grumberg, *Pleurnichard.*

François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps.*

Daniel Heller-Roazen, *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues.*

Daniel Heller-Roazen, *L'Ennemi de tous. Le pirate contre les nations.*

Daniel Heller-Roazen, *Une archéologie du toucher.*

Daniel Heller-Roazen, *Le Cinquième Marteau. Pythagore et la dysharmonie du monde.*

Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus. Une enquête.*

Jean Kellens, *La Quatrième Naissance de Zarathushtra. Zoroastre dans l'imaginaire occidental.*

Jacques Le Brun, *Le Pur Amour de Platon à Lacan.*

Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*

Jean Levi, *Les Fonctionnaires divins. Politique, despotisme et mystique en Chine ancienne.*

Jean Levi, *La Chine romanesque. Fictions d'Orient et d'Occident.*

Claude Lévi-Strauss, *L'Anthropologie face aux problèmes du monde moderne.*

Claude Lévi-Strauss, *L'Autre Face de la lune. Écrits sur le Japon.*

Claude Lévi-Strauss, *Nous sommes tous des cannibales.*

Nicole Loraux, *Les Mères en deuil.*

Nicole Loraux, *Né de la Terre. Mythe et politique à Athènes.*

Nicole Loraux, *La Tragédie d'Athènes. La politique entre l'ombre et l'utopie.*

Patrice Loraux, *Le Tempo de la pensée.*

Sabina Loriga, *Le Petit x. De la biographie à l'histoire.*

Charles Malamoud, *Le Jumeau solaire.*

Charles Malamoud, *La Danse des pierres. Études sur la scène sacrificielle dans l'Inde ancienne.*

François Maspero, *Des saisons au bord de la mer.*

Marie Moscovici, *L'Ombre de l'objet. Sur l'inactualité de la psychanalyse.*

Michel Pastoureau, *L'Étoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés.*

Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental.*

Michel Pastoureau, *L'Ours. Histoire d'un roi déchu.*

Michel Pastoureau, *Les Couleurs de nos souvenirs.*

Vincent Peillon, *Une religion pour la République. La foi laïque de Ferdinand Buisson.*

Vincent Peillon, *Éloge du politique. Une introduction au XXI^e siècle.*

Georges Perec, *L'Infra-ordinaire.*

Georges Perec, *Vœux.*

Georges Perec, *Je suis né.*

Georges Perec, *Cantatrix sopranica L. et autres écrits scientifiques.*

Georges Perec, *L. G. Une aventure des années soixante.*

Georges Perec, *Le Voyage d'hiver.*

Georges Perec, *Un cabinet d'amateur.*

Georges Perec, *Beaux présents, belles absentes.*

Georges Perec, *Penser/Classer.*

Georges Perec, *Le Condottière.*

Georges Perec/OuLiPo, *Le Voyage d'hiver & ses suites.*

Catherine Perret, *L'Enseignement de la torture. Réflexions sur Jean Améry.*

Michelle Perrot, *Histoire de chambres*.
 J.-B. Pontalis, *La Force d'attraction*.
 Jean Pouillon, *Le Cru et le Su*.
 Jérôme Prieur, *Roman noir*.
 Jérôme Prieur, *Rendez-vous dans une autre vie*.
 Jacques Rancière, *Courts Voyages au pays du peuple*.
 Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*.
 Jacques Rancière, *La Fable cinématographique*.
 Jacques Rancière, *Chroniques des temps consensuels*.
 Jean-Michel Rey, Paul Valéry. *L'aventure d'une œuvre*.
 Jacqueline Risset, *Puissances du sommeil*.
 Denis Roche, *Dans la maison du Sphinx. Essais sur la matière littéraire*.
 Olivier Rolin, *Suite à l'hôtel Crystal*.
 Olivier Rolin & Cie, *Rooms*.
 Charles Rosen, *Aux confins du sens. Propos sur la musique*.
 Israel Rosenfield, « *La Mégalomanie* » de Freud.
 Pierre Rosenstiehl, *Le Labyrinthe des jours ordinaires*.
 Jean-Frédéric Schaub, *Oroonoko, prince et esclave. Roman colonial de l'incertitude*.
 Francis Schmidt, *La Pensée du Temple. De Jérusalem à Qoumrân*.
 Jean-Claude Schmitt, *La Conversion d'Hermann le Juif. Autobiographie, histoire et fiction*.
 Michel Schneider, *La Tombée du jour. Schumann*.
 Michel Schneider, *Baudelaire. Les années profondes*.
 David Shulman, Velcheru Narayana Rao et Sanjay Subrahmanyam, *Textures du temps. Écrire l'histoire en Inde*.
 David Shulman, *Ta'ayush. Journal d'un combat pour la paix. Israël-Palestine, 2002-2005*.
 Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple*.
 Jean Starobinski, *Les Enchanteresses*.
 Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*.
 Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse*.
 Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire*.
 Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa*.
 Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori*.
 Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne*.
 Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist*.
 Camille de Toledo, *Le Hêtre et le bouleau. Essai sur la tristesse européenne, suivi de L'Utopie linguistique ou la pédagogie du vertige*.
 Camille de Toledo, *Vies pøtentielles*.
 Camille de Toledo, *Oublier, trahir, puis disparaître*.

César Vallejo, *Poèmes humains et Espagne, écarte de moi ce calice.*

Jean-Pierre Vernant, *Mythe et Religion en Grèce ancienne.*

Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique I.*

Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.*

Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières. Entre mythe et politique II.*

Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya.*

Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes marranes.*

Nathan Wachtel, *La Logique des bûchers.*

Nathan Wachtel, *Mémoires marranes. Itinéraires dans le sertão du Nordeste brésilien.*

Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde.*

Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle.*